Il a été tiré de cet ouvrage 100 exemplaires sur papier pur fil, numérotés 1 à 100.

UOT
24/11

JULES LEMAÎTRE

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer.
La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers Jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916).
La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).
Trois Tombes.
La Jeunesse nouvelle.
Sur le Rhin.

ROMANS ET NOUVELLES

La Maison.
L'Amour en fuite.
La Petite Mademoiselle.
La Neige sur les pas.
Le Carnet d'un stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

La Nouvelle Croisade des enfants.

(Librairie Flammarion.)

La Peur de vivre.
Le Pays natal.
La Voie sans retour.
Le Lac noir.
Jeanne Michelin.
Une honnête femme.

(Librairie A. Fontemoing.)

ESSAIS DE CRITIQUE

*Les Pierres du foyer.
La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911-1913. 1913-1919). — 4 vol.
Portraits de femmes et d'enfants.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Quelques portraits d'hommes. — Vies intimes.

(Librairie A. Fontemoing.)

Ames modernes (Librairie Perrin.)
Les Amants de Genève, édition de luxe. *(Épuisé.)*

(Librairie Dorbon aîné.)

THÉATRE

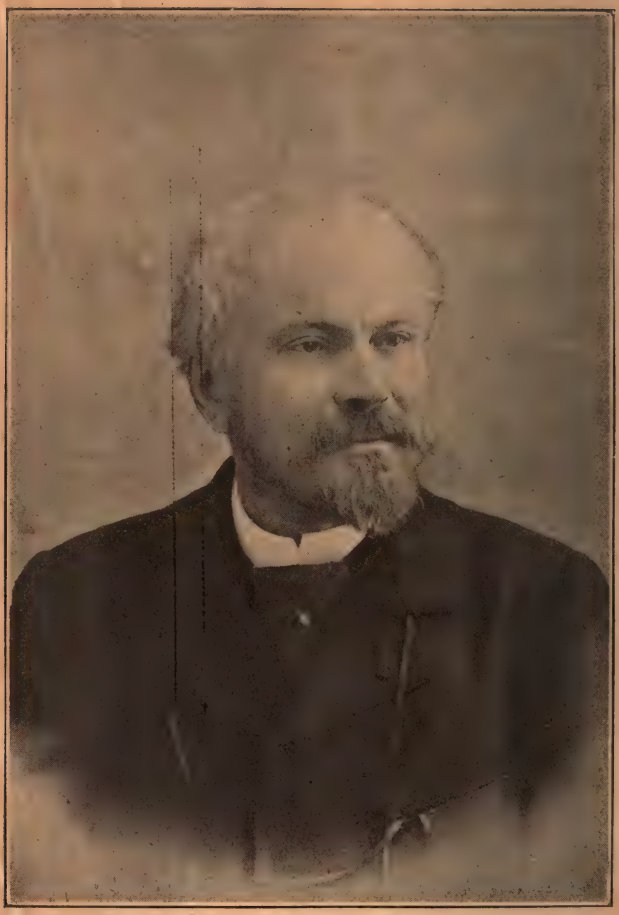
L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. Emmanuel Denarié.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

EN PRÉPARATION :

La Vie recommence : I. La Résurrection de la chair. — II. La Chair et l'Esprit.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25023.



LEMAITRE A CINQUANTE ANS

5475
1 bo

HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

JULES LEMAÎTRE

Avec huit gravures

183058.
16.8.23.

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

PQ
2337
L3Z63

Copyright 1920 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

ODILI

Quæ semper dubio certam spem tempore fovit

D. D.

27 V 1920.

Élu le 22 *mai* 1919 *à l'Académie française, je me suis trouvé en présence d'un devoir charmant et périlleux, celui de rendre hommage à un prédécesseur tel que Jules Lemaître. Il n'est pas de lettré qui ne goûte ses livres. Dans mon premier ouvrage de critique,* Ames modernes, *je lui avais consacré de copieuses analyses. Cependant, je ne voulus point m'attacher à ces notes d'autrefois et je relus son œuvre entière dans l'ordre chronologique : c'est, je crois, la meilleure méthode.*

Cette œuvre compte près de cinquante volumes, et Lemaître fut paresseux avec délices et mourut au seuil de la vieillesse. Comptez bien : deux livres de vers (réunis en un seul dans la petite édition Lemerre), deux thèses de doctorat (sur Corneille et sur Dancourt), huit volumes des Contemporains, *onze des* Impressions de

théâtre, *quatre biographies* (Racine, Jean-Jacques Rousseau, Fénelon *et* Chateaubriand), Opinions à répandre, Théories et impressions, Quatre discours, *plus son discours de réception à l'Académie, cinq ou six volumes de contes, un roman, treize pièces de théâtre, deux brochures politiques* (les Lettres à un ami *et les* Discours royalistes), *plus un alphabet pour les enfants. Il y faudrait ajouter ce qui n'a pas été réuni en volume : sa campagne de la Patrie française dans* l'Écho de Paris, *une brochure sur l'*Imitation de Jésus-Christ, *publiée à Alger en* 1880, *une conférence sur* Mme Récamier, *de nombreux articles* (*notamment dans la* Revue bleue *de* 1880 à 1885) *et de nombreuses harangues.*

Ainsi ai-je vécu plus d'un mois dans son intimité littéraire. Puis, j'ai voulu voir son pays d'origine, son horizon natal, sa maison de Guignes près de Tavers, aux confins de la Beauce, connaître ses amis des champs et ses amis de la ville, tenir dans mes mains ses

brouillons, sa correspondance familiale qu'à la mort de sa mère qui la conservait pieusement il voulut détruire et qu'il abandonna en souriant à ses amis de Tavers, à sa charmante filleule, amuser mes yeux au défilé de ses dessins à la plume où il aimait à se mettre en scène non sans ironie. Alors seulement, et me rappelant mes propres visites — trop rares — dans son atelier de la rue d'Artois, je me suis mis à ma table de travail pour composer ce difficile discours. Envahi par trop de souvenirs et désireux d'honorer les lettres en la personne de celui qui, si longtemps, entretint leur culte et leur amour avec un si vif agrément, je ne me limitai pas aux proportions habituelles. Je ne sais pas sauter dans les cerceaux : habitué aux larges horizons de mon pays et à la liberté des fictions, il me faut plus d'espace. Mon discours tenait près de cent pages du format adopté par l'Institut, quand les plus longs n'en font pas quarante. Notre secrétaire perpétuel, M. Frédéric Masson, apprit cette nou-

velle comme une catastrophe. J'aurais pu, il est vrai, invoquer un précédent. Mais je l'ignorais alors. J'ai lu récemment dans un article de M. André Bellessort sur Dante et Mahomet (Revue des Deux Mondes *du* 1er *avril* 1920), *que M. Miguel Asin Palacios, reçu le* 26 *juin* 1919 *à* la Real Academia Española, *lut à ses collègues un discours intitulé* La Escatologia musulmana en la « Divina Comedia », *et que ce discours ne comptait pas moins de trois cent cinquante-trois pages grand in-octavo. La patience des Espagnols est considérable : j'imagine la consternation du public assemblé sous la coupole à qui serait infligé un pareil traitement. Mais M. Masson est là qui veille à sa protection. Je me dus remettre au travail et observer une plus juste mesure.*

Cependant c'est ma première version, remaniée elle-même et allongée encore de quelques textes peu connus ou inconnus, que je publie aujourd'hui sous la forme de cet essai. Elle contient peut-être sur l'enfance et la jeunesse de

Lemaître, sur ses origines, son caractère et son esprit, quelques détails inédits, quelques traits nouveaux qui sauront plaire au lecteur et qui, je le souhaite, accroîtront, s'il est possible, son amitié pour un de ses auteurs préférés. Que je l'avertisse toutefois qu'il ne trouvera point là une biographie complète. Le temps n'est pas venu encore de l'écrire, et c'est pourquoi il y a, dans ce petit livre, disproportion entre la partie accordée aux enfances, *comme on disait autrefois, et celle réservée à la maturité. Lemaître goûtait volontiers les divulgations littéraires et n'éprouvait pas le besoin de respecter les grands hommes. J'ai respecté la vérité, mais pieusement, et si j'ai laissé, comme je l'espère, transparaître l'homme à travers l'œuvre sans le livrer tout à fait, j'ai toujours pensé que les œuvres des bons écrivains sont encore le meilleur miroir où retrouver leur ressemblance.*

H. B.

Paris, ce 3 avril 1920.

JULES LEMAITRE

Jules Lemaitre : à ce nom, toute la génération dont je suis retrouve le chemin de sa jeunesse. Le jour que je passai mon baccalauréat de philosophie, me croyant autorisé à toutes les hardiesses et à toutes les dépenses, j'entrai chez un libraire et d'une voix affermie commandai les dernières nouveautés. Il n'est d'auteurs, à seize ans, que les plus récents, et c'étaient le Bourget d'*Un Crime d'amour*, le Pierre Loti de *Pêcheur d'Islande* et le Jules Lemaître du premier volume des *Contemporains*. Ma main qui emportait le précieux fardeau le tenait serré amoureusement, comme on presse, en tremblant un peu, les doigts d'une jeune fille. Lire, c'est vivre aussi, à cet âge heureux où l'action est rêve encore, où le rêve paraît action déjà. Les pay-

sages de Loti élargissaient à mes yeux la terre palpitante, les analyses de Bourget m'entr'ouvraient les abîmes inconnus du cœur. Et qu'un ouvrage de critique eût sa place parmi ces livres qui découvrent la vie aux adolescents, n'est-ce pas déjà le signe d'un esprit qui ne séparait pas les œuvres des hommes et qui rayonnait de franchise humaine? Ni le trop fameux et amusant portrait de Renan, dont le critique faisait avec irrévérence le compère d'une éternelle féerie, ni l'exécution — peut-être inutile — d'une réputation sans doute excessive mais déjà suspecte, ne pouvaient retenir et charmer un débutant qui ne comprenait encore ni l'ironie ni les inimitiés littéraires. Mais je me trouvais subitement rapproché des poètes qui me tenaient auparavant à distance. Un Sully-Prudhomme, ainsi interprété, me dévoilait mes obscurs sentiments. Les contemporains me devenaient amis. Ils étaient vêtus comme moi, enveloppés de la même atmosphère, et à peine plus âgés. C'était une délicieuse surprise.

Aucun de ceux qui sont nés à la vie litté-

raire à cette date n'a oublié, j'en suis sûr, l'enchantement de ce premier volume des *Contemporains*. Quelques articles parus à la *Revue bleue* en 1885 avaient, brusquement, rendu célèbre le nom de Lemaître. Il faisait une entrée claquante et cavalière dans la littérature, pour lui emprunter les expressions dont lui-même s'est servi à propos d'Alfred de Musset. A la vérité, il avait déjà publié deux thèses de doctorat sur Corneille et sur Dancourt et deux volumes de vers, et il écrivait dans la même *Revue bleue* depuis quatre ou cinq ans sans que l'on s'en fût beaucoup aperçu. La gloire a de ces caprices : elle peut sembler soudaine, elle est toujours préparée. Tout édifice a ses fondations qui le soutiennent sans qu'il y paraisse.

Mais le plaisir renouvelé d'ouvrir les *Contemporains* m'allait faire oublier l'un des plus justes conseils du critique. Il condamnait en art le procédé. Il n'aimait pas être brusquement jeté par l'auteur d'un roman dans la mêlée des personnages. « Une histoire suivie, continue, assurait-il, a dans son ensemble une

autre clarté et une autre force qu'un roman à effets, à récits rétrospectifs, à retours brusques en arrière à la façon des sautes de vent. » Puissé-je donc composer de sa vie une histoire suivie et continue où nous retrouvions dans l'écrivain l'homme, car il n'eut souci que de vérité.

I

LES ORIGINES

« Quand je retourne à la campagne, écrivait Jules Lemaître dans un de ses *Billets du matin* au temps de sa plus brillante renommée, et que, de la voiture qui est venue me prendre à la station, je vois pointer dans le lointain mon clocher à moi, cela seul m'attendrit : il me semble que je rentre doucement dans une vie plus saine et plus vraie et que, de ce refuge naturel où m'attendent des âmes simples et bonnes, je juge d'un esprit plus lucide le monde factice que j'ai quitté, et je mets mieux les choses à leur place... »

Il fut un terrien, et un terrien de cette terre qui borde la Loire dont pas une goutte d'eau n'est étrangère. Il est né — en toute simplicité, et plus tard il devait sourire des

tempêtes qui avaient accompagné la naissance de Chateaubriand, et même de l'essence de roses répandue par une jeune fille sur le petit Ronsard, — le 27 avril 1853, dans un village de l'Orléanais qui ne fut point son village, à Vennecy où son père et sa mère tenaient l'école primaire des garçons et des filles (1).

(1) Acte de naissance de Jules Lemaître :

Extrait du registre des naissances de la commune de Vennecy, année 1853 :

Naissance de
LEMAITRE
(François-Elie-Jules).

« L'an mil huit cent cinquante-trois, le vingt-sept avril à une heure du soir, par-devant nous, Leroy (Etienne-Julien), maire, officier de l'état civil de la commune de Vennecy, canton de Neuville, département du Loiret, est comparu Elie-Aimé Lemaître, âgé de vingt-quatre ans, instituteur, domicilié au bourg, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né ce jourd'hui, à dix heures du matin, de lui déclarant et de Désiré-Nathalie Ferrière, âgée de 27 ans, son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de François-Elie-Jules. Lesdites déclaration et présentation faites en présence de Antoine-Florentin Leroy, âgé de quarante-deux ans, bourrelier, et de Pierre-Eugène Joudon, âgé de vingt-huit ans, menuisier, tous deux domiciliés au bourg, et ont, les père et témoins, signé avec nous le présent acte de naissance après lecture faite. »

Le registre est signé : Lemaître, Leroy, Joudon et Leroy, maire.

Six mois après, ses parents étaient nommés à Tavers, dans le voisinage, et sauf une courte absence s'y fixaient. Ses ancêtres plus éloignés avaient été des paysans. La famille s'était développée sur place, avait donné cet instituteur qui, demeuré fidèle à la terre, dès qu'il en put acheter, fit l'acquisition du petit domaine de Guignes, à cinq cents mètres de son école. C'est une maison à un étage, couverte de tuiles, au toit ras, aux lignes pures. Elle est desservie par un chemin rural, mais un mur l'en sépare. Elle couronne un coteau qui descend en pente douce jusqu'à un ruisseau, le Lien, bordé d'une allée de peupliers. Ces peupliers sont très vieux, très vénérables, atteints de roulure et menacés par les grands vents qui, par bonheur, sont rares, et qui les font trembler de la cime aux racines, j'allais dire de la tête aux pieds, tant l'inquiétude de leur sort les fait ressembler aux hommes. Une planchette maniée par une poulie permet de passer la rivière pour gagner le bord de la Loire qui coule au delà d'une prairie et se caresse elle-même aux herbes

de ses rives. Tel est le paysage que virent les yeux de Lemaître enfant. Là il s'éveilla à la vie, et plus tard au douloureux amour. Là il accueillit honnêtement la mort. Là il repose.

Qui s'en serait douté? s'étonnera quelque lecteur de Lemaître. A-t-il jamais parlé de Tavers? « Je passe, disait Mérimée, pour l'homme le plus gai et le plus insensible : il est vrai que je n'ai jamais dit les noms des femmes que j'aimais. » Lemaître avait trop la pudeur de ses sentiments intimes pour les livrer au public. Mais comme il ne savait bien parler que de lui-même à travers ses lectures, s'il n'eût pas laissé deviner son cœur profond, il eût cessé d'être sincère, et son cœur profond, ce fut Tavers avec tout ce que peut contenir ce mot : une ancienne maison, un coteau modéré, des eaux fraîches et de vieux arbres, la paix, la douceur, la mesure, et, dans le plus français des paysages, de braves gens de chez nous. Il n'a guère, dans toute son œuvre, prononcé le nom de Tavers, mais ses allusions sont des aveux. Il y pense quand il oppose à la nature sans ombres et indifférente

LA PROPRIÉTÉ DE JULES LEMAITRE A TAVERS (LOIRET)

de Leconte de Lisle notre nature à nous qui a « l'ondoiement et la grâce, quelque chose qui rit, qui flotte et se renouvelle » et « des coins intimes qui engagent, qui accueillent et qu'on dirait intelligents ». Peu soucieux des croisières d'un Loti avide de sentir, des voyages d'un Bourget avide de savoir, il se contente de l'un de ces coins *intelligents :* « Il y a quelque part, dit-il, un grand verger qui descend vers un ruisseau bordé de saules et de peupliers. C'est pour moi le plus beau paysage du monde, car je l'aime et il me connaît. »

Dans ses *Billets du matin*, signés d'une initiale, il osera un peu plus, guère : « Vous savez, y déclare-t-il, que mon pays est charmant ; que l'eau y jaillit de partout en ruisselets délicieux ; que les teintes du ciel, de la prairie et des feuillages y sont fines et toujours un peu pâles, comme dans un paysage élyséen de Puvis de Chavannes ; et qu'enfin, à défaut de grands bois, il y a des arbres en quantité, par bandes ou par bouquets. » Or, un monsieur qui s'amuse à Paris a fait abattre des rangées entières de ces arbres au bord de

la Loire. Et voici notre chroniqueur qui ébauche son odelette à la forêt de Gastines :

Areste, bûcheron, areste un peu le bras...

Un jour, il trouva pour orner sa maison une guirlande littéraire. On l'appelait dans le pays la maison Charles parce qu'elle avait appartenu au physicien Charles. Nous abandonnons le physicien Charles à l'Académie des sciences. Sa femme nous intéresse davantage. Le physicien Charles fut le mari d'Elvire. Et Lemaître de rêver qu'Elvire avait dormi dans son alcôve. « Les arbres de mon jardin, ajoute-t-il, s'étaient peut-être reflétés dans les yeux que Lamartine aimait ! Je couchais « approximativement » dans le lit du grand poète... Je ne fus pas éloigné de croire que la Providence avait des vues sur moi, et c'est alors que je fis mes premiers mauvais vers. » Mais Elvire n'était point venue : M. Charles n'avait habité le logis qu'avant son mariage. N'en déplaise à l'Académie des sciences, cette circonstance est insuffisante pour enflammer l'imagination.

Qu'a-t-il besoin de romanesque pour en parer, comme d'une glycine ou d'une clématite, les murs de sa maison? Ne se suffit-elle pas à elle-même? « Ma maison n'est pas belle, avoue-t-il pour prévenir les critiques ; ce n'est qu'une grande maison de paysans. Mais il y a, au premier, une chambre assez vaste, avec une large fenêtre, d'où l'on voit de beaux prés et, à l'horizon, de l'autre côté de la Loire, la ligne bleuâtre des bois de Sologne. » Cette chambre lui servait, quand il venait à Tavers, de chambre à coucher et de cabinet de travail ensemble. Il y écrivit — quand ce ne fut pas dehors, dans son jardin, à l'ombre de ses arbres, — la plupart de ses pièces. La ligne bleuâtre des bois, à travers le rideau de ses peupliers, fut la dernière caresse de la terre à ses yeux.

Elvire n'est donc pas venue à Tavers, mais Jeanne d'Arc a pris Beaugency qui est tout proche et porte encore une haute tour massive, reste de ses anciens remparts. Jules Lemaître a raconté qu'il dut sa première émotion d'art à l'honnête poème de Casimir Delavigne sur

la mort de Jeanne : tel le petit Pierre Nozière du *Livre de mon ami*, touché par la *Vierge du hameau*. Il avait six ans. Jeanne était sa payse. Il avait appris son histoire en même temps que l'Évangile, peut-être avant, et le premier éblouissement de ses yeux fut la procession du 8 mai à Orléans, en l'honneur de la libératrice, « une procession de huit kilomètres de longueur, s'il vous plaît ! Un défilé homérique de toutes les paroisses, de tous les corps constitués, de toutes les sociétés de secours mutuels de la région, de tout ce qui avait un prétexte quelconque pour arborer un uniforme, depuis le clergé jusqu'à la douane, depuis les robes rouges de la Cour d'appel jusqu'à la fanfare galonnée de Bousigny-les-Canards. Et des bannières et des oriflammes ! Une bien belle procession, messeigneurs ! et qui s'allongeait tous les ans, en sorte que la tête du cortège entrait dans la cathédrale au moment où la queue s'apprêtait à en sortir, cependant que des panathénées sans fin serpentaient dans les rues de la ville et que la moitié du département défilait glorieusement devant

l'autre moitié. » A trente ans de distance, il retrouve pour en parler, ne raillant qu'à demi, et des lèvres non du cœur, son impression enfantine. Jeanne a parcouru ces pays de Loire dans sa chevauchée héroïque : son souvenir y agite encore les âmes comme le vent la cime ténue des peupliers. « Elle est à vous, dira Lemaître devenu célèbre aux élèves du lycée d'Orléans, autant qu'elle est à Domrémy, autant qu'elle est à Reims, autant qu'elle est à Rouen. Car sa route glorieuse ou douloureuse, de Lorraine en Normandie, enveloppe toute la France comme d'une ceinture... »

Quelques années plus tard, et quand il aura dix-sept ans, une autre procession, douloureuse celle-là, et plus longue encore, laissera dans les yeux de Lemaître adolescent une vision inoubliable, et ce sera la retraite de l'armée de la Loire vers la forêt de Marchenoir. Les 8 et 9 décembre 1870, les 16e et 17e corps défilèrent le long des routes. Un régiment s'arrêta dans le bourg pour le fortifier, puis reçut l'ordre de continuer sa marche. Le 11 au soir, un corps prussien de l'armée du prince

Frédéric-Charles entrait dans Tavers qu'il terrorisa. Un Allemand ayant été tué par un vigneron qui défendait sa femme, le maire, M. Lepage, fut arrêté et menacé de mort. L'insistance du curé parvint à le sauver. J'ai pu tenir dans les mains les premiers manuscrits de Lemaître. Ce n'est pas Elvire qui lui inspira ses premiers vers, mais la misère et la détresse de nos soldats (1). Il ne les a point publiés et

(1) Dans *les Maîtres de l'heure* (2e série), M. Victor Giraud cite un article de Lemaître paru dans la *Revue bleue* du 13 juin 1885 et non recueilli en volume : *La Jeunesse sous le Second Empire et sous la Troisième République* : « Je n'ai point sur la guerre de 1870, écrit Lemaître, des souvenirs « saisissants », mais sombres et mornes. J'avais dix-sept ans : il y a eu de petits combats tout près de mon village, qui a été occupé pendant plusieurs mois : j'ai aidé à soigner les blessés et les malades dans une petite ambulance. Voilà tout. Mais je crois que d'avoir vu cette guerre, ou de ne pas l'avoir vue, cela met (en général) une grande différence entre deux Français ». Plus loin, il définit les sentiments de sa génération : « Ces jeunes gens sont venus à un mauvais moment. Alors qu'ils sortaient de l'enfance et qu'ils entraient dans la vie, ils ont assisté à une épouvantable aventure. Les uns ont eu le cauchemar du siège de Paris et de la Commune ; les autres, en province, ont vu passer la déroute sur les grands chemins, ont étouffé pendant des mois sous l'occupation allemande, ont remué la pourriture et l'horreur des ambulances. Tous ont éprouvé la désillusion la plus cruelle et l'humiliation la plus amère. Chez beaucoup, l'impression a été si forte qu'elle leur a laissé au cœur une amertume

sans doute ne méritaient-ils point l'impression. Mais un autre sentiment les eût encore écartés. Lemaître sera saisi d'une pudeur farouche toutes les fois qu'il sera fait devant lui la moindre allusion à la patrie. Elle est celle qui ne se discute pas et dont on ne doit prononcer le nom qu'avec respect et dans les circonstances graves. Au théâtre ou dans les livres, il souffre réellement s'il est maladroitement question d'elle. Et par manière de protestation contre les indélicatesses dont il la trouve atteinte, soit par l'impudence répugnante de ceux qui la nient, soit même par la générosité indiscrète de ceux qui la célèbrent avec trop d'éclat, cmme on parle des absents ou des morts alors qu'elle doit toujours nous être présente, il parle à son tour d'elle, mais avec quel goût et quelle mesure !

Quand j'entends déclamer sur l'amour de la patrie, je reste froid, je renfonce mon amour en moi-même avec jalousie pour le dérober aux banalités de la rhétorique qui en feraient je ne

foncière et les a pour longtemps rendus incapables des gaietés abondantes, régulières et saines de leurs aînés. »

sais quoi de faux, de vide et de convenu. Mais quand, dans un salon familier, je sens et reconnais la France à l'agrément de la conversation, à l'indulgence des mœurs, à je ne sais quelle générosité légère, à la grâce des visages féminins ; quand je traverse au soleil couchant l'harmonieux et noble paysage des Champs-Élysées ; quand je lis quelque livre subtil d'un de mes compatriotes, où je retrouve les plus récents raffinements de notre sensibilité et de notre pensée ; quand je retourne en province au foyer de famille, et qu'après les élégances et l'ironie de Paris, je sens tout autour de moi les vertus héritées, la patience et la bonté de cette race dont je suis ; quand j'embrasse, de quelque courbe de la rive, la Loire étalée et bleue comme un lac, avec ses prairies, ses peupliers, ses îlots blonds, ses touffes d'osier bleuâtres, son ciel léger, la douceur épandue dans l'air et, non loin, dans ce pays aimé de nos anciens rois, quelque château ciselé comme un bijou qui me rappelle la vieille France, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a été dans le monde : alors je me sens pris d'une infinie tendresse pour cette terre maternelle où j'ai partout des racines si délicates et si fortes ; je songe que la patrie, c'est tout ce qui m'a fait ce que je suis ; ce sont mes parents, mes amis d'à présent et tous mes amis possibles ; c'est la campagne où je rêve, le bou-

levard où je cause ; ce sont les artistes que j'aime, les beaux livres que j'ai lus. La patrie, je ne me conçois pas sans elle ; la patrie, c'est moi-même au complet. Et je suis alors patriote à la façon de l'Athénien qui n'aimait que sa ville et qui ne voulait pas qu'on y touchât parce que la vie de la cité se confondait pour lui avec la sienne. Eh ! oui, il faut sentir ainsi. C'est si naturel ! Mais il ne faut pas le dire : c'est trop difficile, et on n'a pas le droit d'être banal en exprimant sa plus chère pensée.

Il ne faut pas le dire, et il l'a dit, et il n'a pas été banal. Le tout est de le savoir dire.

Ainsi, dans sa tendresse, enveloppe-t-il, lui aussi, toute la France comme d'une ceinture. Aurait-il écrit de ce style, si avant d'être *un homme de lettres qui exerce son métier à Paris*, il n'eût été *un paysan qui a son clocher, sa maison et sa prairie*, et qui les a au cœur même du pays, *un vieux pays dont la terre chante?* Et c'est pourquoi ses préférences en art iront à ceux qui sont des terriens, parce qu'il se retrouve en eux, exemplaire moins vigoureusement frappé, mais plus nuancé et peut-être plus intelligent : à un Lamartine lâché

comme un jeune poulain dans les prés bourguignons et plus tard vigneron connaissant les ceps et les crus et goûtant le vin nouveau, à une George Sand buvant à même aux sources fraîches et courant les traînes du Berry.

Il ne manque guère une occasion de nous avouer son faible pour les livres qui ne suppriment pas les dures conditions de l'existence matérielle, où sont mêlées étroitement la vie des hommes et la vie de la terre, sans toutefois qu'elles soient absorbées l'une dans l'autre, où s'entrelacent l'histoire fugitive des passions humaines et l'éternelle histoire des saisons et des travaux rustiques. Il ne sera jamais dupe des passions du monde et gardera, sous les sourires les plus subtils, un cœur de paysan. « Ah ! peuple ingénu d'où nous sortons et dont nous sommes, s'écriera-t-il un jour, à propos d'une méchante pièce sur *Jacques Bonhomme*, honte à qui te méprise et malheur à qui te souffle la haine et l'envie ! Car, lorsqu'on te laisse à toi-même, tu es un grand enfant sans fiel, facile à émerveiller, facile à

attendrir, prompt au respect et à l'amour. Tu acceptes fort bien de ne jouer qu'un rôle obscur et subordonné dans la grande épopée humaine et de servir à une œuvre inconnue et qui te dépasse, pourvu que ton rude travail t'assure le pain de chaque jour et que tu te sentes un peu aimé de ceux qui sont au-dessus de toi et qui ne vivent que par toi. Et comme il leur serait facile, à ceux-là, de te maintenir dans ta douceur et dans ta résignation, s'ils étaient seulement, pour parler comme l'Évangile, des hommes de bonne volonté ! » Car il aime ce peuple dont il est, dont il sera toujours content d'être, et il lui devra d'observer dans sa vie, que nous allons trouver fort différente de ses origines, deux vertus bien rares et qui ne s'accordent point, d'habitude, avec la richesse intellectuelle : l'humilité et le détachement. Humble, il le sera si naturellement qu'on ne s'en apercevra point. Et détaché, détaché de la fortune, des honneurs, de la gloire même, et même de la gloire des autres, ce qui est plus exceptionnel encore, et il louera ses rivaux sans un

retour sur soi — un Sainte-Beuve n'en sera point toujours capable — et de la littérature enfin, ce qui est plus grave, comme le fut son maître Racine.

Dès qu'il débarquait à Tavers, il respirait mieux. Là, il n'était plus M. Jules Lemaître, il était M. Jules, ou même Jules tout court. Ceux de sa génération, qui l'avaient connu à l'école primaire, le tutoyaient, et il en était content. L'un d'eux, Abel Denis, l'ayant mené dans sa vigne et bourré d'une bonne grosse plaisanterie, reçut cette réponse qui en dit long :

— Sacré Abel ! quand je pense que j'aurais pu être, moi aussi, vigneron !

Le curé de Tavers, M. l'abbé Berthier, a crayonné quelques jolies images de Lemaître :

Me trouvant obligé, un jour, de mobiliser cheval et voiture pour aller à la gare, distante de trois kilomètres, prendre livraison d'un colis assez volumineux, je n'avais pu trouver qu'une méchante charrette traînée par un âne, et c'était moi qui conduisais l'attelage. Dans la cour de la gare, je

rencontre M. Lemaître, qui était venu, à pied et par un autre chemin, acheter des journaux. Je descends de mon « phaéton », et après les salutations d'usage, je dis : « Je n'ose vraiment pas vous inviter à profiter de ma voiture. — Retournez-vous tout de suite à Tavers? » demanda-t-il. — Sur ma réponse affirmative, le voilà assis à mes côtés, et nous revenons en nous entretenant de la fameuse loi de Séparation, qui venait d'être votée. Nous approchions du village : « Tout de même, dis-je en riant, si vos amis de Paris vous voyaient en semblable équipage !... Un académicien dans une voiture à âne, conduit par un curé !... le spectacle n'est pas banal. — Laissez, laissez, me répondit-il ; nous ne sommes pas plus sots, quoique en voiture à âne, que les gens de Paris... — Merci, ajoutai-je, pour le pluriel. »

Certain soir pluvieux et sombre du mois de décembre, étant dans une chambre du premier étage, j'entends la sonnette du presbytère qui s'agite, la porte s'ouvre, un visiteur qui parlemente en bas, puis de gros pas de sabots qui résonnent dans l'escalier... On frappe : je m'attends à voir apparaître un de mes bons paysans. C'était M. Jules Lemaître : « Excusez-moi, dit-il en riant, si je monte avec mes sabots... mais quand je veux les quitter, sabots, chaussettes et chaussons, tout vient en même temps... et... mar-

cher pieds nus... ma foi ! je n'en suis pas encore là (1). »

Enfin, je tiens, de l'un de ses meilleurs amis, cette confidence :

— Savez-vous, lui dit un jour Lemaître, quel est mon plus grand plaisir?

Lire, écrire, causer, pouvait-on lui offrir tour à tour. Mais déjà il s'expliquait :

— Dans mon pays, après la chasse du matin, on fait un copieux déjeuner arrosé de vin de Vouvray qui est sec et pétillant. Après, je vais m'étendre dans l'herbe et je dors à même la terre. Je ne sais pas de plus parfait bonheur.

Ce Lemaître dormant sur la terre natale, c'est la vignette dont je veux orner la fin de ce premier chapitre.

(1) « M. Jules Lemaître, souvenirs de son curé » (*Annales religieuses du diocèse d'Orléans*, 29 janvier 1916).

II

L'ÉDUCATION

« Il me semble, disait un de ses auteurs favoris, La Bruyère, que l'on dépend des lieux par l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments. » Cette dépendance que je crois vous avoir montrée chez Lemaître fut affinée par l'influence de ses parents. Lemaître eut deux mamans : son père et sa mère. Ceux-ci dirigeaient chacun une classe : ils se mirent à deux pour cultiver leur unique enfant comme une plante de jardin, et peut-être dut-il à cet excès d'attentions une certaine faiblesse dans les directions d'une vie qui avait pris la douce habitude d'être protégée. Au Havre, où nous le retrouverons petit professeur qu'on ose à peine laisser livré à lui-même, il remerciera son père de ses

recommandations *maternelles*. Son père, dans l'extrême jeunesse, s'était cru appelé à la vocation ecclésiastique et en avait gardé une sorte de gravité tempérée par une sensibilité presque féminine. Il le perdit avant d'avoir achevé son ascension (1). Mais sa mère ne mourut qu'en 1911, à quatre-vingt-six ans. Sans le confier à personne, il ne manquait point de l'aller voir à Tavers tous les mois, parfois tous les quinze jours. Il s'en fut la chercher pour la répétition générale de sa première pièce, pour sa réception à l'Académie, pour son discours sur les prix de vertu qu'elle eût été digne d'inspirer. C'était une femme d'un grand sens et d'une ardente piété. Il en est tant, de ces humbles femmes-là, sur notre sol dont elles sont la parure et la force, et on l'a

(1) Le 12 octobre 1853, Aimé Lemaître prenait possession de l'école de Tavers qu'il dirigea jusqu'en 1855, le 8 octobre, pour y revenir le 8 février 1860, après avoir, durant cet intervalle d'un peu plus de quatre ans, gouverné la jeunesse de Saint-Jean-de-la-Ruelle près d'Orléans. M. Lemaître, qui avait mérité la mention honorable en 1859, prit sa retraite à Tavers même le 1er octobre 1876, après vingt-cinq ans et demi de services effectifs. Il y mourut en 1893, dans sa soixante-sixième année. (*Jules Lemaître à Tavers*, par Jules DOINEL.)

LEMAITRE A DOUZE ANS

bien vu dans l'épreuve. Elle avait le goût sûr et le mot clair : il lui lisait ses manuscrits. Elle ne les approuvait pas toujours et critiquait les malices. Plus d'un auteur qui l'ignore lui doit quelque adoucissement dans le supplice qui lui était destiné. Une intimité profonde les unissait, bien qu'il l'estimât un peu sévère, mais il savait réprimer ses gronderies, principalement inspirées de son zèle religieux, rien que par les sourires inquiets avec lesquels il accueillait ses allusions. Même affaiblie par l'âge, tout à la fin, elle gardait sur lui une influence de paix, de calme, de respect. Aussi n'admettra-t-il guère, dans les livres, les atteintes au sentiment filial. Lui, qui se fâche si rarement, montre une colère d'honnête homme, lorsqu'il relève dans le journal de Stendhal les épithètes crues et grossières dont celui-ci accable son père : « Nous avons beau faire effort pour nous affranchir, écrit-il, il est des cas où, en vertu de notre éducation, nous fixons malgré nous des limites à la liberté d'esprit et nous sommes tout prêts à la nommer autrement quand elle

insulte à certains sentiments que nous jugeons sacrés et hors de discussion. » Ce genre d'impiété lui sera insupportable. Et à travers ses propres souvenirs, il rendra cet hommage collectif aux bonnes femmes de France : « O la sainte économie de nos mères, leurs prodiges de ménagères industrieuses et l'étroitesse sévère du foyer domestique ! Elle savait offrir de petites douceurs exceptionnelles, les cadeaux modestes du premier de l'an, des jours de fêtes, même d'assemblées, et les récompenses. Cette parcimonie avait sa noblesse, la beauté du sacrifice désintéressé. Elle n'était si étroitement ordonnée que pour permettre au fils, à l'héritier, de connaître un jour une forme supérieure et plus élégante de la vie. C'est la condition même de l'ascension des plus humbles familles. Et plus tard leurs fils, venus à Paris, se souviendront que c'est à leur enfance, à la fois indigente et tendrement choyée, qu'ils doivent leur persistante fraîcheur d'impression et cette sensibilité qui les a faits artistes ou écrivains. »

A dix ans, Jules Lemaître entre au petit

séminaire de Sainte-Croix à Orléans. Sa mère avait conservé ses devoirs. Je les ai vus à Tavers : l'un célèbre la vertu de tolérance qui devait lui être si chère, l'autre le martyre et il est l'auteur de *Serenus*. Celui-ci frappe d'anathème les faux docteurs, et il en reste trace dans son premier Renan. Celui-là traite du jansénisme et de la grâce : il s'en souviendra dans son *Racine* et son *Fénelon*. Il est d'Église, dira-t-il un jour, mais il ajoutera : comme Renan. Et en travers des pages, comme plus tard en marge des vieux livres, le petit écolier jette des dessins à la plume qui font d'assez piquantes caricatures. Déjà Mme de Sévigné paraît en grosse Mère-la-Joie. Et, la barrette en arrière, voici l'un de ses professeurs. Le railleur est né. Cependant l'empreinte religieuse persistera : elle l'empêchera de lancer contre les vrais apôtres — il en est tant de faux ou de douteux — les traits dont il a les mains pleines. Et il y eut un Lemaître peu connu, le Lemaître de Tavers qui avait sa place à l'église paroissiale, qui ne manquait pas la grand'messe le dimanche, qui appre-

nait même à sa filleule à suivre l'office, en tournant, d'une main exercée au séminaire, les pages du livre d'heures (1). « J'ai toujours été

(1) Dans ses « Souvenirs sur Jules Lemaître », M. le curé de Tavers nous donne même un Lemaître croyant, mais je dois dire que j'estime le scepticisme de Lemaître en matière religieuse plus profond. Voici, néanmoins, le témoignage de M. l'abbé Berthier :

« ... Jamais M. Lemaître n'a manqué, à Tavers, d'assister à la messe le dimanche, et non pas à la messe basse de 7 heures et demie, mais à la grand'messe paroissiale, la messe où il y a des chants et un sermon et qui dure au moins une heure. Cela, je l'affirme ; et il y assistait *bien*, s'inclinant très respectueusement au moment solennel de la consécration.

« On a prétendu que si M. Lemaître venait à la messe c'était pour faire plaisir à sa mère, pour laquelle il avait une très grande affection. Je réponds : non, parce que, même après la mort de Mme Lemaître en 1911, M. Lemaître est resté fidèle à sa pratique.

« On a prétendu encore que c'était par *pur traditionnalisme*. Je réponds encore : non, parce que certain dimanche, prévoyant qu'à 10 heures il ne serait pas libre, M. Lemaître est venu à la messe de 7 heures et demie, montrant bien par là qu'il tenait à la messe du dimanche. (C'est d'ailleurs la seule fois que je l'ai vu à la première messe.)

« Détail charmant : M. Lemaître a une filleule, à Tavers, qui est aujourd'hui âgée de seize ans.

« Tant que cette filleule fut une toute petite fille, incapable « de se conduire même dans un minuscule livre de « messe », M. Lemaître la plaçait sur un banc à côté de lui, lui tournait les pages, et, se penchant vers l'enfant, lui montrait du bout du doigt là où l'on en était de l'office divin. N'est-ce pas joli ?

« Un jour, au cours de la semaine, j'avais dit la messe pour Mme Lemaître, la mère de mon éminent paroissien,

tenté, dira-t-il dans son *Veuillot*, d'accorder sur moi, à ceux dont la foi est absolue, des droits que je ne me reconnais pas sur eux. A condition, bien entendu, qu'ils me laissent penser et parler à ma guise dans le privé. » Mais il ajoute, et c'est l'éternel *en marge* : « Heureusement d'ailleurs, les personnes de foi absolue n'ont pas toutes la même. Grâce à cela nous sommes, nous, tranquilles. »

Le petit séminaire de Sainte-Croix dépendait de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. Mgr Dupanloup avait un terrible adversaire dans le monde catholique, et c'était Louis Veuillot. Ses prêtres, naturellement, lisaient, dans tout le diocèse, Veuillot avec ardeur : il

morte quelques mois auparavant, et M. Lemaître qui, ce même jour, se trouvait à Tavers, était venu y assister. Après la messe, il se rendit au cimetière, lequel touche à l'église, et, de la fenêtre de la sacristie, je le suivais des yeux ; il était seul et ne se savait certainement pas observé. Je le vis alors faire deux grands signes de croix, séparés par un assez long intervalle, et je me suis persuadé qu'entre les signes de croix il y eut au moins un bon *Pater* et un bon *Ave* pour les âmes du vénéré père et de l'excellente mère que M. Lemaître avait tant aimés et dont la mort l'avait si cruellement affligé. »

(*Annales religieuses du diocèse d'Orléans*, 5 février 1916.)

est humain de goûter secrètement les attaques dirigées contre un chef, même vénéré, surtout quand elles sont rudes et comiques. Le petit Lemaître entendait parler de Veuillot au séminaire comme Ève au paradis terrestre pouvait entendre le serpent lui parler du fruit défendu. « Je connaissais, a-t-il écrit, des curés de campagne qui ne juraient que par lui. » Et ces mêmes curés de campagne prononçaient le nom de Renan en se signant comme s'il se fût agi du diable. Renan, Veuillot, plus tard Lemaître les réunira — hurlant d'être assemblés — dans le même culte littéraire, et même intellectuel, l'un satisfaisant son goût de la piété sans la foi, l'autre son désir de la certitude dans laquelle il avait vu si bien vivre autour de lui et si bien mourir. « Quel pauvre être de volupté suis-je donc, écrira-t-il, pour aimer à la fois — et peut-être également — Renan et Veuillot ! »

Il ne serait pas malaisé de relever encore, chez le petit collégien de Sainte-Croix, des ressemblances lointaines avec le futur Lemaître, et par exemple le goût du théâtre. N'a-t-il

pas noté l'orgueil qu'il ressentit à jouer dans un drame de distribution de prix, *le Sorcier du village* ou *le Vol et le mensonge découverts?* « Le voleur, explique-t-il, s'appelait Marc d'Orgeville, Je m'en souviens, car c'était moi ; et j'étais fier de porter un si joli nom, mais désolé de jouer un si vilain personnage. On n'avait osé donner ce rôle à aucun autre écolier, « crainte de mécontenter les parents », et l'on m'avait fait comprendre que je devais me sacrifier... » Serions-nous déjà tout entiers dans nos impressions d'enfance? Mais, vivant le moment présent, nous ne sommes nous-mêmes que fragmentairement, si l'on peut dire, et successivement, et courons sans le savoir après les traits épars de notre personnalité. Il arrive que ces traits demeurent épars chez l'homme fait, surpris de se rencontrer différent selon les heures et selon les lieux, et de ne pouvoir ni se connaître soi-même ni se gouverner.

Trop moqueur pour faire un prêtre, sans nulle vocation, d'une intelligence étonnamment précoce, il fut expédié à Paris, au petit

séminaire de Notre-Dame-des-Champs où l'on préparait au baccalauréat et à l'École Normale. Des voisins de campagne, les Ménard de Franc, qui habitaient le château d'Eguilly à Tavers l'été, et Paris l'hiver, ne furent peut-être pas étrangers à cette détermination. Ils eurent des premiers confiance dans l'avenir du petit Lemaître et s'offrirent à le recevoir à Paris les jours de sortie, ce qui rassurait la vigilance de ses parents. Dans un tiroir de Tavers sont aussi conservés pêle-mêle ses discours latins, ses versions grecques et ses dissertations françaises. Le plus curieux de ces devoirs est une composition sur cette pensée de Platon : « Le scepticisme qui détruit tout se détruit lui-même. » Le scepticisme, je vous prie de le croire, y passe un assez mauvais quart d'heure.

Les premiers vers de Jules Lemaître datent de cette époque : 1868, 1869, 1870. Ils sont transcrits sur un cahier décoloré, d'une écriture fine qui devait s'affiner encore mais qui est si reconnaissable qu'on la peut rapprocher des derniers billets. Les meilleurs sont reportés, corrigés, sur un cahier rouge qui sera

emporté au Havre et qui deviendra l'ébauche du recueil des *Médaillons*. Ce sont des poèmes religieux ou patriotiques, réguliers, généreux et impersonnels. La vierge de Tavers, une vieille statue rustique sauvée des orages de la Révolution, a inspiré ces strophes :

Notre-Dame, j'ai vu tes deux tours séculaires,
Poème que sculpta la foi de nos aïeux,
Et tes piliers géants, sainte forêt de pierres,
Et tes vastes vitraux aux reflets merveilleux.

J'ai vu ton temple antique, ô sainte Madeleine :
Loin des rives d'Hellade où le ciel est si doux,
On dirait qu'il s'ennuie et pleure son Athène,
Parthénon chez les Grecs, catafalque chez nous.

J'ai vu Saint-Augustin, monument de notre âge
Qu'en forme de bazar l'art moderne forgea,
Colonnades de zinc et voûte d'étamage,
Temple bariolé comme un grand opéra.

Mais rien ne vaut pour moi l'église encore neuve
Dont la flèche domine, ô gracieux Tavers,
Tes toits échelonnés, tes vignes, ton beau fleuve,
Splendide ruban bleu bordant tes coteaux verts !

Je vois dans cette église une vierge un peu triste,
Vieille statue en bois au rustique dessin.
Celui qui la sculpta comprit, naïf artiste,
Que l'homme ne saurait exprimer le divin,

Qu'ici-bas l'idéal ne va pas sans mystère;
Qu'adorant cette image aux contours indécis,
L'âme transformerait l'œuvre du statuaire
Et la revêtirait de charmes infinis.

Il fit comme il pouvait, à la Reine des Anges,
Des traits inachevés, doux, flottants, ingénus,
Et, certe, elle vaut mieux que nos vierges étranges
Aux fraîcheurs de nourrice, aux profils de Vénus.

Elle a la majesté des siècles pour couronne.
Combien de millions d'*ave* on exhala
Sous les pieds vermoulus de cette humble madone?
Les anciens du pays n'ont foi qu'en celle-là...

Je recueille ces vers, non pour leur qualité qui, cependant, n'est pas sans mérite, si l'on se reporte à l'âge du poète, seize ou dix-sept ans, mais pour nous aider à voir clair dans Lemaître adolescent. De même, en voici qui nous révéleront l'influence persistante exercée sur lui par la défaite. Il n'est pas indifférent d'avoir été blessé ou exalté, tout jeune, dans sa fierté. On se rend compte, en lisant Paul Bourget, du souvenir profond qu'il avait gardé de la Commune. Le poème est intitulé : *Souvenirs de décembre* 1870 :

On se battait non loin de mon hameau natal.
Depuis le point du jour le lourd canon brutal
Et la balle qui siffle et la bombe qui tonne
Menaient leur noir concert lugubre et monotone,
Poursuivant la fauchée effroyable des morts.
Et pendant ce temps-là (j'étais trop jeune alors
Pour marcher à mon rang dans la sanglante fête
Et pour revendiquer ma part de la défaite),
Sous le toit paternel je rêvais tristement
Tandis que les carreaux tremblaient à tout moment,
Et je rongeais mon cœur.
Le soir, sur la grand'route,
J'allai voir défiler notre armée en déroute :
Car c'était sa coutume, et dans ces jours maudits
Ils apprenaient à fuir, les vainqueurs de jadis.
Or, la grand'route était toute blanche de neige,
Et, troupeau débandé que l'épouvante assiège,
Les vaincus d'aujourd'hui, les vaincus de demain,
Vaguement éclairés aux lueurs du chemin,
Fantassins sans fusil, cavaliers sans monture,
Vétérans et conscrits épars à l'aventure,
Se traînaient, se hâtaient, allaient, couraient sans bruit
Sur la route muette on eût dit, dans la nuit,
Voir l'obscur glissement de fantômes farouches.
Ils passaient, visions rapides ; et les bouches
Se taisaient ; nul rayon n'étoilait le ciel noir.
Sur ces spectres qu'emporte un vent de désespoir,
Une profonde horreur planait, d'autant plus lourde
Que les pas s'éteignaient dans cette neige sourde,
Mêlant, pour qui voyait ce défilé hagard,
La stupeur du silence à l'effroi du regard.

On se croyait perdu dans un douloureux songe.
Puis des chars, dont la file incessamment s'allonge,
Pleins d'un sombre butin, s'avançaient lentement ;
Et l'on y distinguait — sinistre chargement
Que balance le pas des maigres haridelles —
Des corps juxtaposés appuyés aux ridelles,
Et ces corps remuaient... et c'étaient les blessés
Sur le champ de bataille au hasard ramassés ;
Et parfois, déchirant les ténèbres muettes,
De sourds gémissements sortaient de ces charrettes...

On descend ces blessés à l'ambulance qui est précisément installée dans la maison d'école. Il va les voir, cause avec eux, sait par eux leurs misères. Le lendemain, dans la plaine, il assiste à la lugubre toilette du champ de bataille. Tout cela, qui est daté de février 1871, est décrit dans les détails les plus réalistes. Il n'épargne même pas les plus répugnants. Et l'on devine l'horreur dont sa chair trop jeune fut glacée. Jamais il n'oubliera le spectacle dont il fut alors témoin. Je relève ce beau vers descriptif sur le défilé des soldats dans la nuit : *vaguement éclairés aux lueurs du chemin.* L'ensemble, comme une pâle copie, rappelle la déroute de Waterloo dans *les*

Châtiments. Ces citations n'ont, je le répète, qu'une valeur documentaire. Lemaître a un goût si sûr qu'il faut s'excuser de le froisser, même quand il ne s'agit que de préciser ses débuts. Il n'a point encore trouvé sa voie. Du moins on peut mesurer tout le sérieux de son adolescence et comme elle s'appuie sur ses origines.

Mais il découvre de meilleurs modèles, je veux dire des modèles mieux adaptés à son esprit.

Qui pourrais-je imiter, pour être original ?

se demande, dans une comédie de Coppée, un pauvre abbé qui versifie. Lemaître imite les contes de La Fontaine et d'Alfred de Musset dans un poème du même temps (1871, mais revu un peu plus tard), *les Amours de Boileau*, où pointe enfin la grâce légère du futur critique. Ce sera mon dernier emprunt à ce premier cahier. Le sujet en est pris dans le *Paris démodé* d'Édouard Fournier.

LES AMOURS DE BOILEAU

Un écrivain fort érudit
Conte que Boileau (qui l'eût dit?)
Fut amoureux dans sa jeunesse.
Et de qui? de la jeune nièce
D'un vieux chanoine fort savant
Et docteur en théologie.
La fille était sage et jolie,
Avait l'œil doux, le cœur aimant.
Boileau, l'ayant vue un dimanche
Dans une église de Paris,
Sans y songer, s'était surpris
Lorgnant sa petite main blanche
Où brillait un fin chapelet
Et sa bouche rose et charmante
D'où mainte oraison s'envolait.
Pour tout dire enfin, l'indiscret
L'avait trouvée intéressante.

Nicolas avait un cousin
Ami de l'oncle et son voisin;
Si bien que par son entremise,
L'heureux rimeur, un beau matin,
Fringant, ayant soigné sa mise,
En rougissant se présentait
Dans la maison où la fillette
Avec son cher oncle habitait.
De près, il trouva Mariette
Plus candide et plus belle encor;

Et le cœur lui battit bien fort
A voir l'angélique sourire
Dont cette enfant le régala
Et prestement l'ensorcela.
Que de choses il voulait dire,
Cet innocent sourire-là !

Le malheur est qu'en cette affaire
L'oncle était un témoin gênant.
Comment tromper l'œil vigilant
De ce vénérable Cerbère?
Nicolas ne ressemblait guère
Aux escaladeurs de balcons
Qui vont racler des violons,
Passé minuit, sous les gouttières,
Toujours pour le mauvais motif.
Ce n'étaient pas là ses manières.
Plus sage, il fut plus inventif.

Avec un entrain juvénile
Il lut d'un trait tout saint Basile,
Saint Grégoire, saint Augustin,
Et du grand saint Thomas d'Aquin
S'assimila l'énorme Somme.
Le sylphe amour en moins de rien
(Le sylphe amour peut tout sur l'homme)
En fit un théologien.

Or donc, chez l'oncle de Marie,
Nicolas Boileau chaque soir
Au coin du feu venait s'asseoir ;
Et tout soudain — ô perfidie ! —

Sur la grâce et l'attrition
Entamait avec passion
Une controverse hardie.
L'oncle mordait à l'hameçon ;
Et Despréaux, couvant sa mie
D'un long regard d'amour chargé,
De concert avec l'ingénue
Riait dans sa barbe menue
Du vieux disputeur enragé
Qui, convaincu que la lumière
Naît du choc des opinions,
S'échauffait, alléguait maint Père,
Les conciles et leurs canons.
Tant qu'épuisé par la chicane,
L'oncle, croyant avoir conclu,
Suant dans sa docte soutane
D'avoir argumenté si dru,
Laissait tomber sur sa poitrine
Sa face large et purpurine,
Et d'un sommeil retentissant
S'endormait comme un innocent.

« Dors en paix, oncle respectable ! »
Pensaient tout bas nos amoureux.
Et quel plaisir c'était pour eux
Quand, plongé dans un rêve aimable,
L'oncle ronflait à grand fracas
Comme un serpent dans une église !
O Mariette ! O Nicolas !
N'est-ce pas que la gamme exquise
De ce propice ronflement,

Plein d'une grâce non pareille,
Sonnait pour vous plus doucement
Que les chants de l'orgue à l'oreille
Des chérubins du Paradis?

D'abord vous n'étiez point hardis
Et vous vous sentiez mal à l'aise...
On se troublait, on rougissait,
Peu à peu la honte passait,
Puis chacun rapprochait sa chaise,
Puis, les yeux, les mains se cherchaient ;
Un peu plus, les fronts se touchaient...
Au reste, rien de plus honnête :
Point de ces agenouillements
Comme on en voit dans les romans,
Le cœur seul était de la fête
Et le reste, presque pour rien
Dans ce doux et calme entretien...

On rêvait mariage, ménage, maisonnette paisible et bien ordonnée, égayée par des jeux d'enfants.

Et ce tête-à-tête candide
Se terminait (c'est naturel
A l'homme fragile et mortel)
Par un baiser lent et timide.

Or, chose étrange, ce roman
N'aboutit point au mariage ;
Plus rare fut le dénouement.

Les deux tourtereaux sûrement
Avaient l'un et l'autre en partage
Beaucoup d'amour mais peu d'argent.
Or l'argent c'est tout : en ménage,
Hélas ! défaut de capital
(Non celui — l'on peut s'y méprendre —
Dont parle Dumas Alexandre)
Est toujours défaut capital.

. . . . . .

Comme ils causaient suivant l'usage,
Un soir, près de l'oncle endormi,
Marie, ayant bien réfléchi,
Prit à deux mains tout son courage,
Et, pleurant, fit à son ami
Un discours très tendre et très sage
Qui peut se résumer ainsi :
Nous sommes pauvres, Dieu merci !
Pourquoi veux-tu donc, mon chéri,
Unir notre double misère?
Il est assez de gueux sur terre.
Va : nous nous marierons en Dieu ;
Là se joignent les cœurs... Adieu ! —
Boileau, le deuil au fond de l'âme,
Se résigna — car à vingt ans
Il avait déjà du bon sens —
Et promit d'étouffer sa flamme.

Bientôt Mariette se fit
Carmélite en un monastère.
Boileau la pleura jour et nuit,
Boileau resta célibataire.

Trente ans plus tard, passant, dit-on,
Auprès de la sainte prison
Où pour lui priait sa colombe,
Le vieux Boileau pâlit soudain,
Sur son cœur il porta la main,
Et puis, triste comme la tombe,
Songeant aux beaux jours révolus :

« Que je l'aimais ! dit-il, que je la trouvais belle !
« Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle ;
« Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus? »

Le tour est déjà aisé, et c'est déjà, en miniature décolorée, l'ironie sans fiel, la grâce naturelle des *En marge des vieux livres*. Comme notre art primitif allait s'épurant et s'amplifiant sans le secours de la Renaissance quand la Renaissance intervint et précipita sa floraison, le petit paysan de Tavers se développait et découvrait sa ligne quand la culture en serre chaude de l'École normale vint hâter l'éclosion de tous ses dons.

III

A L'ÉCOLE NORMALE

Il fut reçu à l'École normale en 1872, à dix-neuf ans ; Boileau, le fidèle Boileau était venu à son aide. Sa mère avait gardé à Tavers le thème de son discours français, avec la date du concours : 4 juillet 1872. Or, c'était une lettre de Patru à Despréaux dont le sujet est ainsi développé :

Olivier Patru, ami de Racine et de Despréaux, était célèbre par son savoir en littérature et par la sévérité de son goût. Avocat éloquent, traducteur et imitateur de Cicéron, très versé dans la connaissance de notre vieille langue, les grammairiens aussi bien que les poètes le consultaient avec fruit ; on l'avait surnommé le *Quintilien français*, et La Fontaine, dans la préface de ses fables, l'appelle « un des maîtres de notre éloquence ».

On supposera que Despréaux, publiant *l'Art poétique* en 1674, en a envoyé un exemplaire à Patru en lui demandant ce qu'il pense de l'ouvrage et du bruit qu'il commence à faire dans le monde. Patru lui répondra par un éloge et par une critique. L'éloge, après avoir touché les principaux mérites de l'art poétique français, ceux surtout qui devaient plaire à un lecteur tel que Patru, s'arrêtera et insistera sur un point particulier. Il s'agit de cet endroit du IVe chant où Boileau recommande au poète d'être honnête homme :

Que votre âme et vos mœurs peintes dans vos ouvrages
N'offrent jamais de vous que de nobles images...
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.
Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies
Des vulgaires esprits malignes frénésies...
N'allons point à l'honneur par des honteuses brigues.
Cultivez vos amis, soyez homme de foi, etc...

« Voilà, monsieur, la vraie poétique, lui dira Patru, celle qui nous apprend à ne jamais séparer le talent du caractère, et à chercher dans la vertu les inspirations du génie. Vous n'avez rien fait de mieux ; ces vers sont au rang des plus beaux qui aient paru dans notre langue. J'augure bien de la gloire d'un siècle qui est digne d'entendre d'aussi nobles leçons. Vos premiers ouvrages,

d'ailleurs, semblaient nous les promettre. Vous avez cultivé, parmi les poètes de ce temps, des amitiés qui ont fortifié en vous ces excellents principes... » — Ici Patru citera des exemples propres à justifier, soit par l'éclat de l'application, soit par la ressemblance des vues et par la conformité des sentiments, les maximes du IVe chant de *l'Art poétique*.

Passant à la critique annoncée, il s'étonnera que Boileau n'ait rien dit de la Fable. Si on la considère comme un genre conduit à la perfection par les anciens, pourquoi n'en pas faire mention? Si l'on estime que La Fontaine, en le renouvelant si heureusement, semble l'avoir créée, pourquoi taire cette création récente qui honore la France? Patru avait à cœur de réparer ses torts envers La Fontaine. Quand celui-ci le consulta, avant d'écrire des fables, le critique, trompé par la sévérité même de son goût, combattit ce projet en alléguant la difficulté de traiter en vers ces petits sujets et de réussir après les anciens. N'ayant pas su deviner le génie de La Fontaine, il voulait du moins s'y montrer sensible, et il s'étonnait que l'auteur de *l'Art poétique* parût y être indifférent.

On fera la lettre de Patru.

Lemaître fit avec amour et succès la lettre de Patru. Plus d'une fois, dans les *Contem-*

porains et les *Impressions de théâtre*, il citera les vers qui furent alors proposés à son appréciation, ou les suivants qui les complètent :

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi,
Cultivez vos amis, soyez homme de foi.
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre.
Il faut savoir encore et converser et vivre.

Il sut les appliquer. Il les donnera en exemple, vers la fin de sa vie, à son ami Faguet qui, pour écrire davantage, oubliait de vivre et qui, s'étant fait une entorse, se réjouissait de ne plus pouvoir quitter sa table de travail où il se faisait apporter le matin pour s'en faire emporter le soir.

Il se plut à l'École normale où il trouvait une demi-liberté dont il se contentait. A la vérité, sur le cahier où il copiait ses vers, il ne semble point satisfait à en juger par ceux-ci :

Aux fakirs tu ferais envie,
Vie
Que mènent mécaniquement
Les abrutis qu'en cette École
Colle
Un paternel gouvernement.

Et cela continue sur le même rythme, longuement. Mais il a pris soin d'ajouter en marge une strophe qui contredit les premières :

Douce prison qui nous enjôle,
Geôle
Aimable au prisonnier séduit,
Pourrai-je, ô joyeux phalanstère,
Taire
Combien je t'adore aujourd'hui !

Le vrai Lemaître est toujours dans les *En marge*. Cependant il a dû se laisser éblouir par la virtuosité d'Hugo, et, plus encore, par celle de Banville, car il commence à rechercher les difficultés de versification, les poèmes à forme fixe qui soutiennent si heureusement l'indigence de l'invention, les rimes millionnaires, les rimes-calembours. Et le Quartier latin prend dans son inspiration la place de Tavers : les funérailles d'une Nini-voyou sont célébrées avec une pompe ironique. Et les personnages de l'antiquité, Périclès escorté d'Aspasie, Vénus et Vulcain, Virgile et Horace passent du discours latin dans sa poésie.

L'École normale était dirigée par un homme d'un esprit fin et modeste, aussi cultivé que délicat de manières, « attentif aux éclosions, indulgent aux jeunes hardiesses », Ernest Bersot. Bersot ne se détachait pas de ses élèves à leur sortie de l'École. Lemaître écrivit sur lui son premier article de la *Revue bleue* (5 juillet 1879). Et il l'enterrera avec une belle notice nécrologique dans cette même *Revue bleue*. Or, ce Bersot était un héros. Le culte de l'antiquité avait façonné en lui un stoïcien. Rongé par un mal implacable, il donnait à ses élèves le spectacle fortifiant du travail quotidien en présence de la mort. Mais l'atmosphère d'une école où se rencontre une jeunesse ardente à penser n'est créée ni par le directeur ni par les professeurs. C'est un séminaire qui se fait sa psychologie à lui-même, et cette psychologie de la rue d'Ulm était si particulière qu'elle a été définie d'un mot : l'esprit normalien. Lemaître, plus tard, dans le chapitre qu'il a donné au livre du centenaire de l'École, niera cet esprit : « Les élèves, dit-il, viennent de tous côtés, sortent des milieux sociaux

les plus différents, ont reçu à peu près toutes les sortes d'éducation connues. Il y a là des fils de paysans, de commerçants, petits et gros, de professeurs, de petits employés et de hauts fonctionnaires. Il y a là des riches et des pauvres, des catholiques, des protestants et des juifs, et, dans chacune de ces religions, des croyants et des incroyants. Les uns ont vécu de la vie de famille ; les autres arrivent chargés de douze ans d'internat ; d'autres ont été maîtres d'études, ont déjà roulé par le monde. Les uns sont de petits potaches, les autres des bohèmes, d'autres de petits garçons bien élevés. Vous avez là des « Henri-IV » et des « Louis-le-Grand » très sérieux, parfois un peu débraillés, et ceux qui viennent de Stanislas, le pieux collège, ou de Condorcet, le lycée aristocratique, ou de quelque petit collège borgne du fin fond de la province, sans compter ceux qu'envoient par-ci par-là les petits séminaires (1). » Mais un goût commun les unit :

(1) Dans le *Livre du centenaire de l'Ecole normale* Georges Duruy peint sous ce trait Jules Lemaître norma-

ils ont tous fait de bonnes humanités. A l'école même, point d'unité d'enseignement ni de doctrine, point de volonté de façonner les esprits d'après un modèle unique. Les individualités n'y sont point bridées. Toutes les fenêtres sont d'ailleurs ouvertes sur le dehors. L'esprit normalien, encore un de ces poncifs passés dans la langue, comme la morale des Jésuites. Et Lemaître se fâche presque. Plus tard encore, il prendra contre le Védrine de *l'Immortel* la cause des professeurs de rhétorique : « J'ai eu l'honneur, écrira-t-il, d'être professeur de rhétorique, ce qui est un métier fort amusant ; et je jure devant Dieu que je n'ai jamais étouffé le génie et que je n'ai jamais vu personne l'étouffer autour de moi... »

Peut-être cherche-t-il l'erreur où elle n'est pas. D'esprit normalien, il n'y en a pas dans ce sens en effet. Mais peut-être est-il une édu-

lien : « Lemaître passait pour être un tantinet clérical, mais sa gaminerie d'enfant de chœur ironique, digne de servir la messe de Renan, éclatait déjà en sonnets bibliques d'une magistrale bouffonnerie. » (Cité par M. Victor GIRAUD dans *les Maîtres de l'heure*.)

cation qui, toute supérieure qu'elle soit, risque de dissocier, en ne rattachant pas directement l'adolescent, le jeune homme à ses origines? Jeter en lui des idées sans racine, n'est-ce pas le prédisposer à traiter la culture de son intelligence comme un jardin de bouquets éblouissants et éphémères? Le jeune Lemaître est de ceux *qu'envoient par-ci par-là les petits séminaires;* il est riche de ses seuls yeux candides, mais son esprit va devenir malin. Il poursuivra son plaisir dans les idées et il confondra son dilettantisme avec la vanité de la littérature, quand la littérature ne saurait être vaine, expression spirituelle de notre sol, aussi nécessaire que le blé qu'on y moissonne et que les arbres qui y puisent leur sève pour notre ombre et pour notre paix.

IV

AU HAVRE :
LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

A sa sortie de l'École, il est nommé professeur au Havre. Ainsi réalise-t-il l'ambition de ses parents. Un professeur est un instituteur arrivé. Son père et sa mère, qui ont pris tous deux leur retraite, continuent de le suivre comme leur plus cher élève, dont la santé délicate et l'esprit un peu libre exigent une surveillance attentive. La correspondance qu'il échange avec eux, et parfois avec Mme Ménard de Franc — encore une troisième maman qui l'encourage et le gâte ! — nous renseignera presque semaine par semaine sur ces années de débuts : j'y puiserai abondamment.

Il débarque au Havre le 8 octobre 1875. « J'avais, dit-il dans la dernière conférence

qu'il ait prononcée (le 24 janvier 1913) et qu'il consacra à *ses souvenirs*, vingt-deux ans et cinq mois ; je n'étais donc pas beaucoup plus âgé que mes élèves. En réalité, j'étais encore plus jeune que mon âge. J'étais crédule, tout en me piquant d'esprit critique : plein d'illusions, fou du romantisme et de la Révolution. Mes livres de chevet étaient Victor Hugo, Michelet, même George Sand, dont je lisais et admirais alors jusqu'à *Spiridion* et aux *Sept Cordes de la lyre*. Je ne sentais pas la vie et l'originalité extraordinaire de la seconde moitié du dix-septième siècle. Je préférais Corneille à Racine. Je faisais des vers. Ces vers n'étaient pas romantiques, sans doute parce que je n'avais pas beaucoup d'imagination. Mais j'aimais les écrivains contemporains plus que tout et j'ai gardé longtemps cette candide prédilection, jusqu'à mon premier article sur Brunetière. » Mais sa conversion était déjà inscrite dans ses origines, comme celle de ces dames du grand siècle qui ne perdaient point la tête dans leurs égarements.

Il trouve une pension à 80 francs par mois :

deux plats et deux desserts à déjeuner, à dîner le même menu qu'à table d'hôte, c'est-à-dire cinq ou six plats. « Il est vrai, ajoute-t-il, qu'ils sont petits. » Son logement, composé d'un salon à deux fenêtres, avec tapis, canapé, fauteuils, chaises, pendules, etc., etc. — car il ne faut pas moins de deux etc., pour résumer ce luxe princier — et d'une chambre à coucher plus petite, lui coûte 45 francs par mois, service compris. « Il paraît, s'excuse-t-il, qu'il était impossible de rien trouver de propre au Havre à meilleur marché. Tout est fort cher ici. » Que diront les jeunes professeurs de 1920 en quête du gîte et du couvert?

On le voit, cette correspondance familiale ne néglige aucun détail matériel. A la maison, il avait toujours fallu compter. Et il faut bien que Jules Lemaître s'excuse d'avoir payé 18 francs un parapluie en inscrivant en marge une épithète qui justifie cette folle dépense : *superbe!* Mais, dès le lendemain, l'infortuné parapluie exige un supplément de 2 fr. 50 pour raccommodage, car le vent lui a brisé

une baleine. En revanche, un Nisard d'occasion n'est coté que 8 francs. Sur un questionnaire minutieux que lui adresse son père, dont il peut bien appeler *maternelles* les recommandations, je relève ce dialogue :

D. — As-tu acheté un autre chapeau?

R. — J'irai tout à l'heure.

D. — Tes habits d'hiver te vont-ils bien?

R. — Oui.

D. — As-tu étrenné ta robe de chambre?

R. — Oui.

D. — As-tu des ennuis?

R. — Lesquels? Je connais l'ennui, mais je n'ai pas d'ennuis.

Et lui-même, prenant l'offensive, recommande à son père de ne pas s'enrhumer en allant aux saluts de l'Avent.

Plus loin, c'est à sa mère qu'il doit répondre au retour d'un pèlerinage littéraire à Villequier où repose la fille de Victor Hugo : « Maman est bien curieuse. Oui, mon panama et mon pantalon neuf font ma joie et mon orgueil, et l'admiration du public. Je suis allé chercher mes gants paille. Je n'ai pas

échangé ma chemise « dont le col est trop étroit » parce que ce col s'est trouvé assez large. Je prends du vin et des gâteaux secs tous les matins. Je vais presque tous les soirs à Frascati entendre un peu de musique. » On devine qu'à distance, Tavers s'inquiétait de sa santé, de ses distractions honnêtes, de sa toilette dont il n'eut jamais grand soin. Et même Tavers lui envoie un pardessus qu'il reçoit le mieux du monde : « Ce noble vêtement, déclare-t-il, me va très bien : vous le direz à l'artiste en lui portant mes capitaux. H... (un de ses collègues), avec un sourire jaune, a jeté sur l'aristocratique houppelande un regard venimeux. » Et quand, plus fortuné, il complétera plus tard sa garde-robe, il refusera de quitter l'artiste de son village qui est un brave homme. Tout Lemaître est déjà là (1).

(1) Les gens du Havre ne l'ont pas trouvé élégant. Dans la *Société havraise d'études diverses*, M. Maurice Henriet trace de lui ce portrait qui me paraît méconnaître et le tailleur de Tavers et les fines origines de Lemaître « : ...un éternel veston noir, et la coupe banale du « tout fait »... Le col, sans cesse frileusement relevé, retient un foulard blanc dans lequel s'emmitoufle un corps maigre, rentré

Cette intervention de ses mamans dans sa vie pratique, au fond, lui convenait à merveille, loin de l'énerver. Les soucis matériels lui ont toujours répugné. Les vacances, par exemple, seraient pour lui toute joie sans l'obligation préliminaire de faire ses malles : « épouvantable besogne ! » Et il doit promettre à sa mère de ne pas monter sur le linge pour le fouler.

Le Havre, assure-t-il, est une charmante ville : « C'est presque Paris, plus la mer. » Cette mer, il renonce à la décrire. Une fois, il s'essaie à peindre une tempête, mais il lui faut se contraindre au sublime, ce qu'il n'aime guère. Il n'éprouve aucunement cette nostalgie de partir qui inspirait ce soupir à Chateau-

dans des épaules trop hautes et voûtées. Feutre mou, canotier défraîchi, ou haut de forme à bords plats, qui a perdu plusieurs de ses reflets ; mais les bords plats sont en grande faveur parmi la gent littéraire. L'ensemble de la tenue est négligé et rappelle l'étudiant du Quartier latin. Les traits assez fermes, mais sans distinction, sont ceux d'un jeune campagnard ; le nez est large, la bouche grande, les pommettes saillantes, le front haut et dégagé. De taille au-dessous de la moyenne, fluet, la démarche lente et cassée, il paraît chétif et las. L'aspect est gauche, souffreteux, hésitant... Le sourire, un peu triste, est fort doux. Le corps frêle soutient avec peine une tête trop forte. »

briand : « Je ne puis voir un vaisseau sans mourir d'envie de m'en aller », et qui fera dire à Kipling : « L'odeur des mers suffit à m'agiter. » Et il ne peut même se décider à prendre le bateau pour aller à Honfleur : « J'ai été effrayé de la masse compacte qui s'entassait sur les paquebots, et j'ai craint au dernier moment d'être étouffé par les bourgeoises corpulentes, éborgné par les ombrelles, asphyxié par la poussière et les émanations humaines. » Décidément, il est un terrien. Mais la terre, par exemple, il la sait décrire. Je doute que l'on découvre dans Flaubert ou dans Maupassant description plus plaisante, plus vivante de la campagne normande que dans ce passage d'une lettre adressée le 20 juin 1878 à Mme Ménard de Franc :

MADAME,

Il fait si beau temps aujourd'hui — un soleil si bon, si chaud, si sincère, et l'on y est si peu accoutumé que je ne sais vraiment plus où j'en suis, tant je me sens envahi par la vie extérieure et par l'influence de Messidor. Je me trompe,

nous devons être encore en Prairial. (Les noms des mois sont certainement ce que la Révolution a imaginé de plus joli.) Donc, j'ai beau vouloir rentrer en moi-même et ramasser mes souvenirs de la huitaine, c'est plus fort que moi, je me sens pousser des feuilles et j'ai des vols de hannetons dans la tête. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la campagne des environs du Havre, avec laquelle j'ai fait sérieusement connaissance pour la première fois pendant les congés de la Pentecôte, est la plus vaste, la plus verdissante, la plus verdoyante, — la plus douce, la plus grasse, la plus adipeuse que l'on puisse rêver ; avec cela d'une paix, d'une tranquillité admirable, comme il convient aux êtres gras. Rien que de la regarder, ça vous nourrit. Tavers, auprès de ce pays-là, a les pâles couleurs. Et quelles vaches, Seigneur ! Des courbes d'une amplitude et d'une plénitude !... La graisse et le bonheur de vivre ont arrondi, effacé chez elles jusqu'à ces deux saillies anguleuses du derrière entre lesquelles repose la racine de la queue. Quant au regard de ces bêtes-là, toute la sérénité de la nature y est concentrée, et toute son innocence. Marie-Jules auprès d'elles aurait l'air d'une dévergondée...

Il y a ainsi un Lemaître épistolier qui rivalise d'épithètes avec Mme de Sévigné et de

souple aisance avec Voltaire. Mais plus tard, dans sa période brillante, il n'écrira plus guère que des billets. Dans cette même lettre, il donne quelques charmants détails sur le cours qu'il professait alors à des jeunes filles, et j'en achève la lecture afin de ne pas décevoir le lecteur :

Donc j'ai pris l'habitude de me promener beaucoup plus qu'autrefois, le dimanche et le jeudi, et je m'en trouve bien. Au reste, j'ai des loisirs. Mlle F... (le lapin blanc) est encore partie en voyage pour quinze jours ou trois semaines. Je n'ai donc plus (en dehors de ma classe) que mes deux cours de petites et de grandes filles et, décidément, cela ne m'ennuie pas. C'est honteux à dire, mais c'est ainsi... J'en suis arrivé aux parties les plus obscures de la *Légende des siècles*, et je leur en fais l'exégèse tant bien que mal, soutenant mordicus que c'est clair comme le jour, et, ma foi, le démontrant. C'est plaisir de voir comme elles prennent cela au sérieux et se donnent l'air de comprendre. C'est là ma consolation : dans cet âpre sentier de la vie, je rencontre mon buisson de roses tous les huit jours et je fais des phrases à son ombre. J'explique le chêne à ces églantines.

Je n'ai rien fait depuis un mois, sauf une petite comédie (?) tout à fait inoffensive, d'une trentaine de pages, pour m'exercer au dialogue et à l'agencement des scènes.

En somme, je ne me plains pas de la vie : il y a de si beaux arbres et de si belles vaches ! Je n'ai pas revu le bonhomme à qui j'avais avancé de l'argent. Tant pis pour lui ! Au reste, qui sait? il me le rendra peut-être.

Serait-ce indiscret que de vous prier de transmettre de mes nouvelles — ou simplement cette lettre idiote — à ma pauvre maman. Il paraît qu'elle a besoin de ça pour vivre. C'est de l'enfantillage. Mais ayez de la charité.

Respects affectueux.

Jules L.

Cette lettre, on le remarquera, est de l'été 1878 : il avait mis trois ans à découvrir la campagne normande. Les choses extérieures ne l'intéressaient point : il n'aimera jamais voyager. L'intimité familiale de sa correspondance ne se limite pas aux détails de la vie courante. L'esprit et le cœur y ont part. Il tient ses chers *vieux* au courant de son travail et de ses idées, voire de ses peines sentimentales. Le professorat, explique-t-il (28 oc-

tobre 1875) aux deux instituteurs retraités qui ont voué leur vie à l'enseignement, « n'est pas sans intérêt, ni surtout sans utilité. J'apprends à parler et mes idées s'éclaircissent à clarifier celles des autres... J'avais essayé les premiers jours, par précaution, de montrer autant de roideur et de dignité que me le permettait mon tempérament, mais j'en suis revenu à une méthode plus familière, plus selon mon cœur, dont je me trouve fort bien jusqu'à présent ». Il avait voulu étayer ses vingt-deux ans pour se faire respecter de ses élèves et adopter un genre solennel et didactique, mais il l'a bientôt abandonné. Forcer son talent lui est insupportable. Et il s'est mis à causer, presque familièrement. Fera-t-il jamais autre chose dans sa critique? A-t-il donc déjà trouvé sa voie? Il fut en effet un professeur original. Il expédiait en hâte les auteurs classiques, puis courait aux modernes, les commentant avec chaleur et discutant avec ceux de ses élèves qui prenaient goût aux choses littéraires. Jules Tellier, M. Hugues Le Roux étaïent parmi ceux-ci.

Jules Tellier lui voua une admiration passionnée. Le professeur essayait ses préférences : c'étaient alors Victor Hugo, Flaubert, les Parnassiens qui obtenaient ses faveurs. Il ne leur fut point fidèle et par un détour devait revenir au culte classique.

Outre ses fonctions au lycée, Lemaître donnait un cours de littérature dans une pension de jeunes filles, la pension Gyselinck, ou plutôt deux cours : il y avait les *grandes* qui comptaient de quinze à seize ans et les *petites* de douze à quatorze. Ce cours était l'événement de la semaine pour les grandes, et même pour les petites. Le jeune professeur corrigeait avec un soin touchant les copies, la *Promenade à la foire Saint-Michel* ou l'*Histoire d'une épingle*. L'une de ses élèves, la plus jeune, non la moins attentive, qui est aujourd'hui Mme Georges Goyau, et qui a signé du nom d'Heuzey quelques romans délicats et douloureux, a gardé ses devoirs de style et ne regarde plus les *en marge* sans émotion. Elle a bien voulu me communiquer ce crayon du Lemaître du Havre : « Je le revois comme si

c'était hier, assis au bout de la table du cours, se balançant sur la chaise d'une façon inquiétante pour son équilibre, lisant la meilleure des compositions qu'il avait corrigées et en faisant valoir les « beautés » par son intonation, son timbre de voix. C'était déjà le Jules Lemaître de la Société des conférences. » Surtout pour une petite fille. A la fin de l'année scolaire, connaissant ses goûts, le cours lui offrit une pipe : « Une tête de Méphisto fort travaillée, explique-t-il dans sa correspondance, dont l'expression est un abîme de profondeur ! un merveilleux tuyau d'ambre, laiteux comme Io, laiteux comme les mamelles de truie qu'aimaient Lucullus et Trimalcion. »

Ses élèves du cours supérieur étaient, par surcroît, ses inspiratrices, car il rimait alors force poèmes qu'il rassemblait dans le fameux cahier rouge et dans un autre cahier de brouillons sans couverture, en tête duquel est inscrite cette épigraphe délibérément attribuée à Victor Hugo : « Cela vaut mieux que d'arrêter les diligences. » L'influence du maître y est, au début, souveraine. Ce sonnet

dédicatoire, qui n'a pas été recueilli dans les *Médaillons*, ouvre le cahier rouge : il date du temps où il expliquait le chêne à des églantines :

Maître sublime en qui l'âge présent respire,
Hugo, force et douceur, Bouche d'ombre et de feu,
Tendre comme une femme et serein comme un dieu,
Escarpé comme Eschyle et fort comme Shakspeare,

Je m'incline, chétif, et je voudrais te dire
Que t'aimer, ce n'est rien, que t'adorer, c'est peu...
Je me sens si petit que, trahissant mon vœu,
Mon vague *Te Deum* en bégaiement expire.

Prophète qui contiens l'avenir glorieux,
Je médite à tes pieds comme un brahmin pieux
Devant l'idole énorme où l'éternité rêve ;

Et si tu me souris, bon géant au grand cœur,
Je croirai qu'un soleil en mon âme se lève,
Moi, ton serf, ton lévite et ton enfant de chœur.

L'influence de Victor Hugo sur le jeune poète n'est point opportune, non plus que celle de Théodore de Banville dont il a sûrement lu et médité l'étonnant petit *Traité de poésie française*, si lumineux mais si expert à ne faire que des virtuoses. Car il

s'essaie dans tous les genres de poèmes à forme fixe, sonnet, ballade, triolets, terza rima, et il s'amuse à des jeux de rimes dans le goût de ceux-ci :

... Des fils légers, pareils aux fils que trie Omphale,
Flottaient dans la lumière immense et triomphale,
Clarté chaude qui fait que tout debout on dort
Et qu'on voit flamboyer coucous et boutons d'or ..

Heureusement, le plus sensible et le plus classique des Parnassiens, Sully-Prudhomme, contrarie ces fâcheuses tendances, le ramène à plus d'intimité et de vérité. Déjà il écrit les sonnets des *Médaillons* dont la plupart sont les portraits de ses élèves. Plus tard, quand le livre parut (après son départ du Havre), elles se reconnurent, et surtout elles reconnurent les compagnes qui n'étaient point flattées. On parla beaucoup au Havre des *Médaillons :* de la trace du fugitif s'éleva une grande poussière. Les parents des modèles ne tenaient point pour leurs filles à la gloire d'être célébrées par ce petit professeur dont ils ne soupçonnaient même pas l'avenir. De ces modèles, il en était

de plus obscures qui n'eussent point songé à protester. L'une d'elles, qui a posé pour *Phtisica* sans le savoir, s'appelait, de son vrai nom, Aline et, servante d'auberge, avait suscité la pitié du poète : « Reverrai-je, écrit-il, ses mains diaphanes m'apporter mes œufs sur le plat? » Et plus loin : « Sa pauvre âme a pourtant bien du mal à quitter son pauvre corps, si léger qu'il soit. »

Il allait peu dans le monde. Cependant, sur la recommandation de ses parents, il avait cherché à y aller. Le monde faisait partie des distractions permises. Dans une de ses premières lettres, comme il énumérait l'emploi de sa journée, il mentionne dans la même phrase une messe officielle pour la rentrée des Chambres le matin, et une soirée sérieuse dans un salon protestant. Plus loin, il dit, non sans quelque impertinence : « Les épiciers millionnaires ne voient guère que les millionnaires épiciers. » Il a horreur de faire toilette. Le tailleur de Tavers lui suffit. S'il s'enrhume, il consent à acheter des mouchoirs, mais « quant à ces culottes intimes que les habitants de

Tavers appellent des *caneçons*, j'hésite encore, cela doit être si ennuyeux ! » (26 janvier 1880.) Et il ne se débarrassera jamais complètement de sa timidité et de sa gaucherie à quoi se joignait alors un sentiment assez vif de sa valeur ignorée. Jamais il ne se laissera prendre, réellement, aux apparences du monde. Au Havre, il se plaît surtout chez les Siegfried et chez les Monod, où il y a quelque vie intellectuelle. Mais un soir qu'il a dîné chez les Siegfried et trouvé en rentrant une lettre de sa mère lui apprenant la mort d'une vieille femme de Tavers, il répond par cette oraison funèbre : « Elle faisait toucher du doigt qu'il n'est pas besoin d'en savoir bien long pour être une âme de qualité supérieure. » Les humbles milieux auront ses préférences, mais, comme il arrive, il fréquentera surtout les autres.

Parfois, chez ces *épiciers millionnaires*, on le prie de réciter des vers. Mme Heuzey a gardé, petite fille emmenée exceptionnellement par sa mère, le souvenir d'une soirée intime où Lemaître, après un intermède musical, fut

invité à se faire entendre. Il récita *la Cruelle Couturière*, qui figure dans les *Médaillons*. De la cruelle couturière son cœur était la pelote où, sur un rythme sautillant, les épingles s'enfonçaient. « L'auditoire applaudit du bout des doigts, certaines personnes trouvaient presque ridicules les vers du « petit professeur », mais il y avait deux petites filles qui écoutaient bouche bée, deux de ses élèves du petit cours... et les sourires ironiques de nos voisines nous indignaient. »

La Cruelle Couturière a sa place dans la partie des *Médaillons* intitulée *Puella*. Or, *Puella*, c'est le premier amour de Lemaître. *La Cruelle Couturière* dut être récitée devant celle qui fut l'inspiratrice de *Puella*, ou peut-être est-elle symbolique. Car le jeune professeur s'était laissé prendre au jeu. Après avoir aimé toutes les jeunes filles, celles de son cours et celles qu'il rencontrait dans la rue, comme il devait aimer toutes les idées :

> Ce soir-là, je les aimais toutes,
> Je leur parlais avec douceur...

après avoir regretté leur futur mariage à toutes, — ce mariage qui va fixer la charmante imprévision de leur cœur et de leur regard — en des strophes qui ont le tort de rappeler Sully-Prudhomme :

> L'aube innocente qui frissonne
> Dans ses yeux humides et doux,
> Hier appartenait à tous
> Puisqu'elle n'était à personne.

il s'éprit d'une belle enfant de dix-huit ans, une brune Méridionale très vive, très en dehors, qui faisait avec ce blond timide le plus parfait contraste, et qui, déjà, se savait servir de ses avantages au point de le rendre très malheureux. Elle flirtait et il aimait. Un beau jour, il apprit son mariage avec un riche industriel.

Or, ses parents dramatisèrent ce premier chagrin beaucoup plus que lui-même. Ils prirent au sérieux les vers qu'il ne leur célait point et qui le proclamaient, comme tout poète amoureux, le plus infortuné des mortels, et ils se plaignirent à lui de la cruelle. Il dut

les rassurer. « Mes rimes, leur explique-t-il, ne sont que des rimes, un arrangement artificiel de mots et de sentiments. Je vous l'ai dit, je m'ennuyais, j'ai voulu occuper ma pensée et faire une expérience sur moi-même. Le fond n'était pas atteint ; je m'amusais à jouer avec le feu. Il aurait pu me brûler, mais il ne m'a pas brûlé et c'est l'essentiel. J'ai maintenant l'esprit parfaitement libre et tranquille, et je ne garde de cette petite aventure de mon imagination qu'un souvenir agréable et léger. Si j'ai crié : *au feu*, il y a quatre mois, c'était pour me faire dire : *n'approche pas*, et sur ce conseil continuer sans danger mon rôle de très discret demi-amoureux qui se regarde vivre (1). » S'est-il vraiment amusé? Ses parents n'en croient rien : les simples sont souvent de bons psychologues parce qu'ils ne cherchent pas midi à quatorze heures, et il insiste : « Il est en somme assez facile, leur explique ce mentor de vingt-trois ans qui sort de la douche, d'éviter les

(1) 13 novembre 1876.

sottises quand la tête reste libre, qu'on a quelque expérience, ne fût-ce que celle des livres, et qu'on n'est pas d'un tempérament volcanique. » L'expérience des livres, quand a-t-elle suffi? Et le *très discret demi-amoureux* nous fait, tout comme ses parents, un peu trembler dans son assurance.

Puella, dans les *Médaillons* (1), est donc la confidence de cette aventure sentimentale. Sur le cahier rouge, *Puella* s'appelle, d'ailleurs, *Mon premier amour*, puis *Un chapitre de l'éternel roman*. Le recueil est beaucoup plus copieux. On y trouve des rondeaux, des triolets, des villanelles à ravir d'aise Banville. Voici un rondel à la manière de Charles d'Orléans sur l'entrée de la jeune fille au bal :

Ma belle a quitté son manteau
Doublé de martre zibeline,
Et, rose sous la mousseline,
Elle entre au bal, d'un pas d'oiseau.

(1) Dans la première édition des *Médaillons*, figurent plusieurs poèmes que Lemaître a supprimés dans l'édition nouvelle.

Il n'est barbon ni jouvenceau
Que son clair regard ne fascine.
Ma belle a quitté son manteau
Doublé de martre zibeline.

Plus douce que le renouveau
Rit sa grâce encore enfantine,
Telle qu'une rose églantine

Brise en avril son vert fourreau.
Ma belle a quitté son manteau
Doublé de martre zibeline.

Il chante avec précision ses yeux noirs, ses mains sur le piano (elle est très musicienne), ses petits pieds. Et son *Dernier Regret* est à la manière de Sully-Prudhomme :

Ce que j'envie au jeune époux
Qui veut vous plaire et qui m'enlève
L'espoir d'achever le beau rêve
Dont je me berçais près de vous,

Ce n'est point — si douce soit-elle —
La grâce de votre printemps,
Le parfum de vos dix-huit ans,
Le velours de votre prunelle ;

D'un autre bien je suis jaloux,
Chère âme ! — ce que je regrette

C'est la joie immense et secrète
De vivre uniquement pour vous.

Une visite le vient consoler et remettre d'aplomb, et il la raconte en triolets qui seront sa conclusion :

Un petit gnome entra chez moi,
Vieux, l'œil perçant comme une vrille.
J'eus peur d'abord et me tint coi.
Un petit gnome entra chez moi.
« Fils, me dit-il, console-toi.
Au diable soit la sotte fille ! »
Un petit gnome entra chez moi,
Vieux, l'œil perçant comme une vrille.

« Je suis ton bon sens, ô gamin !
Dit le vieux à mine chétive,
Jaune et sec comme un parchemin.
Je suis ton bon sens, ô gamin !
Je vais, m'escrimant en chemin
Contre ton imaginative.
Je suis ton bon sens, ô gamin ! »
Dit le vieux à mine chétive.

Et le gnome lui fait le compte du temps perdu, des vaines attentes et de toutes les cigarettes inutilement fumées pour tromper ces vaines attentes. La belle, en coupant court

à ses espoirs, lui procure de fameuses économies avec lesquelles il pourra acquérir de bons livres :

Achète-moi, sans geindre tant,
La fleur de la sagesse humaine.
Adolphe est très fort, souviens-t'en :
Achète-le sans geindre tant.
Au *Gulliver* de Jonathan
Joins l'*Atta Troll* de Henri Heine,
Achète-moi, sans geindre tant,
La fleur de la sagesse humaine.

Candide de frère François
Abonde en pages magnanimes.
Achète, enfant, si tu m'en crois,
Candide de frère François,
Flaubert incompris des bourgeois,
Le petit livre des *Maximes*.
Candide de frère François
Abonde en pages magnanimes.

Avec ce trésor de la sagesse humaine, il sera armé pour continuer sa route :

L'âme et le cœur broyés à mort,
Retourne aux luttes de la vie !
Marche avec moi, tranquille et fort,
L'âme et le cœur broyés à mort.
La science est contre le sort
Haubert, cuirasse ou parapluie.
L'âme et le cœur broyés à mort,
Retourne aux luttes de la vie !

Et sur ce conseil, le petit gnome disparaît. Tous ces jeux ne laissent pas croire à une blessure bien sérieuse. Pour clore le dernier chapitre de cette première passion, le poète, plus tard, bien plus tard, revit celle qui l'inspira et qui sut lui donner, en manière de consolation, une amitié sûre.

Le Jules Lemaître railleur est né du Jules Lemaître sentimental. Comme Henri Heine, il mettra ses douleurs de cœur en petites chansons qui sentent un peu trop la verveine de Sully-Prudhomme ou le muguet de François Coppée, ou qui célèbrent son pays et son fleuve sur des rythmes de Rémy Belleau et des pensées de Joachim du Bellay. Lui-même aura trop de finesse — bien qu'il n'aspire pas encore à la critique — lorsqu'il publiera son recueil des *Médaillons*, pour ne pas reconnaître ce qu'il doit à autrui. Il prendra les devants, et ce ne seront plus ses amours, mais ses maîtres, Pascal, La Bruyère, Racine, Bossuet, Boileau, qu'il célébrera en sonnets où se devine déjà le plus sensible ensemble et le plus judicieux des critiques. Dans une préface qui est

un bijou d'analyse et de modestie, il confessera son manque de confiance dans sa vocation :

... Mon objet est trop haut pour mes forces trop brèves,
Et le souffle me manque, et peut-être la foi.
Pourquoi, par plus d'effort, trahir plus d'impuissance?
Mon poème m'écrase, à peine commencé.
Puis, mon rêve est sans doute une réminiscence.
D'autres ont déjà dit tout ce que j'ai pensé...

N'est-ce pas là un soupir d'adieu à la poésie? Un poète qui ne croit pas découvrir l'univers avec des yeux neufs se condamne bientôt à la prose. Et cependant il avait daté de Tavers des strophes exquises — les meilleures peut-être du recueil — et si justes qu'elles définissent par avance sa manière d'écrivain :

La campagne de chez nous
  A le charme intime.
Point de paysages fous,
  Point d'horreur sublime,
Mais des prés moelleux aux pieds,
Petits bois, petits sentiers,
Et des rangs de peupliers
  Dont tremble la cime.

Du moins n'a-t-il pas d'hésitation, dès ces années-là, sur sa vocation d'écrivain. Le

28 juillet 1876, il écrit à Mme Ménard de Franc : « Je l'avouerai, je suis paresseux avec délices, tout en me figurant parfois travailler. J'enfante simultanément les plans encore vagues d'un drame historique en cinq actes, et d'une thèse française que j'intitule : « Histoire naturelle du génie de Corneille « étudié en lui-même et dans ses rapports avec « la littérature romanesque du dix-septième « siècle (ouf !). » Le *ouf* est de lui. Cette thèse française deviendra sa thèse latine sur *Corneille et la politique d'Aristote.* Mais sa vocation d'écrivain, il la connaissait déjà sur les bancs du petit séminaire. Seulement, il ne savait pas où elle le conduirait et il ne se souciait aucunement de la critique. Et le vrai Lemaître se révèle dans ses lettres sans qu'il le devine. Ayant à prononcer le discours pour la distribution des prix (en 1876), il prend pour sujet la musique : « Je suis d'autant mieux placé pour traiter ce sujet, écrit-il, qu'il m'est étranger et qu'aucun scrupule ne m'empêchera d'être systématique, c'est-à-dire original. » Mais plus loin, revenant sur ce discours

il montre sa conscience professionnelle : « Je n'ai pu *creuser*, comme j'ai la prétention de le faire d'ordinaire quand je tiens une plume. Mais ce sera toujours assez bon pour des marchands de coton. »

Timidement il s'affranchit des opinions paternelles : timidement, non, car il n'a pas de timidité intellectuelle, mais respectueusement. Son père ayant malmené Michelet, il prend la défense du grand écrivain romantique : « Il est peut-être, assure-t-il, le plus grand historien, à coup sûr un des plus grands écrivains et poètes de notre temps... âme mystique et religieuse au fond. » Bientôt, il commence à voir plus clair dans ses lectures contemporaines où il s'était plongé avec ivresse. De plus, il a découvert qu'il n'était pas incurablement paresseux et que le travail pouvait être un plaisir : « Je serais même capable d'une assez jolie somme de travail, quand ce travail est volontaire et m'intéresse. » Au Havre, il a déjà une petite réputation. La municipalité lui a demandé des conférences à l'hôtel de ville. Les marchands de coton ne

le traitent pas si mal. Mais voici qu'un incroyable guignon menace son premier cours (4 nov. 1878) : Sarah Bernhardt vient en tournée ce même soir. Il reconnaît que la concurrence n'est pas possible et il ajoute avec mélancolie : « Si je pouvais m'entendre avec elle ! » Plus tard il s'entendra fort bien avec elle et écrira pour son théâtre : *les Rois*.

Dans ces cours publics donnés à l'hôtel de ville du Havre se prépare le futur conférencier, se forme le futur critique. Il traite, le premier hiver (1878-1879), des moralistes : l'auteur de l'*Imitation*, Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, Joubert ; et le second hiver (1879-1880), de la poésie française au dix-neuvième siècle : André Chénier, Lamartine, Hugo, Musset, Sainte-Beuve, Vigny, Gautier, Banville, Laprade, Baudelaire, Leconte de Lisle, les Parnassiens. De ses notes, il se servira pour les premiers *Contemporains*.

Une lettre adressée à sa famille, le 11 mai 1879, va nous donner l'exacte version de ses débuts littéraires. Il avait rencontré au Havre chez les Siegfried un ancien normalien

devenu journaliste au *XIX*e *Siècle*, Charles Bigot. A tout hasard, il lui envoie un article sur un recueil d'études et de discours publiés par Bersot, le directeur de l'École normale. Trois jours après, l'article paraît, signé *Jules Lemaire*. Les fautes d'impression n'avaient pas épargné la signature. Bigot ne se contente pas d'avoir publié l'article : il remercie l'auteur et lui transmet une lettre d'Eugène Yung, directeur de la *Revue bleue*, qui s'informe de ce Lemaire et le réclame pour sa revue : « Je cours après les écrivains de talent », écrit Yung. Qui était cet original directeur? Un indépendant et un modéré dans le goût de Jean-Jacques Weiss, ancien normalien, auteur d'un *Henri IV écrivain*, fondateur de la *Revue des cours littéraires* qui avait commencé par des conférences au Cirque d'hiver et qui était devenue la *Revue bleue*. Lemaître, cependant, répond à Bigot qu'il préférerait écrire au *XIX*e *Siècle* parce que c'est, plus court, et il lui propose un article sur *les Frères Zemgano* d'Edmond de Goncourt qui venait de paraître.

Cependant l'offre de la *Revue bleue* le fait

rêver. C'est, explique-t-il à ses parents, « une revue très sérieuse et très estimée, et qui paie ses rédacteurs ». Il a vingt-six ans et il touche d'assez près à la réalisation de son rêve le plus cher. Il fait donc le voyage de Paris. Bigot le présente à cet étonnant Yung qui court après les écrivains de talent au lieu de les attendre dans son bureau et qui les attrape à la course : on lui commande une étude sur la versification française qui deviendra *le Mouvement poétique en France*, car, lorsqu'il choisit un sujet, volontiers il en traite un autre et sa thèse française sur Marivaux à laquelle il travaille va devenir une thèse sur Dancourt. L'article paraît à la *Revue bleue* le 9 août 1879. Bigot, en outre, lui fait entrevoir son entrée à la *Nouvelle Revue* de Mme Adam, où les auteurs touchent des prix de nabab, 12 fr. 50 la page, et ces pages-là, explique-t-il à ses parents, sont beaucoup moins grandes que les colonnes de la *Revue bleue*. Il est heureux : « J'entrevois donc le moment, ajoute-t-il, où je pourrai, tout en restant professeur, tirer de ma plume un profit honnête

et faire sans duperie ce qui me plaît le mieux. Reste à savoir si toutes ces belles promesses seront suivies d'effet ; j'aime autant le croire. » Elles le seront, mais, comme toutes choses humaines, plus lentement et plus difficilement qu'un jeune homme pressé ne peut s'y attendre. Quelques mois plus tard, il se plaint d'Eugène Yung, qui lui réclame un Flaubert et un Leconte de Lisle et n'a pas encore acquitté le *Mouvement poétique*, et le *XIX*e *Siècle* a deux de ses articles sur le marbre. « Ah ! si j'étais à Paris ! » murmure-t-il.

Si j'étais à Paris ! c'est le vœu de tous les débutants. Et quand ils sont à Paris, s'ils ne sont pas doués d'une énergie qui recrée autour d'eux la solitude, ils connaissent l'éparpillement, l'émiettement, la dispersion et, voyant leur œuvre fuir chaque jour devant eux, ils soupireront : « Si j'étais à la campagne ! » Cependant le *Flaubert* paraît dans la *Revue bleue*, en deux articles qui lui donnent l'occasion d'être présenté au maître de Croisset. « Je le vis trois fois, écrit-il dans ses brefs *Souvenirs*. Chaque fois, il me retint à déjeuner,

puis me garda plusieurs heures « pour causer », soit dans son cabinet à quatre fenêtres (peut-être six), soit dans l'allée de son jardin à la française, où il ne se promenait jamais sans se comparer à Messieurs de Port-Royal. Il me retenait ainsi, ou parce que la compagnie d'un admirateur ingénu lui était agréable, ou parce qu'il s'ennuyait. » Le portrait qu'il en fait a été retouché par le temps. Les ironies sont rapportées, pour employer un mot de sculpteur. Il fut sans doute plus ému, ayant tant aimé *Madame Bovary* et l'*Éducation sentimentale*, quand il pénétra dans le jardin de Croisset que venait alors battre la Seine et qui, aujourd'hui, au delà du fleuve, voit se dresser des coques de bateaux dans un atelier de construction dont l'horreur fut épargnée à Flaubert. « En somme, conclut-il, je l'ai beaucoup admiré, il m'a beaucoup amusé ; je ne suis pas sûr de l'avoir bien compris. » Il n'avait pas recueilli lui-même l'étude qu'il lui avait consacrée dans la *Revue bleue*, l'ayant sans doute trouvée trop *ingénue*.

Or, il était alors las du Havre et il s'en était

ouvert à Flaubert qui l'adressa à son neveu Maupassant, attaché au cabinet du ministre de l'Instruction publique, avec cette lettre : « Jules Lemaître, à qui j'ai promis ta protection près de Graziani, se présentera à ton bureau. Il a du talent et c'est un vrai lettré, *rara avis*, auquel il faut donner une cage plus vaste que le Havre. » Ce Graziani était chef du bureau du personnel à l'Enseignement secondaire. Maupassant ne se livra point à son visiteur qui en emporta cette impression : « Il fut très simple et très doux (je ne l'ai jamais vu autrement). Mais il était un peu haut en couleur et avait l'air d'un robuste bourgeois campagnard. J'étais bête, j'avais sans doute des idées sur le physique des artistes. Puis, tandis que Flaubert ne parlait guère que de littérature, son disciple n'en parlait jamais. Je me dis : « Voilà un brave « garçon » et je m'en tins là. » Ce brave garçon le fit nommer à Alger (arrêté du ministre de l'Instruction publique du 26 avril 1880). On fondait alors l'École des lettres d'Alger et l'on rassemblait les pro-

fesseurs qui en devaient occuper les chaires.

Aux vacances de Pâques, Jules Lemaître fait donc ses adieux au Havre. « Il est temps de changer de garnison, déclare-t-il cavalièrement à ses parents. Je ne regretterai que M. Metzé (un professeur d'anglais qui lui apprenait l'italien), la brasserie et les bouillis de la mère Morin. » Telle est la brève oraison funèbre qu'il donne à ses cinq années d'apprentissage.

V

ALGER : LE DÉPAYSEMENT

Il débarqua à Alger au début du mois de mai (1880). Le séjour de deux ans qu'il y fera sera sa seule infidélité au ciel de France. Plus d'une fois, s'étonnant de rencontrer chez les hommes de sa génération, un Bourget ou un Loti, le goût des voyages, il se retranchera derrière ce texte de l'*Imitation :* « Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyez où vous êtes? Vous avez devant vos yeux le ciel, la terre et tous les éléments. Toutes les choses du monde n'en sont-elles pas composées? Si tout ce qui est au monde était présent à nos yeux, que serait-ce autre chose qu'une vaine représentation? » La trop belle nature uniforme de l'Orient lui paraît indifférente. Et dans les poèmes que lui inspire le dépayse-

LEMAITRE A VINGT-SIX ANS

ment et qui composeront le recueil des *Petites Orientales*, il commence par regretter la terre maternelle et les doux paysages de Loire :

... La nature a chez nous la grâce et l'ondoiement,
Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle,
Et des vagues contours le mystère charmant.

Elle a le bercement infini des murmures,
Et les feuillages fins dissous dans l'air léger,
Elle a les gazons frais sous les molles ramures
Et les coins attirants où l'on vient pour songer.

... Et je veux vous revoir, ô ciel changeant et tendre,
Coteaux berceurs, petits ruisseaux, coins familiers ;
Saules, je vous désire, et je veux vous entendre,
Chuchotements plaintifs des tremblants peupliers.

Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle... Est-il possible de mieux évoquer ces paysages voilés et délicats de chez nous qui changent d'un instant à l'autre selon les caprices d'un ciel volontiers nuageux et selon les saisons? Ainsi Mme de Sévigné, le cœur percé de l'extrême beauté de Livry, chargé au printemps de l'odeur des chèvrefeuilles, demandait à Mme de Grignan où pouvaient bien se mettre, dans sa Provence nue, les rossignols pour

chanter : « Je ne vois que des pierres, des rochers affreux, ou des orangers et des oliviers dont l'amertume ne leur plaît pas. » Elle prenait en pitié cette Provence, moins échauffée pourtant que la terre africaine et de lignes si pures, car les arbres n'y changent pas et cette persévérance est ennuyeuse : il faut, assure-t-elle, du changement, et « il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert ».

Le jeune professeur exilé, pourtant, prendra du plaisir aux rues ensoleillées d'Alger, aux cafés turcs, à la demi-indépendance d'une civilisation qui confine au désert. On en trouve la trace dans les *Petites Orientales* aux rythmes précis comme des strophes de Théophile Gautier. Il chantera *Midi* comme Leconte de Lisle, mais avec moins de superbe et d'éclat, et la *Kasbah* et les *Ouleds-Naïl*, et la danse des nègres, et les sages Kabyles immobiles comme des prêtres hindous. Il aura la curiosité de la ville arabe. Mais, plus tard, il confessera dans un accès de sincérité, en rappelant le souvenir de son unique randonnée dans le

sud, à Laghouat et Aïn-Madhi, au cours d'une excursion organisée par le congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, qu'il n'eut jamais aucun penchant pour l'exotisme. Il narre plaisamment son aventure, qui fut manquée affreusement, puis il ajoute : « Je me suis sans doute figuré depuis que j'avait fait le plus adorable voyage, et je le raconte quelquefois en coupant mon récit de cris d'admiration ou de plaisir ; mais quand je rentre en moi-même, et que je tâche d'être sincère, je sens très bien que, ce coin du Sahara, c'est à travers le livre de Fromentin que je le revois, non à travers mes propres souvenirs ; je sens que le voyage *n'a rien ajouté* à la vision que j'apportais avec moi, et que mes yeux ont, sans le savoir, conformé la réalité à cette vision. » Un paysan de la Beauce est peu préparé à sentir le charme africain. Plus tard, bien plus tard, à la fin de sa vie, des visions de soleil cru, de nature chaude lui reviendront. Terrien des bords de la Loire, il subira la magie plus ou moins imaginaire de l'Orient où l'on oublie dans une indifférence

qui passe de beaucoup nos scepticismes, mais ce sera regret de sa jeunesse, et peut-être de ces douleurs qui, nous ayant fait toucher l'amer fond humain, nous font encore, alors que l'apaisement est venu, aimer notre blessure.

Dans la *Revue africaine* publiée par la Société historique africaine (1), M. Pierre Martino a consacré une longue notice minutieuse au séjour de Lemaître à Alger. Les appréciations manquent un peu de sympathie, montrent certaine désinvolture parfois un peu affligeante, mais les détails en sont exacts et l'on peut s'y référer. Voici le pittoresque tableau qu'il trace d'Alger en 1880 : « ... C'était une petite ville coloniale indolente, poussée à côté de la ville arabe, étroitement enfermée avec elle dans l'enceinte des fortifications, et séparée de ses faubourgs par de larges espaces vides. Cinquante-deux mille habitants, dont dix-huit mille Français ; une petite préfecture de France, une petite garnison. A côté d'elle,

(1) *Revue africaine*, troisième et quatrième trimestres 1919, Alger, Jules Carbonel, éditeur.

le grand village de Mustapha, blanches villas, entourées de jardins, où habitait, très isolée, très fermée, une assez nombreuse colonie anglaise... La vie était facile, abondante ; il y avait un aimable laisser-aller colonial, dont les pauvres gens d'alors ont conservé un souvenir attendri. Fonctionnaires, avocats, magistrats, médecins, officiers, les bourgeois formaient un petit monde assez restreint, où l'on aimait causer, où l'on se voyait beaucoup, où tout le monde se connaissait. La place du Gouvernement, entre l'hôtel de la Régence et le café d'Apollon, était le centre vrai de la ville ; la librairie Jourdan y avait une manière de cercle académique, fréquenté de tous ceux qui aimaient à causer dans l'odeur des vieux bouquins et des revues fraîchement ouvertes. Et de là, on gagnait des rues presque arabes, à peine un peu européanisées, qui portaient des noms naïfs et délicieux : rues d'Hercule, du Sagittaire, des Abencerages, des Lotophages ; rues de la Licorne, de la Grue, de la Gazelle ; rue Bacchus, rue Cléopâtre, rue Scipion !... »

Or, Alger désirait s'instruire, réclamait des Facultés. On lui donna satisfaction (loi du 20 décembre 1879). Une École des lettres fut créée, avec sept chaires, sous la direction de Masqueray, ancien secrétaire de Victor Cousin. Elle s'installa tout d'abord, fort à l'étroit, avec l'École de droit et l'École des sciences, dans une vieille maison mauresque, 3, rue Scipion, qui avait abrité Ahmed bey, ancien bey de Constantine, après sa reddition (1848), puis, qui avait servi aux sessions du conseil de guerre. Le 3 mai 1880 vit la séance d'inauguration. Lemaître n'y assistait pas : il arriva quelques jours plus tard, et comme il fallait immédiatement entreprendre son cours public, il reprit ce sujet des moralistes français qu'il avait déjà traité au Havre. Son succès fut immédiat : la salle était trop petite pour l'auditoire qui se pressait, et il dut refuser du monde. Les femmes et les jeunes filles de la bonne société et de la colonie étrangère y venaient par goût ou par mode. Il parlait de l'*Imitation de Jésus-Christ* avec élégance : son cours a été publié dans l'unique numéro de

la *Revue de l'École d'Alger* dont le sommaire est celui-ci :

J. DE CROZALS : *De la vénalité des offices de judicature dans l'ancienne France.* — F. ANTOINE : *De l'ablatif en D dans l'ancienne langue latine.* — J. LEMAITRE : *L'Imitation de Jésus-Christ.* — ALAUX : *Des variations de la morale.*

« Dans la hâte qu'ils avaient de produire un témoignage de leur activité, raconte plaisamment M. Martino, les professeurs de l'École des lettres n'avaient point attendu qu'un crédit fût officiellement attribué à la revue ; ce crédit ne vint point ; l'imprimeur présenta sa facture avec un peu d'insistance ; il fallut la régler ; le ministre n'accorda qu'une maigre aumône de cinq cents francs ; le surplus de la dépense dut être réparti entre les membres de l'École. Et, par surcroît, les auteurs durent payer leurs tirages à part, dont on avait promis de leur faire le don gracieux. La légende veut que Jules Lemaître ait accepté sans philosophie cette petite plaisanterie du destin. Et ce malaise, en tout cas, ajouté à d'autres, explique que la *Revue* n'ait pas eu une longue histoire. »

Il est surtout regrettable que l'étude de Lemaître n'ait point paru dans une revue moins lointaine et moins obscure. Il ne l'a pas reproduite dans ses recueils de critique, et cependant elle est un morceau de choix. D'ailleurs, à diverses reprises, il lui a fait des emprunts. J'ai pu la lire dans un exemplaire rare du tirage à part de la *Revue africaine* (imprimerie de l'Association ouvrière, Fontana, 1880). Certes, l'érudition en est contestable. Il fait du moine flamand Thomas A. Kempis, un Italien, et l'écarte bien sommairement quand il s'agit de rechercher l'auteur de l'*Imitation*. Cet auteur, il préfère imaginer, comme un conte pieux, sa biographie. Il dût être, improvise-t-il, de ce pauvre peuple que Jésus aima, et fils de paysans apparemment. « Son curé le distingua pour sa piété et son intelligence et l'envoya à l'école cathédrale du diocèse. Il y fit d'excellentes études, fut prêtre, entrevit le monde, le jugea violent, bruyant, dangereux et misérable. Il refusa d'y entrer, car son âme délicate, qui s'était encore affinée dans l'étude,

craignait les chocs et répugnait à l'action. Il se réfugia dans le cloître et n'en sortit plus. Il écrivit pour lui un livre qui fut comme le journal de son âme. Ses compagnons le trouvèrent après sa mort, l'estimèrent utile et édifiant. Mais, comme ces humbles pages ne pouvaient tirer nulle recommandation du nom d'un moine obscur, on les copia et on les répandit comme un ouvrage anonyme, peut-être avec cette pensée que la parole de Dieu, écoutée et recueillie dans le cœur d'un de ses serviteurs, n'a pas besoin d'être signée. » Il y a là une sorte de romanesque de l'humilité.

Après avoir rêvé cette biographie imprécise, il entre dans l'âme de son personnage et le montre moins désintéressé qu'il n'en a l'air : celui qui écrit bien tient à cette expression vivante de la pensée qui est le style. Puis il l'estime trop détaché ou un peu inconscient, au choix. L'excès du renoncement exigerait une certaine ignorance. « Le psychologue trop curieux ne sera jamais un saint... J'ai peur que le *gnothi seauton* entièrement

réalisé ne mène doucement au scepticisme et à l'inaction. » C'est déjà, on le voit, du pur Lemaître. Et le voici encore dans une image de poète. Des maximes de l'*Imitation* qui sont les points extrêmes de la doctrine, il dira : « Elles sont froides comme les cimes : ce sont les pics de neige de la morale ascétique. » Et l'auteur des *En marge* se révèle aussi dans les visites qu'il fait faire successivement à La Rochefoucauld et à Montaigne dans la cellule du saint religieux, à qui l'un reproche son égoïsme angélique, et l'autre avoue son propre éloignement pour l'immodération, même dans le bien, et sa préférence pour les natures tempérées et moyennes. Quant à l'écrivain, a-t-il jamais mieux écrit que cette phrase finale qu'il a recueillie avec soin ailleurs : « Ce moine, dont la doctrine est âpre et l'âme douce, dont la parole est dure et la voix harmonieuse, fait songer à ces figures des vitraux gothiques, visages émaciés, longues mains jointes, corps anguleux maigrement drapés, dont les lignes sont riches et la couleur charmante, et qui baignent

leurs contours rigides dans une belle lumière mystérieuse. »

Il convient de rapprocher cet essai, non point des deux premiers articles parus dans la *Revue bleue : le Mouvement poétique en France* (9 août 1879), et *Gustave Flaubert* (11 octobre 1879), qui sont encore un peu guindés, mais du *Leconte de Lisle*, qui paraîtra le 21 août 1880 et du *Sully-Prudhomme* qui est de l'année suivante. Le doute n'est alors plus possible : un grand critique est né, que personne ne s'avise d'aller chercher à Alger, chez Fontana, imprimeur, et pas même dans la *Revue* de Yung où Lemaître, contrairement à l'opinion reçue, ne connut pas le succès immédiat et consacré ; un critique sérieux et charmant, qui avait l'air de jouer *et dont l'unique soin était d'approfondir le secret douloureux qui nous faisait languir*. On retrouve dans ces trois études les meilleurs traits — non pas tous — du futur Lemaître : son goût de l'analyse, dût-elle poursuivre les mystères du cœur jusque dans les tristesses de la chair ou dans le voisinage de l'amour divin, son

art de ramener les plus hauts esprits et les plus fines spiritualités à la commune mesure et, comme eût dit Montaigne, à la température normale, son humanité en un mot, — et ses humanités aussi qui laissent flotter autour de ses phrases le halo de la grande culture venue de la connaissance des auteurs anciens et modernes et des explications de la destinée que leurs œuvres contiennent comme des vases précieux des essences rares, — et encore sa clarté toute française qui n'exclut pas la pénétration des doctrines les plus différentes, et ce demi-don de création qui n'est point nécessaire à la critique, dont se sont passé de grands maîtres, mais qui lui communique une vivacité plus plaisante et l'agrément d'habitude réservés aux fictions. Il y manque seulement ce qui forcera l'indifférence, ce qui vaudra à Lemaître la renommée bruyante et soudaine : un ton plus cavalier dans l'ironie et la raillerie, un esprit à la fois plus âpre et plus aigu. Et peut-être cela n'était-il point dans le Lemaître primitif. Peut-être cela fut-il ajouté par l'épreuve qu'il allait traverser les

années suivantes et dont il devait sortir désabusé et sceptique. La courbe de sa destinée va se déplacer un peu. Le Lemaître de cet admirable poème *Nostalgie*, de ces trois essais de critique l'*Imitation de Jésus-Christ*, *Leconte de Lisle* et *Sully-Prudhomme*, est, nous le verrons, assez différent du Lemaître critique de 1885. Entre eux, il y a le drame d'*Une Méprise*.

Ayant terminé son cours en juin (1880), Jules Lemaître s'apprête à se rembarquer pour aller prendre ses vacances à Tavers, mais l'École des lettres le retient pour les examens du baccalauréat jusqu'à la mi-juillet. Il propose aux candidats, comme sujet de composition latine, une lettre de Boileau à Racine pour le consoler de l'échec de *Phèdre* et lui montrer l'utilité des ennemis. Comme version latine, il choisit un texte de Pline le Jeune exhortant à la bonté envers les esclaves. Puis il prend le bateau et rentre en France. Son premier volume, les *Médaillons*, paraît (octobre 1880) : on sait qu'il fit du bruit au Havre. Il eût préféré le bruit de Paris. Aux vendanges,

il rencontre l'héroïne d'*Une Méprise. Une Méprise*, recueil de quelques poèmes qui figurent dans les *Petites Orientales*, est une confidence aussi transparente et sincère que le *Livre d'amour* de Sainte-Beuve, mais combien plus pudique, plus honnête, plus ingénue et cruelle !

En novembre, il regagne son poste, le cœur déjà lourd d'un nouveau secret. Pour cette année scolaire (hiver 1880-1881), il prend comme sujet de cours *la Comédie originale du dix-huitième siècle.* Ce sera sa thèse française de doctorat (*De Molière à Dancourt; Dancourt*). La publication des *Médaillons* lui vaut une petite auréole universitaire. Masqueray, le directeur de l'École des lettres d'Alger, le félicite publiquement : « Parmi les poètes excellents dont s'honore l'Université, il n'en est guère qui l'emportent sur M. Lemaître par la précision de la forme, la variété des idées exprimées dans des cadres étroits, le choix rigoureux des mots pittoresques, enfin l'aisance avec laquelle ce poète de vingt-huit ans manie le rythme et la langue en maître consommé. Nous estimons en M. Lemaître, plus

qu'un professeur de belles-lettres, un littérateur de race et d'avenir (1). » Et afin de lui mieux marquer son estime, il le propose, « à titre de récompense exceptionnelle », pour les palmes académiques. « Vous avez constaté, écrit-il au recteur le 2 décembre 1880, avec quel soin et quel succès M. Lemaître fait le cours de littérature française à l'École des lettres. Un service si bien rempli me semble mériter d'être honoré, surtout au début d'une institution. » La proposition n'aura de suite qu'à la promotion du 14 juillet 1882, le ministère ayant objecté la jeunesse de Lemaître (2). Celui-ci ne tenait guère aux palmes : mais il y avait l'instituteur de Tavers qui croyait aux distinctions officielles.

A la fin des vacances de 1881, Jules Lemaître se mariait à la chapelle du couvent de Sainte-Foy à Neuilly, et peu après il emmenait en Algérie sa toute jeune femme — dix-huit ans, brune, très brune, de très beaux

(1) P. Martino, « Jules Lemaître à Alger » (*Revue africaine*).
(2) *Idem.*

yeux noirs, petite, hiératique, belle, mais un peu lourde d'apparence, un peu épaisse, un peu vulgaire. Son secret a été divulgué (1). Lui-même l'a confié aux vers transparents d'*Une Méprise*, à sa première pièce *Révoltée*, au *Pardon*. Il ne tenait pas à respecter la vie privée des écrivains, il recherchait même les divulgations littéraires avec une certaine curiosité tenace, car il y voyait le plus ou moins de sincérité de l'œuvre. On n'aura pas attendu longtemps pour lui appliquer son procédé qu'il n'exerça du moins que sur des morts livrés à nos polémiques. Je ne l'emploierai qu'avec la plus extrême réserve et ne m'en rapporterai guère qu'à lui-même. L'œuvre, c'est encore, pour les vrais écrivains, la plus sûre confession, même quand elle ne paraît contenir aucune intimité.

En septembre, un soir de vendange,
Ce caprice amer m'est venu.
Hélas ! je ne sais quoi d'étrange,
De violent et d'ingénu,

(1) *Revue africaine*, chapitre v de l'étude de M. Martino sur *Lemaître à Alger* et *Revue de Paris*, 15 août 1916, « Un anniversaire, Jules Lemaître, » par Myriam Harry.

Charme complexe qui s'ignore,
M'avait près d'elle ensorcelé...
Le pressoir crie et tourne encore,
Et notre amour s'en est allé.

Est-ce ma faute? Est-ce la sienne?
Ce qui ne dut jamais finir
Est déjà de l'histoire ancienne,
Changeante au gré du souvenir.

M'a-t-elle, n'étant qu'une femme,
Trahi la première? qui sait?
Pour moi, rien n'est clair dans ce drame,
Sinon le mal qu'elle m'a fait.

Au pays bleu qui nous invite,
Nous allions sans trop savoir où,
Nous nous sommes aimés trop vite,
Toi l'ignorante et moi le fou.

Longtemps, solitaire et recluse,
Du jour où je te rencontrai,
Ton cœur novice, qui s'abuse,
Me prit pour l'amant désiré.

Je vis en ton naïf amour,
Une détresse à secourir,
Tout un printemps à faire éclore,
Une âme d'enfant à pétrir...

Pour qu'un tel roman se prolonge,
Il y faudrait un trop grand cœur,
Et, pressentant la fin du songe,
Tous les deux nous avons eu peur...

Une Méprise contient ses meilleurs vers d'amour. Une méprise, c'est une erreur du cœur. Se tromper n'empêche point d'aimer : mais l'amour rend un son fêlé qui avertit de la brisure. Le clairvoyant poète s'analyse comme au Havre, mais il n'est plus « le discret demi-amoureux qui se regarde vivre ». Idylle née au pays d'enfance, où l'aimée facilite les premiers aveux, fait les premiers pas, où se mêle à la tendresse la joie de délivrer une vie quasi prisonnière et toute gênée par le mystère d'une naissance irrégulière. Le premier, il pressent la désillusion : « Est-elle ce que je la fais? » Mais, il ne veut pas lui donner tous les torts. En amour, les torts ne sont jamais tous d'un seul côté :

> Un jour, tu t'aperçus en somme
> Que, d'auréole dépourvu,
> Je n'étais rien qu'un bon jeune homme,
> Et je vis que tu l'avais vu...

Ah ! si nous ne devions à Sully-Prudhomme, sur la distance qui sépare les cœurs rapprochés, des strophes plus achevées, comme ces fines

chansons attristées, nées sous la lumière crue d'Alger, fussent demeurées dans les mémoires !

Hélène, l'héroïne de *Révoltée*, dira : « On a rendu l'amour difficile aux femmes d'aujourd'hui. Elles sont trop averties. La conversation et les livres ne leur laissent pas assez d'illusions... » Mais, cette Hélène-ci n'était pas sortie de son couvent. Et Pierre Rousseau, le mari d'Hélène, expliquera : « J'avais fait un si beau rêve ! Cette orpheline, élevée uniquement par des religieuses, qui n'avait jamais eu d'autre maison que son couvent de Touraine, cela me semblait charmant. Je m'imaginais une âme toute neuve, toute enfantine, toute ignorante, que je pourrais caresser et pétrir doucement. Puis j'avais tant de pitié de cette pauvre petite sans parents, sans foyer, qui n'avait jamais connu que la maternité froide des bonnes sœurs ! Je me fondais en tendresse, à l'idée de la prendre, de la réchauffer, de lui donner une famille. Et je pensais qu'elle aimerait son mari, et qu'il serait tout pour elle, lui ayant tout donné. Si elle avait voulu !... Te rappelles-tu la messe

de mariage dans la chapelle du couvent, l'autel tout fleuri comme un autel du mois de Marie, les robes blanches des sœurs et ces voix de femmes chantant des cantiques?... J'en pleurais de joie. Tu t'en souviens? — Ah! triple idiot! qu'est-ce que j'avais donc sur les yeux? Dès le lendemain, mon ami, dès le lendemain, j'ai eu l'impression — ah! si cruelle et si atroce! — que je m'étais trompé, et qu'elle ne m'aimait pas, — pas même un peu, comprends-tu?... » Et sans doute, Pierre et Hélène Rousseau sont des personnages fictifs, créés par l'auteur dramatique qui n'a mis en eux que ce qu'il lui a plu d'y mettre soit de ce qu'il avait senti, soit de ce qu'il avait observé. Mais les analogies sont trop évidentes entre les vers d'*Une Méprise* et l'aventure mise à la scène de ce désaccord conjugal, pour que le rapprochement ne s'impose pas de lui-même. Qu'est-ce donc que cette Hélène Rousseau? Une *snobinette*, comme l'a dit Lemaître lui-même, assoiffée du monde, la cervelle faussée par les lectures et par le goût du romanesque, incapable de comprendre

l'esprit solide, sérieux et tendre de son mari. Est-ce bien cela? à cette Bovary en herbe, il faut ajouter peut-être la froideur orgueilleuse de la Camille d'*On ne badine pas avec l'amour*, elle aussi sortie du couvent pour être jetée brusquement dans la vie qu'elle avait imaginée à l'avance et qui ne ressemblera pas à son rêve.

Hélène, dans *Révoltée*, est reconquise par son mari. Il en sera ainsi de l'héroïne d'*Une Méprise*, mais plus tard. Elle n'était pas depuis quatre mois à Alger que le drame éclatait. Il y eut rupture et Jules Lemaître, au début de mars 1882, quittait Alger avant les vacances de Pâques. Il n'y devait jamais plus revenir. Il y avait été de toutes manières malheureux. Rarement, je l'ai dit, il lui arriva de regretter ce triste Orient immobile où le soleil brûle les plaies. Ce qu'il y pouvait regretter, c'étaient les chances de sa jeunesse, perdues auprès d'une enfant, qu'il ne devait jamais plus retrouver.

VI

PARIS : LE SUCCÈS

Lemaître avait été nommé, le 5 mars 1882, à la Faculté des lettres de Besançon. Il n'y séjourna pas longtemps. C'est là qu'il écrivit *Serenus*, son œuvre la plus significative peut-être et sa confession, non plus sentimentale, mais intellectuelle. Moins d'une année plus tard, le 12 février 1883, il soutenait en Sorbonne ses thèses de doctorat, la thèse latine sur *Corneille et la poétique d'Aristote*, la française sur *Dancourt*. Ces thèses se débattaient alors dans un local étroit et comme en cachette. L'auditoire n'était jamais bien nombreux. Cependant, la réputation de Lemaître, poète des *Médaillons* et critique de la *Revue bleue*, était déjà assez étendue dans les milieux universitaires — mais non dans le grand public

— pour lui avoir mérité des assistants inconnus. L'un d'eux, aujourd'hui membre correspondant de l'Académie des sciences morales, M. Louis Arnould, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, m'a raconté que le professeur Himly, le père Himly, comme on l'appelait, chargé d'interroger le futur docteur, lui reprocha, non sans quelque amertume, de ne citer comme références pour sa thèse sur Corneille que *Bouvard et Pécuchet*. La référence était inattendue et quasi impertinente. Lemaître s'excusa d'un mot qui eût réclamé des commentaires : « J'étais à Alger », dit-il. — Cela signifiait : le ciel bleu, le chaud soleil, les cafés turcs, la flânerie indolente, la divine paresse. Toute une façon de vivre tenait dans sa phrase prononcée avec négligence. Himly ne l'entendit pas ainsi, et, suffoqué, il grommela qu'il devait y avoir d'autres ouvrages que *Bouvard et Pécuchet* dans la bibliothèque d'Alger. Il y en avait sans nul doute, mais on ne les lisait point.

Et le nouveau docteur s'échappa en hâte de la Sorbonne pour courir les librairies. Les

Petites Orientales paraissaient aux étalages (février 1883). Comme les *Médaillons* avaient suscité au Havre d'avides curiosités, elles furent dévorées à Alger où les lecteurs s'acharnèrent à la recherche des allusions. Paris s'y montra insensible. Ce poète n'apportait pas une note nouvelle : il marchait sur des traces anciennes, mais il y marchait d'un pas si sûr qu'on aurait dû le remarquer : la probité du terme, un jeu exquis, une grâce tendre, une sensibilité fine et profonde, sans éclat et sans orgueil, n'y avait-il donc pas de critique alors pour deviner tout cela?

Cependant il avait été envoyé à la Faculté des lettres de Grenoble. Il y fit ses premiers cours sur Molière et dispersa volontairement, par une certaine raideur hostile, l'auditoire féminin qui se pressait aux leçons de son prédécesseur, Paul Stapfer, je crois. A Grenoble, il a laissé le souvenir d'un professeur distant et réservé. Il goûtait peu l'âpre climat dauphinois. L'*horreur sublime* des hautes montagnes ne l'attirait pas. Il laisse à Jean-Jacques la nature sauvage : il lui faut des

campagnes plus douces et plus riantes. Un coteau dont les pentes fleuries descendent à une rivière suffit à son regard, qu'il caresse sans le heurter. Là, il donna pour épilogue à *Une Méprise* le douloureux et humain *Pardon.* Et au mois d'octobre 1884, il quittait Grenoble où il laissait deux tombes, — sa femme, sa fille, vingt ans, un mois, — qui n'ont jamais cessé, sa vie durant, d'être fleuries, et seul, affreusement seul, séparé même de ses parents par tout un monde sentimental et intellectuel où ces esprits simples n'avaient pas accès, tandis qu'il continuait de les comprendre et même de les envier, il se faisait mettre en congé, abandonnait le professorat et s'installait à Paris.

Quelques mois plus tard, les lettrés s'abordaient : — Avez-vous lu, dans la *Revue bleue*, le *Renan* de Jules Lemaître? Qui est ce Lemaître? — L'article avait paru le 10 janvier 1885. Il a été recueilli dans les *Contemporains.* A la vérité, ce tapage nous étonne aujourd'hui. Cependant il n'est pas malaisé d'en découvrir les raisons. Lemaître avait

porté la main sur une idole. La renommée de Renan avait alors ses rayons et ses ombres. Pour les uns, il représentait l'affranchissement de l'esprit par la science, une sorte d'avenir libéré, placé au-dessus des lois de la pesanteur rien que par l'effort intellectuel ; il était pour les autres l'adversaire diabolique qui pensait mettre la foi au tombeau, quitte à l'embaumer. Mais nul ne se serait avisé de le trouver comique. Or, ce nouveau venu, ce provincial, étant allé l'entendre au Collège de France, le plaçait au rang des curiosités de Paris, en faisait un portrait bedonnant et satisfait et dénonçait, comme un crime, sa jovialité. Il y avait eu le *hideux sourire* de Voltaire, il y avait maintenant le rire gras et confortable de Renan. Celui-ci se crut obligé de répondre dans un toast à Quimper où il revendiqua son droit contesté à la gaîté. Lemaître eut quelque remords. Car enfin Renan n'était point ce qu'il avait dit. Ni en politique ni en morale, il ne consentait à passer pour un destructeur. Dans la *Réforme intellectuelle*, il affirme les principes politiques les

plus fermes, et si la foi dogmatique se dissout dans son œuvre comme le sucre dans l'eau, il se défend de diminuer la part du divin. Le positiviste Littré avait reconnu : « Je me suis trop rendu compte des souffrances et des difficultés de la vie humaine pour vouloir ôter à qui que ce soit des convictions qui le soutiennent dans les diverses épreuves. » Mais, selon Pasteur qui avait arraché tant de secrets à la nature et s'inclinait devant le mystère, le positivisme ne tenait pas compte de la plus puissante des notions positives, celle de l'infini. Renan, au contraire, la reconnaissait et il en faisait la catégorie de l'Idéal. Loin de tirer le ciel à terre, il faisait allumer les étoiles par les hommes. La fin de l'humanité devenait la fabrication du divin, l'organisation de Dieu dont l'humanité, par ses directeurs intellectuels, prenait une notion de plus en plus nette. Dieu serait l'éternel devenir, mais parmi les pauvres hommes nés trop tôt, puisque nés avant cette création suprême toujours promise et toujours reculée, il est des millions d'âmes à qui le Dieu créateur, qui n'a

pas rompu les liens avec sa créature et qui s'est penché sur elle au point de naître comme la plus misérable, la plus calomniée, la plus douloureuse d'entre elles, apparaîtra toujours comme le Dieu consolateur, le Dieu unique, le Dieu vivant.

L'article léger de Lemaître ne devait satisfaire personne : il amusa tout le monde. A diverses reprises, Lemaître a protesté de son respect pour Renan. Il ne s'est jamais décidé à le respecter tout à fait. Dans *le Prêtre de Némi*, il le découvre « candide puisque, étant compliqué, il s'est toujours montré tel qu'il était ». Sans doute voit-il, dans *l'Avenir de la science*, un livre de foi et s'élève-t-il contre la légende du scepticisme de Renan. Mais Renan lui procura surtout des divertissements intellectuels. Les protagonistes de *l'Abbesse de Jouarre* lui paraissent faire bien des embarras pour une coucherie. Et surprenant, dans un salon, la rencontre du grand prêtre de la pensée moderne avec une chanteuse de café-concert, il goûte le dialogue de *ces deux artistes lyriques*. Il faudra la mort de Renan pour que,

profondément touché, il se déclarât enfin, ce qui est rigoureusement vrai, son disciple : « Grâce à lui, dira-t-il avec émotion, nous pouvons, sans abdiquer la raison, ni nous mettre en dehors des conditions de la recherche scientifique, rester unis de cœur à nos aïeux chrétiens, respecter en nous-mêmes le souvenir de nos croyances et la survivance de l'instinct religieux et garder pour ainsi dire notre âme intacte avec toutes ses obscures puissances et tous ses besoins hérités. » Puis il ajoute, ce qui est exact : « Nul esprit n'a si puissamment agi sur moi, et il n'en est pas un seul que j'aie autant aimé. » Son esprit fut renanien. Et renaniennes ses contradictions où il aimait à balancer son jugement soumis à un jeu d'escarpolette. Son meilleur conte, peut-être son chef-d'œuvre, *Serenus*, est du pur Renan. Et Renan même fut souvent plus affirmatif : il s'appuyait sur l'univers, sur la science, jusque sur l'incertain avenir, tandis que Lemaître, — le Lemaître d'alors qui s'éloignait de Tavers, — sentant le présent mobile, ose à peine s'appuyer sur la vanité de la littérature.

Vanité de la critique, tout au moins : car il l'éprouvait sur l'heure. Ce que n'avait pu obtenir le recueil des *Médaillons*, ni celui des *Petites Orientales*, ni surtout l'étude large, évocatrice et d'une si exacte précision dans le rendu, sur *Leconte de Lisle*, ni, injustice plus grande encore, l'admirable essai sur *Sully-Prudhomme*, l'un des plus beaux qu'il écrira de toute sa vie, il l'obtenait d'un coup avec ce pétard tiré sous les pieds de Renan qui en avait sursauté. Ce n'était vraiment pas la peine d'aller au fond des âmes, de chercher à définir ce qu'il suffit de sentir, de mettre sa conscience dans son analyse et de tenter dans la critique ce qu'avait réalisé dans la poésie ce doux Sully dont il disait : « Nul poète ne nous fait plus souvent la délicieuse surprise de nous dévoiler à nous-mêmes ce que nous éprouvons obscurément. » Pour obtenir l'attention du public, il suffisait de l'amuser et l'on y parvenait plus facilement avec des traits caricaturaux qu'avec des scrupules et des délicatesses de pastelliste.

Il ne s'en tint pas à Renan. Quelques jours

après, il recommençait, et, cette fois, prenait à partie un autre personnage officiellement presque aussi considérable, Gaston Boissier, professeur, lui aussi, au Collège de France, et membre de l'Académie française dont il devait être quelques années plus tard le secrétaire perpétuel après la mort de Camille Doucet. Le portrait de Gaston Boissier est de la plus amusante cruauté. Il est encore tout chaud de la bagarre causée par celui de Renan : « Nous nous demandions l'autre jour, écrit le terrible critique, presque avec angoisse, si vraiment M. Renan était gai. Voilà une question qu'on ne se pose guère à propos de M. Boissier. Ses livres sont ceux d'un homme heureux et avisé (comment cela se sent-il? je ne sais), et son aspect ne les dément pas : un air affable et content, un visage aux traits encore jeunes et vaguement enfantins, avec des cheveux et des favoris qui se souviennent d'avoir été rasés ; quelque chose d'animé et de chaud ; beaucoup de gestes quand il ne se surveille pas ; un entrain tout méridional tempéré par une préoccupation de gravité. » Et après

avoir parodié son cours sur la poésie chrétienne au quatrième siècle, comme il parodiera plus tard les conférences de Sarcey, créant ainsi, d'un coup, les *En marge* et les *A la manière de...*, il achève le médaillon par ces réflexions : « Maintenant, il faut avouer que M. Boissier administre merveilleusement son fond de connaissances et qu'il montre peut-être autant d'habileté pour en tirer un bon parti que de zèle pour l'accroître. Chacune de ses études passe régulièrement par les quatre phases que voici : la conférence de l'École normale devient leçon au Collège de France ; la leçon du Collège de France devient article à la *Revue des Deux Mondes;* et cinq ou six articles de la *Revue des Deux Mondes* font un volume chez Hachette. Puis ils redescendent du volume dans ses leçons et dans ses conférences. Comme le vieux Caton, et pour notre plus grand profit, M. Boissier ramasse tout, ne laisse rien traîner ; ses manuscrits n'ont pas le temps de s'ennuyer dans ses tiroirs... » Ces reproches sont assez innocents. Plus tard, on les pourrait tout aussi bien adresser à Lemaître lui-même :

telle chronique dramatique des *Débats* sur Racine prendra place dans son cours à la Société des conférences, lequel cours paraîtra à *la Revue hebdomadaire*, et fera ensuite un volume chez Calmann Lévy. Il est vrai qu'il y restera et n'en redescendra pas. Le cycle est fermé. On le voit, le ton était cavalier. Plus loin, il est encore plus claquant : « Le talent de cet homme adroit — oh ! mon Dieu ! comme tous les talents — a sans doute ses limites ; mais il est assez fin pour avoir l'air de les dépasser ; et, encore un coup, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de ses dons naturels ou de l'habileté avec laquelle il les gouverne. »

Gaston Boissier prit assez gaiement — c'était sa manière — une attaque aussi vigoureusement menée. Lemaître ne recueillit pas l'article dans ses *Contemporains*. Il le laissa tomber : on l'a ramassé depuis. Et même il entretint plus tard d'excellents rapports avec son collègue qui se vengea en l'accueillant courtoisement à l'Académie.

A qui le tour? se pouvaient demander les

professeurs du Collège de France. Émile Des chanel avait eu le sien précédemment. Un tour de faveur fut donné à un écrivain qui avait alors une vogue excessive soit dans le roman, soit au théâtre. Mais cet écrivain n'était accueilli ni par les grandes revues, ni par la critique — sauf la dramatique — ni par les lettrés, en sorte que Lemaître enfonçait à grand fracas une porte ouverte. Par surcroît, cet écrivain était un parfait galant homme qui aimait la littérature d'un amour sans espoir, et qui faisait de son mieux son métier de feuilletoniste et de mélodramaturge. Il valait bien un Albert Delpit. Ainsi Georges Ohnet fut-il exécuté. Or, dans le premier volume des *Contemporains*, Lemaître ne donne-t-il pas à un Édouard Grenier, poète médiocre, une place tout à fait injustifiée? Dans le troisième, c'est au romancier Jules de Glouvet qu'il adresse des louanges absurdes. Sans les vouloir comparer, il n'a pas imposé un Édouard Grenier, ni un Jules de Glouvet. De même, il n'a pu tuer un Georges Ohnet qui était mort-né. La critique n'est pas la maîtresse des répu-

tations, car elle erre elle-même trop souvent, ou trop souvent elle subit des influences qui n'ont rien à démêler avec la littérature, ou si peu ! Renan disait, racontait un jour M. Alfred Capus, que la réputation d'un écrivain était faite par trois ou quatre mille lettrés inconnus et disséminés çà et là, qui n'ont aucun lien entre eux, qui ne se consultent pas, qui ignorent la critique et sont simplement des gens de goût dont l'opinion devient à la longue souveraine. J'ai connu en province de ces lettrés-là à qui nul n'en fait accroire. Les salons et la foule faussent les proportions : eux remettent les choses au point. Ainsi les réputations viennent-elles de très loin : elles apparaissent, disparaissent, reparaissent semble-t-il. En réalité, elles durent, assez mystérieusement, selon ce qu'elles contiennent, sous une forme achevée, de vraiment humain, et la critique ne peut que le constater.

Lemaître avait donc découvert une voie nouvelle. Son *Sully-Prudhomme*, son *Leconte de Lisle* et même son *Zola*, études attentives et graves, n'avaient pas obtenu ou n'ob-

tinrent pas le dixième des applaudissements qui avaient salué le *Renan*, le *Gaston Boissier*, le *Georges Ohnet*. Mais le *Georges Ohnet*, le *Gaston Boissier*, le *Renan* n'avaient peut-être porté que parce qu'il était l'auteur des premiers essais. Un éreintement littéraire exige non seulement l'importance de la victime, mais celle du bourreau. Le succès de ces exécutions a, depuis lors, tenté de jeunes critiques à leurs débuts. Ils ont choisi telle renommée bien éclatante pour grimper dessus et, du haut de ce piédestal, tâcher d'amuser la foule par leurs grimaces. Ils avaient oublié d'écrire auparavant leur *Sully-Prudhomme*, et le public n'a pas pris garde à leur parade foraine. Pour Lemaître lui-même, il y aurait eu peut-être à craindre, à la suite du tapage qu'il déchaîna, — s'il ne s'était toujours montré supérieur au succès comme à l'insuccès, — une certaine déviation dans le sens d'un scepticisme grinçant et destructeur qui n'était pas dans sa manière. Ce mauvais scepticisme, venu bien plutôt d'un désenchantement intime, s'arrêtera devant l'héritage clos de murs d'une

vieille race et d'une vieille terre. Tout de même, nous allons suivre, assez longtemps, un Lemaître éblouissant et charmant, ironique et moqueur. Il lui faudra traverser l'épreuve des années pour revenir aux longues études approfondies, pour écrire son *Veuillot* et son *Lamartine*. Et ne peut-on imaginer un autre Lemaître, moins brillant, moins préoccupé de Paris, — car il ne fut jamais réellement parisien, — qui eût réalisé dans le calme son *Port-Royal* à lui, une étude achevée et proportionnée des intelligences et des sensibilités au dix-neuvième siècle, cette étude dont il ne laisse que des fragments?

Sa renommée, au début de 1885, est donc soudaine. Il est le critique à la mode. Le boulevard — il y avait encore un boulevard — lui sourit. Je crois cependant que le tailleur de Tavers continue de l'habiller. Eugène Yung lui laisse à la *Revue bleue* tout l'espace dont il désire disposer. Dès la fin de cette même année, il va remplacer Jean-Jacques Weiss au rez-de-chaussée du *Journal des Débats*. Quelques années plus tard, il rédigera au

Temps les célèbres *Billets du matin.* Une amitié féminine, prolongée plus de vingt ans, vigilante et attentive, dévouée jusqu'à la mort, veillera sur son travail, — et il eût, peut-être, sans elle, rué aux brancards des longues tâches, — sur ses relations, — les académiques pour commencer, puis les politiques, — sur sa gloire, lui assurera l'appui du monde qui distribue les flatteries de la conversation et les grâces de l'esprit sans qu'il eût la peine de l'aller chercher, — à quoi le petit paysan beauceron que tout au fond il était resté a toujours répugné. Ce grand succès littéraire de l'auteur du *Renan* coïncide avec tout un renouveau de la critique dont il est dès lors un des maîtres.

VII

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

La critique a sa grande part dans la littérature du dix-neuvième siècle. Ses voies y furent nombreuses et diverses.

Villemain, dans son cours, avait mêlé aux belles-lettres l'histoire, ce qui autorisait l'orateur aux portraits, aux anecdotes, aux ensembles. Faguet le compare à une grande coquette du vieux répertoire, tandis que Saint-Marc-Girardin qui moralise ne serait qu'une coquette de Marivaux. A ce compte, Nisard, qui juge selon les règles et la tradition, serait le père noble ; Sainte-Beuve, qui, dans l'histoire des esprits, encadre la biographie morale des auteurs, le confident ; Taine, qui les soumet aux influences du temps, du milieu, du climat et en fait les représentants d'une

époque, le décorateur, le costumier et le souffleur ; Schérer, qui philosophe et qu'on n'écoute guère, la duègne ; Émile Montégut, qui classe, d'ailleurs en artiste, et qui sert de guide, le bibliothécaire, et Sarcey enfin, qui parle gras et avec bon sens, la servante de Molière, Martine ou Dorine.

Quand Lemaître apparaît, la critique va se renouveler. Nisard a son héritier en la personne de Brunetière qui tranche de haut et selon une doctrine. Le Voguë du *Roman russe* fait le raisonneur à la manière élégante d'un Olivier de Jalin. Faguet s'installe en maître dans les cerveaux les plus différents pour en extraire toutes les idées. M. Paul Bourget dans ses *Essais de psychologie* — dont sa merveilleuse maturité nous permet d'espérer la suite — entreprend le récit de sa propre formation intellectuelle et morale et du même coup fait « l'histoire des sentiments les plus originaux de sa génération ». Tandis que M. Anatole France et Jules Lemaître tirent de la critique « l'art de jouir des livres et d'enrichir et d'affiner par eux ses impressions ».

Toute cette riche diversité de la critique peut se ramener à deux manières que Lemaître a lui-même définies : 1° chercher si l'œuvre est conforme aux lois du genre auquel elle appartient, ou la situer historiquement, ou montrer le moment qu'elle marque dans le développement d'un genre ; 2° définir et expliquer les impressions que nous recevons des œuvres d'art.

Critique impressionniste, diront de Lemaître, pour le déprécier, ses adversaires. Mais est-on bien sûr que toute critique ne soit pas impressionniste, et que d'autre part une critique impressionniste ne tire pas sa valeur d'un goût, d'une culture et d'habitudes d'esprit venus de plus loin que l'auteur, et donc prenant force de lois? Le dogme tout nu est, en art, de peu d'empire : il y faut le desservant et, quand Brunetière dogmatise, il déploie son tempérament. De même, dans les impressions de Lemaître, il y a l'empreinte de son pays de Loire aux coteaux tempérés, d'une ancienne race judicieuse et affinée, d'un enseignement classique transmis de géné-

ration en génération, d'une philosophie de la vie héritée des maîtres français, il y a toute *une vieille terre qui chante*, et il y a le goût de chez nous. Son *moi* ne marche pas tout seul : il est escorté des ombres de Ronsard, de Rabelais, de Montaigne, de Racine, de Boileau, de La Fontaine et de tant d'autres, sur la bonne route de France bien tracée où il chemine d'un pas sûr, d'où, s'il se retourne, il aperçoit, au bout de l'horizon, son clocher, ses peupliers dont tremble la cime, d'où il distingue dans les prés la Loire « étalée et bleue comme un lac. »

On peut donc rouvrir les *Contemporains :* on y trouvera la vie littéraire des trente dernières années du dix-neuvième siècle. Il n'y aurait guère à retrancher, mais quelques noms, quelques œuvres à ajouter. Voici les poètes, tous ou presque tous Parnassiens : Banville qui fait passer *la procession des dieux antiques par l'atelier du Titien et par le vestiaire de Rubens;* Sully-Prudhomme, psychologue subtil et tendre, doublé d'un positiviste pieux ; Coppée qui découvre aux mesquins détails les

drames secrets de la vie ; Leconte de Lisle qui, dans une lumière aveuglante, avec une indifférence magnifique et voulue, nous dévoile le mensonge de l'éternelle Maïa ; José-Maria de Hérédia qui nous offre en exemple la joie héroïque de vivre par l'imagination à travers la nature et l'histoire magnifiées ; Richepin qui s'ébroue dans les images comme un étalon dans les hautes herbes et « c'est plaisir d'assister à ses ébats et à ses pétarades ».

Lemaître s'en est tenu aux Parnassiens. Cependant il s'est rendu compte de la nécessité d'aérer le Parnasse et d'y faire entendre un peu de musique. Il a goûté les vers de *Sagesse* pour leur humilité et leur sincérité et il a écouté, étonné et ravi, certaines cadences de Verlaine. Mais il n'a fait qu'entrevoir le retour de la poésie à ses mystérieuses origines, à sa fraîcheur, à sa nouveauté première, par un contact plus direct avec la nature comme avec l'obscur fond humain mêlé aux influences universelles. Il s'amusa de Mallarmé qu'il faut avoir rencontré, ne fût-ce qu'une fois, pour

deviner l'autorité secrète de ce petit magicien. Du symbolisme qui recouvrait la poésie d'une brume légère, comme ces vapeurs violettes qui le soir envahissent les bois, devaient émaner, par des voies différentes, et l'élégance somptueuse, raffinée et discrète d'un Henri de Régnier qui enveloppe de plis savants la douleur du temps qui fuit, et le Moréas des *Stances*, poète classique, disciple de Malherbe et de Ronsard ensemble, qui impose une forme concise et grave à son témoignage sur la dignité d'aimer, de souffrir, de vivre. Ainsi la poésie renaissait-elle, et nous donnait un Albert Samain, un Charles Guérin, une comtesse de Noailles, et *cette petite fille qui faisait des proses* pendant que jouaient ses compagnes, à qui Lemaître dédiait une chanson et qui devait s'appeler Gérard d'Houville.

Le roman de la dernière partie du dix-neuvième siècle est pareillement dans les *Contemporains*. C'était alors le temps du naturalisme. Lemaître n'en accepta ni le pessimisme voulu, ni la bestialité systématique, ni la suprématie accordée à la matière sur la

tête et le cœur. Il a néanmoins rendu à Zola une justice suffisante quand il a vu dans son œuvre la puissante épopée de l'animalité humaine. Il a souligné exactement les artifices d'un Huysmans, contournant la phrase et déformant l'observation ; montré les bornes d'un Maupassant, dénué de toute sympathie pour les hommes, mais d'une facture classique, et dont la tristesse naturelle fait songer à la poésie de Lucrèce et à la philosophie de Schopenhauer ; rendu hommage à la passion littéraire des Goncourt dont les œuvres portent l'empreinte du moment. Mais comme il leur préfère les écrivains qu'il sent plus près de lui dans leur vision de la vie : pour son humanité et sa chaude lumière, un Alphonse Daudet ; pour leur curiosité intellectuelle, un France, un Bourget, un Barrès ; pour son amour élargi de la nature, un Loti ; pour leur peinture de la modeste réalité bourgeoise, un Ferdinand Fabre ou un Theuriet auxquels il eût ajouté plus tard ses voisins d'Anjou et de Touraine, un René Bazin, un René Boylesve !

Il est reconnaissant à M. Anatole France de

sa conception plus raffinée de l'art et de la vie et il loue sans réserves *Sylvestre Bonnard* et *le Livre de mon ami*, ces livres « pleins de sourire, de grâce et d'esprit ». Daudet, lui, a le charme : « Le charme, c'est peut-être une certaine aisance heureuse, une fleur de naturel, même dans le rare et le recherché ; c'est, en tout cas, quelque chose d'incompatible avec des qualités trop laborieuses et trop voulues. » Et l'on pense aussitôt à lui-même. Chez Bourget, il découvre à l'avance le moraliste : la littérature, déclare-t-il après avoir lu *Crime d'amour*, n'est pas qu'un plaisir, « elle est un miroir qui nous fait songer ».

Comme il a su choisir son patronage quand il a inscrit en tête du premier volume des *Contemporains* cette épigraphe tirée de Sainte-Beuve qui contient, en somme, tout son programme littéraire : « L'esprit critique est de sa nature facile, insinuant, mobile et compréhensif. C'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers, des forteresses, des coteaux

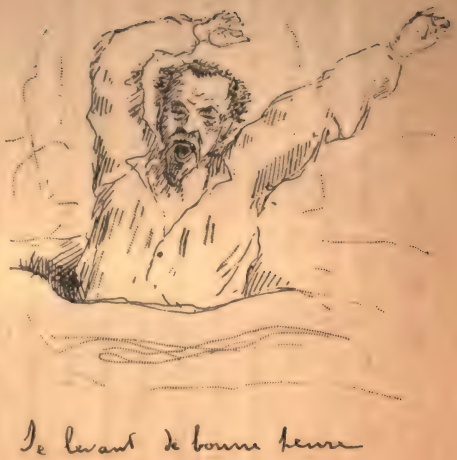
tapissés de vignobles et des vallées touffues qui bordent ses rives. Tandis que chacun des objets du paysage reste fixé en son lieu et s'inquiète peu des autres, que la tour féodale dédaigne le vallon et que le vallon ignore le coteau, la rivière va de l'un à l'autre, les baigne sans les déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, les *comprend*, les réfléchit et, lorsque le voyageur est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, elle le prend dans une barque, elle le porte sans secousse et lui développe successivement tout le spectacle changeant de son cours. » Lemaître a souligné le mot : *comprendre*. Comprendre sera longtemps pour lui le grand attrait de la vie, — longtemps, non toujours, car il n'est pas exact qu'on se lasse de tout, excepté de comprendre.

Il arrive que, dans le voyage en barque, on regarde, non point les paysages, mais leur reflet dans l'eau. Cette eau est si attirante : elle est fraîche aux mains qui la touchent, elle fuit entre les doigts qui la veulent prendre, elle laisse à ces paysages qu'elle reflète une

mobilité, un flou qui les rapprochent de nous par une sorte de ressemblance dans l'incertitude. Il arrive ainsi qu'on préfère la rivière à la tour féodale et au vallon, puisqu'elle est tour à tour le vallon et la tour féodale et reste elle-même par surcroît. Ainsi arrivait-il qu'on aimât dans Lemaître les Contemporains.

Il se cherchait lui-même dans les autres? Nous nous cherchons en lui, et c'est l'éternelle poursuite. Nous ne lisons pas les poètes, les romanciers, les philosophes même pour nous instruire, mais pour notre plaisir, pour la clarté dont ils illuminent nos sentiments et nos idées, pour la chaleur qu'ils répandent dans notre sang. Ils nous connaissent de loin, et de loin nous leur confions notre vie. Car notre fond humain est la matière même de toute littérature. Les cadences du rythme, la composition, l'analyse et le style ne sont là que pour révéler ce fond d'humanité. Et la littérature, c'est cela. Tout le reste... n'est pas littérature, et il faut rendre à ce grand mot trop souvent profané son plein sens. On a osé la confondre avec le verbiage, avec la

LE POIDS DU FEUILLETON



LE RÉVEIL DU FEUILLETON

rhétorique, avec les poudres et les fards et tous les ornements inutiles de la déclamation et du faux lyrisme, comme avec la bassesse des lieux communs et des banalités, quand elle est appropriation, justesse des pensées, probité de la langue, raison, grâce, lumière et porte en elle *cet élément de sincérité complète et profonde*, seul capable de donner aux livres, pour reprendre une phrase d'Alfred de Vigny, « le caractère sacré que doit donner la présence du vrai, ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu ». La littérature a cette beauté pure du témoignage. Elle nous transmet le cœur, le cerveau et le rêve des hommes qui nous précédèrent : ainsi nous aide-t-elle à vivre. Lemaître eut ce culte de la vérité. Comme Sainte-Beuve son maître, s'il n'a guère souci de juger, il cherche l'homme dans l'œuvre et il juge tout de même puisqu'il accueille ou rejette l'œuvre selon le son humain qu'elle a rendu.

Ce son humain, c'est dans le sixième volume des *Contemporains* que, pour ma part, je l'en-

tends le mieux. Ce sixième volume est presque tout entier consacré à Louis Veuillot et à Lamartine. Veuillot était du peuple, du bon peuple de France, et Lamartine était de la terre, de la bonne terre de France. Lemaître, petit-fils de paysans, se sent plus près d'eux. Il aime en Veuillot la haine de la négation, le besoin de la paix intime, la charité du genre humain. Sur la tombe de son père, l'auteur des *Odeurs de Paris* maudit non la pauvreté, ni le travail, mais « la grande iniquité sociale, l'impiété, par laquelle est ravie aux petits de ce monde la compensation que Dieu voulut attacher à l'infériorité de leur sort. » Le catholicisme lui apparaît comme le vrai remède à tous nos maux. Sa piété plébéienne veut diminuer pour ses frères les douleurs de la vie présente, et dans son amour de la solidarité il trouve à se contenter dans la communion des âmes et la réversibilité des mérites telles que les institua la religion. « Cet homme, dit Lemaître, qui n'est pas un philosophe, n'a que des sentiments d'un caractère universel. Au fond, il ne se soucie

que de l'humanité et se soucie de toute l'humanité. Il ne lâche point la croix, mais, du pied de la croix, il a, sur tout ce qui se passe, des vues d'une ampleur souvent empressante. » Et le critique détaille avec une sympathie émerveillée et émue sa tendresse pour le peuple, sa noblesse d'âme, la beauté simple de sa vie domestique, la profondeur de ses affections familiales, son immense labeur et son courage allègre à la porter : aux heures douloureuses il y eut chez Veuillot de la sainteté. Et de ce journaliste absorbé par la profession quotidienne, Lemaître fait l'un des premiers prosateurs du dix-neuvième siècle.

Son étude sur Lamartine s'enroule autour du poète comme le lierre autour de l'arbre. Il ne le représente point sous cette forme d'archange tenant une lyre, qu'on voit en vignette sur la première édition des *Méditations*. Et même il le rapproche de nous, mais quel bel exemplaire humain ! C'est un rustique, comme George Sand, et non pas seulement un amateur des spectacles de la nature comme Chateaubriand, Hugo, Michelet : il connaît les

travaux de la terre pour les avoir suivis de près. Ses procédés, Lemaître les décompose ainsi : « Lamartine voit la nature comme le grand peintre Puvis de Chavannes. Il la domine et la simplifie, de manière à produire, à l'ordinaire, une impression de grandeur, de sérénité et d'allégement spirituel. *Les Harmonies* sont, pour la plupart, des paysages qui prient. Les formes y sont ordonnées par groupes, sous le ciel libre, comme pour un chœur, pour un hymne en commun. Donc, pas de « coins », ni de menues curiosités descriptives. Mais Lamartine n'en est pas moins un rustique ; il a vu, il a touché les choses de la campagne. Il peint par très larges touches, mais avec une réelle connaissance de son objet, et souvent avec une familiarité, une naïveté du plus grand air. Et de là, très souvent, des traits d'un pittoresque aisé et délicieux, très ingénu, très franc, souvent très hardi sans y tâcher. » Et le critique place au premier rang des poètes celui qui l'était le plus naturellement et qui a pu dire en toute sincérité : « La poésie a été pour moi ce qu'est la prière,

le plus beau et le plus intime des actes de la pensée, mais le plus court et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour... Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant, quand vous êtes seul et débordant de forces dans les routes solitaires de nos bois. »

Oui, ce sixième volume des *Contemporains* marque pour moi l'apogée de Lemaître critique. Il se termine par quelques figurines qui nous offrent en deux ou trois pages la ressemblance d'une Sévigné, d'un La Bruyère, d'un Joubert, d'un Taine. Ce sont les Tanagras de la critique : petites poupées surprises en mouvement et comme elles achevaient de danser la ronde de leur vie.

Sans doute, Lemaître est-il déjà, dans les *Contemporains*, plus moraliste que critique. Il écrit *en marge* des livres, mais les livres le retiennent encore. Il les a choisis. Il est allé à eux. La profession de critique dramatique va lui imposer ses sujets. Du coup, n'y tenant plus, ivre de liberté, il s'échappera à travers les domaines illimités de notre cœur et de notre esprit.

VIII

LA CRITIQUE DRAMATIQUE

Dès la fin de 1885, Lemaître rédigeait au *Journal des Débats* le feuilleton dramatique. Il est excellent qu'un même juge soit donné aux livres et au théâtre contemporains, car il les soumet à une commune mesure qui est la meilleure garantie de son équité. Trop souvent nous avons vu la critique dramatique enfler démesurément la louange et, prompte à découvrir chaque jour sur chaque scène un chef-d'œuvre, adopter un langage convenu, tandis que la critique littéraire semblait vouée, par comparaison, à la sévérité, à la prudence, à la réticence.

Tout Paris, le dimanche soir, ouvrait les *Débats*, le sourire sur les lèvres gourmandes, comme à la promesse d'une petite débauche spirituelle.

Lemaître y succédait à Jean-Jacques Weiss, qui succédait à Jules Janin, qui succédait à Geoffroy : il y sera remplacé par Faguet, qui passera la plume à M. Henri de Régnier, de qui la tiendra M. Henry Bidou. Car les journalistes des *Débats* se citent comme la suite d'une dynastie. Ce journal, honneur des lettres et du journalisme contemporain, qui a pu fêter en 1889 son centenaire, « a toujours été une sorte de cercle : près de la table où travaillent les rédacteurs, des écrivains, des hommes politiques, des hommes du monde apportent, avec les bruits et les impressions du milieu où ils vivent, leurs propres jugements sur les événements du jour » (1). Lui-même a défini son esprit dans le livre consacré précisément à ce centenaire : « Chercher, sous les divers régimes que se donne ou que subit la France, la conciliation des principes qu'une nation ne peut oublier sans se perdre ou sans s'avilir, ne rien abandonner des droits de l'État sans leur sacrifier la dignité des

(1) *Le livre du centenaire des « Débats ».*

citoyens, s'attacher aux réalités plus qu'aux étiquettes, se garder de l'esprit d'aventure et de système, s'efforcer de rendre la demeure habitable plutôt que de rêver de la jeter à bas pour la relever sur des plans inédits : telles ont été, durant tout le dix-neuvième siècle, les idées qui ont guidé le *Journal des Débats.* » Et, peut-on ajouter, qui continuent de le guider encore sous la direction du comte de Nalèche, le digne continuateur des Bertin.

Les *Débats* ont compté parmi leurs rédacteurs Chateaubriand que Bertin corrigeait, Benjamin Constant, Silvestre de Sacy, Saint-Marc Girardin, Cuvillier-Fleury, Hippolyte Rigault, Marc Monnier, Taine, Renan, Prévost-Paradol et tant d'autres. Un tableau de Jean Béraud qui a la netteté d'une photographie représente sa rédaction en 1889, groupée autour de Patinot, gendre du dernier Bertin : on y voit un Bourget qui écoute Taine avec recueillement, et un Lemaître souriant aux paradoxes de Jean-Jacques Weiss, tandis que Renan, tassé, observe du coin de l'œil ce

sourire et se demande, vaguement inquiet, s'il n'en serait point l'objet.

Lemaître recevait donc un héritage considérable : dans ce feuilleton dramatique, Geoffroy s'était montré classique avec des œillères, Janin romantique débridé, Weiss informé de tout plutôt que de théâtre. Le nouveau venu allait s'y révéler incomparable. La trinité Augier-Dumas-Sardou régnait encore, assistée du triomphant duo Meilhac et Halévy, d'Édouard Pailleron et de quelques autres satellites. Augier, vieillissant, s'arrêtait de produire après *les Fourchambault*, mais assurait le sort de ses reprises. Dumas fils, toujours passionné, triomphait avec *Denise* et *Francillon*. Sardou, après la comédie, venait aux grands drames d'un violent coloris, *Patrie*, *la Tosca*. Meilhac et Halévy, renouvelés, retrouvaient leur vogue de la fin de l'Empire, ensemble ou séparément, avec des nouveautés ou des vieilleries.

Parmi les nouveaux venus, Henry Becque, avec *la Parisienne* et avec ses admirables et trop noirs *Corbeaux*, frayait les voies au

Théâtre-Libre, Hervieu reprenait avec une tragique pitié le procès de Dumas contre la société, M. de Porto-Riche parait et aggravait l'amour de toute la sensualité moderne, M. Lavedan mettait le monde en comédie, M. Donnay tempérait de sa grâce et de son ironie la douleur des conflits amoureux, M. Capus prenait par la main le jeune homme désargenté pour lui obtenir une situation sociale, M. Marcel Prévost analysait les perversions d'une classe que le luxe et la vie cosmopolite avaient corrompue, M. Brieux se penchait amoureusement sur le peuple, M. de Curel apportait le parfum de ses bois de Lorraine, cependant que Rostand renouvelait le théâtre en vers avec *la Princesse lointaine* et l'immortel *Cyrano*.

Le jugement de Lemaître n'est en défaut ni sur le passé, ni sur l'avenir. Il sacrifie volontiers la composition à la vérité des personnages. Il lui sacrifiera jusqu'à son goût pour les idées. S'il aime Dumas, il le chicane volontiers sur ses théories, l'appelant un Jérémie boulevardier, un prophète d'Israël

qui fait des mots. On ne saurait même lui reprocher une certaine préférence, très marquée, pour les pièces de Meilhac et Halévy dont la sagesse amusée, faite de nonchalance et d'abandon indulgent à la vie qu'on ne contrarie pas impunément, le flatte dans le sentiment qu'il a de lui-même et dans son « indulgente équité de moraliste clairvoyant ». Puis il y trouve le charme de Paris, ce qu'un romancier, M. Abel Hermant, a appelé le *frisson* de Paris, ce qui ne se définit pas et qu'il tente pourtant de définir : « Ce sont, écrit-il, certaines combinaisons de sentiments qui nous sont propres, une certaine atténuation de l'égoïsme par le désir de plaire, le don de mêler de l'attendrissement ou de l'ironie à ce qui serait ailleurs le libertinage tout cru, l'espèce particulière de bonté qu'engendrent le scepticisme et l'habitude d'amusements où l'ironie tient toujours quelque place ; ce qu'Oswald et Mme Alving dans *les Revenants* appellent la joie de vivre, mais sans emportement ni férocité, avec une arrière-pensée de détachement railleur ; un

refus d'être tragique, soit dans la douleur, soit dans la volupté... au fond, comme vous voyez, un pur je ne sais quoi... » Et ce parisianisme se relie aux plus lointaines sensations humaines, par un lien léger. D'*Orphée aux enfers* il dira : « C'est une transposition gauloise d'une fable antique qui nous induit en rêveries d'exégèse religieuse, cependant qu'on écoute de la musique parisienne et que les yeux s'arrêtent sur de gracieux corps féminins. On jouit obscurément de trente siècles à la fois, car il n'y a pas beaucoup moins entre le joueur de lyre Orphée et le compositeur Jacques Offenbach. »

Enfin il est reconnaissant aux deux compères de *la Vie parisienne* de l'avoir présenté à une très belle personne qu'il honora d'un culte jusqu'à sa mort. A la vérité, il la connaissait déjà, et fort bien, mais il n'avait pas osé l'aborder. Il se rappelait sa première apparition — car c'est Hélène « aux bras blancs », la Belle Hélène — dans le troisième chant de l'*Iliade*. A cause d'elle deux peuples se massacrent, mais dès qu'on la voit, le cœur

s'émeut et les vieillards eux-mêmes s'inclinent devant l'enchanteresse. Une force mystérieuse et divine la conduit. Elle est une « Némésis involontaire aux doux yeux éplorés de colombe ». Ainsi est-elle un peu intimidante. La grâce très pure, très simple, un peu austère de l'Hélène homérique, Meilhac et Halévy l'ont chiffonnée et ils ont changé la fille de Léda en « une belle-petite du second Empire », mais cette familiarité ne va pas sans affection, et voici que, tenté, Lemaître lui parle, et bientôt, enhardi, lui pince l'oreille. Il lui fera marier Télémaque à qui il donnera pour témoins MM. Maurice Donnay et Claude Terrasse, mais il ne pourra se résoudre à lui accorder la vieillesse : pour laisser d'elle une illusion, elle se donnera la mort (1). Et le pli sera pris : il fera descendre de leur piédestal, sinon les déesses, du moins les grands hommes. Il les rapprochera de nous à tel point que, d'abord flattés, nous leur marcherons bientôt sur les pieds, trop prompts à

(1) *La Vieillesse d'Hélène*, dernier ouvrage publié par Jules Lemaître (juin 1914).

nous persuader, sur la foi de notre critique, que tout comprendre c'est tout égaler.

Aux auteurs modernes, Lemaître, bientôt, préféra les anciens. Ses meilleurs feuilletons sont consacrés au théâtre classique, et aussi — honni soit qui mal y pense — aux cafés-concerts, aux féeries, aux ballets, aux théâtres d'ombres, de marionnettes, aux pantomimes. Il n'y a pas là contradiction. Ce qu'il aime chez les classiques, c'est tout ce que nous y pouvons retrouver ou mettre de nous-mêmes. Le commentaire des siècles a déposé un halo autour des grandes œuvres. Le prince Hamlet porte le poids de toutes les incertitudes qui, depuis l'apparition du fantôme sur la terrasse d'Elseneur, se sont abattues sur les hommes. Tous les rêves peuvent se nicher dans les féeries de Shakespeare, comme les oiseaux dans un vieil arbre. Et quant aux ballets, aux ombres, aux marionnettes, leurs mouvements ne sont point si réglés que nous ne puissions y ajouter un geste ou un pas. Ils deviennent un canevas sur quoi broder nos variations. Celles de Lemaître sont une fine dentelle de réflexions humaines.

Cette période brillante est pareille à un feu d'artifice. Le peintre Degas, à qui l'on parlait un jour de Lemaître, exprima son avis de l'un de ces mots qui couraient comme des légendes : — Il est, dit-il, toujours bien content d'être à Paris... — Les provinciaux se laissent plus facilement griser. Mais ce provincial-là, grisé, voyait le clocher de Tavers. « J'aime tout, écrit-il, parce que tout est vrai, même les songes. Quelle que soit la vision des choses propre à chaque artiste, elle est mienne, pourvu que la forme qu'elle revêt soit empreinte de beauté... » Une tragédie et un poème du Chat-Noir prennent, vus sous ce jour, la même importance. Ils sont pareillement des prétextes.

C'est ce Lemaître impertinent qui fait de Polyeucte un anarchiste, de Corneille un marguillier, de l'Académie une boîte, et du dieu enfin, de celui qui sonna les sept cordes de la lyre, un Homais à Pathmos. Il jongle avec son esprit. La littérature est bien pour lui un jardin de bouquets.

L'Exposition de 1889 vient ajouter à ce

Paris déjà si capiteux un charme bizarre de foire internationale. Cependant il ne faut point médire de cette Exposition : elle marque la date d'une sorte d'affranchissement de la jeunesse française. Il y avait eu, après 1870, sous l'impulsion des Albert de Mun et des Paul Déroulède, un élan patriotique et social. Mais les années avaient passé. Les générations issues de la guerre — l'autre guerre — et qui n'avaient pas pris part à la guerre, avaient répandu un amer pessimisme. Les maîtres étaient désenchantés de la chair ou de l'esprit, comme un Loti ou un Bourget, ou nihilistes comme un Maupassant ou un Zola. On eut alors l'impression que Paris redevenait le centre du monde, que la France tenait encore la tête de la civilisation dans les lettres, les arts, les sciences, les inventions, la production industrielle, et peut-être surtout dans l'organisation du plaisir. M. de Vogüé réconciliait, dans les projections de la tour Eiffel, la foi et la science alors divisées. L'orgueil de la race, trop comprimé, jaillit, comme du sol contracté les fontaines lumineuses. Elles

Suite de ce que j'aimerai mieux faire que mon feuilleton

Suite de ce que j'aimerai mieux faire que mon feuilleton

LES MÉTIERS QUE LEMAITRE PRÉFÉRERAIT A CELUI DE CRITIQUE DRAMATIQUE

brillaient un peu trop, mais l'eau qui coulait venait de nos réservoirs.

A cette heureuse fierté, Lemaître contribua pour sa part. Ses feuilletons des *Débats*, sa critique littéraire, ses exquis *Billets du matin* au *Temps*, tout cela sentait la joie d'être Français. Elle se livrait, cette joie, jusque dans son art de décrire avec des mots — et quels mots subtils, précis, délicats, aussi experts à retenir la pensée que des fils de la Vierge à retenir les gouttes de rosée qui se fixent en diamants ! — les ébats des petites danseuses javanaises, jusque dans la comparaison qu'il menait, avec autant de gravité que s'il s'agissait d'un parallèle entre Condé et Turenne, de deux ballerines, jusque dans sa façon de défendre nos danses françaises contre les danses étrangères, avant qu'il ne protestât contre l'envahissement de notre théâtre, comme s'il avait prévu le tango et le fox-trot, car aux danses chargées des lourdes voluptés de l'Orient il opposait les nôtres, « acrobatie savante et délicieuse qui, assurait-il, n'éveille en nous que des idées de

grâce, de douceur, de légèreté surnaturelle ».

Oui, Lemaître, un temps, porta sur ses frêles épaules les ailes de l'esprit français. Et cet esprit était plus profond et plus sûr que sa fantaisie et son imprévu ne permettaient de le croire aux lecteurs superficiels. Son ironie ne mordait pas au hasard. Il ne manquait de respect qu'à bon escient. Je l'ai montré délicat et tendre dans son culte pour les dieux lares. Voici que l'irréligion systématique répugne à ce sceptique impénitent : « Eh ! qui donc ne croit pas en Dieu? objectera-t-il à l'auteur des *Blasphèmes*. Il y a tant de façons d'y croire ! Si on n'y croit pas comme le charbonnier, on y croit comme Kant ; si on n'y croit pas comme Kant, on y croit comme M. Renan, ou même comme Darwin ou comme Herbert Spencer. Ne pas croire en Dieu, c'est nier le mystère de la vie et de l'univers et le mystère des instincts supérieurs qui nous font placer le but de la vie en dehors de nous-mêmes et plus haut ; c'est nier le plaisir que nous fait cette chose insensée qu'est la vertu ; c'est nier le frisson qui nous prend

devant « le silence éternel des espaces infinis », ou le gonflement du cœur par les soirs d'automne, et la langueur des désirs indéterminés ; c'est déclarer que tout dans notre destinée et dans les choses est clair comme eau de roche et qu'il n'y a rien, mais rien du tout, à expliquer. Or, c'est cela qui est stupide. » Et, sans doute, c'est là une foi bien incertaine, bien renanienne, mais, tout de même, comme il y a loin de cette déclaration aux formules négatives !

Lemaître se servait du bon sens avec des armes nouvelles. « Le bon sens, assure-t-il, le prenant sous sa protection quand il n'était pas à la mode, nous l'aimons malgré tout, horriblement, nous autres bourgeois de Paris et de la province. C'est un vieux goût de la race. Nous avons presque tous, plus ou moins, Malherbe, Boileau, Voltaire et M. Thiers dans les moelles. » Le bon sens est le premier degré, dans la vie, du jugement et de l'équilibre, et du goût en art. J'ai pu apprécier, à la guerre, l'importance formidable du bon sens, et comme il suffit à faire un grand chef, et

comme il est rare. Et dans la guerre les fautes contre le bon sens se paient par du sang. De plus en plus, le classique apparaissait en Lemaître, nourri des anciens et, mieux encore, sorti de notre sol tout équipé. Avec quelle vénération il traitait le vieil Eschyle, et Sophocle, avec quelle amitié Racine dont il commençait dès lors de répandre le culte ! Son indulgence courtoise élevait une digue en pente douce devant les excès du naturalisme qui croyaient l'enfoncer aisément et ne parvenaient pas à la dépasser, comme ces vagues qui s'allongent, vaincues, au rivage. Lorsque notre théâtre fut envahi par l'étranger, lorsque nous eûmes, après le frisson anarchique de Tolstoï, l'individualisme forcené d'Ibsen, puis la tourbe compacte et grossière des Ostrowsky, Pisemsky, Björnson, Hauptmann, Sudermann, Strindberg qu'il convenait que nous connaissions, — car nous devons garder les yeux ouverts sur les diverses manifestations d'art hors de nos frontières, — mais par qui il ne convenait pas que nous fussions submergés et conquis, il jeta le cri d'alarme dans son fameux

manifeste sur *l'Influence des littératures du Nord* qui parut à la *Revue des Deux Mondes* de Brunetière, montrant et prouvant que tous ces fameux novateurs n'étaient que les imitateurs en retard de nos romantiques. Comme il nous manque aujourd'hui et comme, sans prédication, en présence du déballage de platitude ou du sacrilège oubli de la patrie que nous a offert sans miséricorde le théâtre d'après-guerre, il eût su mettre le holà !

Cependant il s'étonnerait d'être loué sans réserve et réclamerait une plus exacte mesure. Il fut aimé des lettres plus encore qu'il ne les aima lui-même, car il les servit parfois avec réticence. Ce feuilleton dramatique, qui nous paraît si aisé et si spontané, lui coûtait mille peines, lui semblait non hebdomadaire, mais quotidien, s'il faut en croire le seul journal intime qu'il ait rédigé, je veux dire les dessins à la plume dont il décorait ses brouillons. Il avait commencé, dès le collège de Sainte-Croix, d'orner ainsi les marges de ses devoirs, et il continuait de commenter son propre texte. En quelques traits, il attrapait une ressemblance,

la sienne, et se mettait en scène. Le voici se levant tôt, ce qu'il détestait : il s'étire, il bâille, il est angoissé, le feuilleton l'attend. Il s'assied à sa table : sa plume pèse mille kilogrammes et il sue à grosses gouttes. Il croit tour à tour porter un éléphant, être étouffé par un boa, guetté par un crocodile, noyé par la *Dame de la mer*, dévoré par les auteurs, rongé par un vampire. Il illustre les métiers qu'il préférerait à celui d'écrivain : entrer à la Trappe ou au cirque, danser sur la corde, casser des cailloux, mendier, vider les fosses d'aisances, voler, assassiner.

Son œuvre critique est composée de fragments. Nonchalance ou indifférence, il n'a point lié ces morceaux épars : son Hugo n'est pas proportionné à son Lamartine, ni son Renan à son Veuillot. Et son Veuillot, son Lamartine font regretter qu'il n'ait point écrit l'histoire de notre sensibilité et de notre intelligence. Il a trop douté de lui-même, et de la littérature, pour se consacrer à quelque magnifique *Port-Royal*, comme le grand critique des *Lundis*. Ne faut-il donc que l'ouvrir

au hasard, sûr, comme dans Montaigne, de trouver partout son gibier? Montaigne ne suspendait pas ses réflexions aux murs d'autrui, mais à sa propre demeure. Enfin, soucieux avant tout d'humanité, Lemaître ne s'est-il pas abusé parfois en cherchant l'homme hors de l'œuvre qui est encore la meilleure part de l'écrivain, et la plus sincère? Que savons-nous de la vie quand l'homme n'est plus là pour s'expliquer, et ne convient-il pas de toucher avec précaution aux papiers des morts? Il a plus d'une fois répété qu'il se plaisait aux divulgations littéraires et n'éprouvait pas le besoin de respecter les grands hommes. Mais ces divulgations ne valent que si l'œuvre dure et c'est toujours à l'œuvre qu'il en faut revenir.

Son œuvre critique est donc plutôt une œuvre de moraliste à qui rien d'humain n'est étranger et qui donne à ses réflexions sur la vie un tour imprévu, le plus souvent ironique et plaisant, presque toujours à base de mélancolie, le plus souvent nihiliste, presque toujours avec le respect, le regret et l'amour des croyances qui servent de support à la vie.

La vanité de tout lui apparaît, et surtout — ce qui est grave chez un écrivain — la vanité de la littérature. Par un contraste bizarre, c'est généralement aux spectacles les plus gais ou les plus impertinents qu'il est hanté de métaphysique. Ainsi rêve-t-il au Chat-Noir, pendant que défilent des ombres chinoises : « Puisque nous ne pouvons connaître que d'infimes parcelles de l'univers et que nous ne pouvons agir sur lui que dans une mesure tout à fait insignifiante, faisons dans notre coin, sous notre lampe, un rêve qui nous absorbe et tâchons de mourir dans ce rêve. Et laissons-nous sombrer doucement, comme de pauvres petites ombres chinoises que nous sommes. » En voyant danser, il songe au *rire de la mort*, et une pantomime du Nouveau-Cirque lui inspire ces réflexions : « Nous n'existons que dans un point du temps, le reste est une nuit noire que nous peuplons par une fantaisie dont nous ne sommes même pas les maîtres. Ah ! que nous ne sommes rien ! ainsi que parle Bossuet. Le songe d'une ombre ! ainsi que parle Pindare. L'idée que nous

avons vécu tant de jours, — car cela est attesté par des dates, — et que nous ne le savons que par elles, et que nous ignorons comment ; que toute cette vie vécue est irrévocable, et que cela est horrible, bien qu'elle soit la plus vaine des vanités... » Des jeux de la pensée humaine faut-il donc dire ce que Musset disait des épées :

> Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
> Mais il y pend toujours quelque goutte de sang...

Mais sa critique, si nonchalante qu'elle fût, exerça, exerce encore une influence heureuse, non par des polémiques à la Brunetière — il n'en avait point le goût — mais par la contagion de l'exemple. Il nous présente, rien qu'en écrivant, de parfaits modèles d'un idéal classique. Il répand l'amour de cette grâce, de cette fantaisie ailée, de cette diversité charmante et profonde qui se relient à nos plus pures traditions. A la façon de Montaigne et de La Fontaine, il nous divertit en nous affinant et nous amène, jusque dans le plaisir que nous prenons à le suivre, à réfléchir

sur nous-mêmes, à nous connaître, à préserver notre esprit des excès et des sottises.

Enfin Lemaître est un artiste rare. Il donne aux mots leur juste emploi, et sa phrase tantôt se précise, tantôt s'élargit, comme ces rivières aux bords tantôt resserrés et tantôt si éloignés qu'il semble que l'eau a tout envahi. Elle tient de l'eau, en effet, sa mobilité, son cours changeant, et le reflet des nuages qui passent. Pas plus que celle de Renan, elle ne se pastiche. Je me souviens d'avoir, au café Vachette que fréquentaient alors Moréas, Maurras, René Boylesve, Hugues Rebell, Henri Mazel, Jacques des Gachons, tenté jadis, au temps de ma jeunesse, de donner l'opinion de Jérôme Cognard sur l'élection de M. Anatole France à l'Académie : c'est qu'Anatole France a des tours où se prendre. Mais le style de Lemaître — non la pensée dont les balancements contradictoires peuvent être surpris — ne s'imite pas. Il a le charme divin.

IX

LE CONTE ET LE THÉATRE

Dès son adolescence, Lemaître écrivait des vers. Au Havre, il dressait des plans de pièces historiques et écrivait une comédie en un acte. Sa vocation littéraire visait plus haut que la critique, s'il est une hiérarchie des genres. Il accepta d'être un critique littéraire sans l'avoir cherché. Mais sa paresse naturelle — une paresse étonnamment féconde — s'accommodait de recevoir des ordres providentiels qui le contraignaient au travail. Il subissait le sort qui lui imposait ses tâches. Néanmoins, comme il avait été poète, il aborda le roman et le théâtre.

Je ne saurai guère, cependant, ranger parmi ses œuvres d'imagination l'admirable série des *En marge des vieux livres* qui sont encore de la

plus vivante critique, et de la plus pénétrante. Il y découvre avec une ironie amusée la faiblesse humaine de tous les héros fabuleux. Traînée à terre par un homme impitoyable, apprenant tour à tour la cruauté et la pitié qu'elle ignorait, étant une déesse de seconde classe, la Sirène murmure, devenant femme : « Je ne suis qu'une pauvre petite sirène déclassée. » Les *En marge* des Grecs et des Latins sentent parfois le badinage élégant et un peu pédant du professeur de rhétorique, mais les *En marge* de l'Évangile ont le parfum de la légende dorée. L'Orient de Touriri et de Tririrou l'inspire non moins heureusement. Voyez comme il soumet les savants et les grands à l'école de la pauvreté. Tririrou, sage de Bagdad, ne peut supporter la vue de la souffrance. Il ne veut la secourir que de loin, sans la voir, par le moyen d'intermédiaires qui transmettent ses aumônes, car il déteste les misérables pour leur avilissement et leur laideur, c'est-à-dire pour des choses dont ils ne sont point responsables. Après sa mort, pour expier ce mauvais sentiment, il revit dans

Touriri le mendiant, et Krika, la femme compatissante qui le soigne, lui fait comprendre la bonté : la charité consiste à servir les pauvres pauvrement, à entrer dans leurs âmes de pauvres, à les aimer pour leur résignation et leur misère : « car le but de l'univers, ce n'est point la production de la beauté plastique, mais de la bonté (1). » C'est un peu le thème du *Mikaïl* de Tolstoï. Dans *Myrrha*, le vieillard Calixte songe, inquiet de la vierge Myrrha amoureuse de Néron, que nous portons en nous des sentiments et des pensées ignorés de nous-mêmes et que l'âme la plus limpide et la plus pure a ses ténèbres. Inversement, l'esprit le plus compliqué et le plus orné cherche le suprême raffinement dans la simplicité.

Les recueils des *En marge* contiennent des trésors. Lemaître a-t-il rien écrit de plus savoureux que son La Fontaine chez les voleurs, son Racine cueillant les larmes des demoiselles de Saint-Cyr, son ingénu Bossuet

(1) *Dix Contes.*

inspirant la déclaration amoureuse d'un petit neveu embarrassé, sans oublier Saint-Preux se livrant au culte de la nature avec un tempérament généreux? Ce sont là divertissements de lettré, qui réclament une familiarité aussi intime qu'irrespectueuse avec les modèles. Et dans la cave de Panurge, il a introduit les vins d'Anjou que Mirault, son ami, lui expédiait de Tavers, le vin rouge de Bourgueil qui sent la framboise, et le vin blanc de Vouvray qui continue de subir, en bouteille, l'influence du ciel et des saisons, « tour à tour sec et sucré, pétillant ou paisible, suivant que, là-haut, sur le sol pierreux, la vigne sa mère porte des fleurs ou des grappes ».

Son unique roman, *les Rois*, écrit d'un style qui a la transparence du cristal, se ressent de quelque artifice. On songe aux *Rois en exil*, car son prince Hermann y serait envoyé sans nul doute s'il n'était assassiné, Hamlet royal qui semble ignorer comme l'autre que la conscience, selon l'immortel diagnostic de Shakespeare peut faire de l'homme un lâche en paralysant une action qu'exige le salut d'un peuple.

Cet Hermann ressemble à Charles-Albert, prince de Carignan puis roi de Piémont, dont mon grand et paternel compatriote et ami, le marquis Costa de Beauregard, a écrit la biographie (1), et qui arrêtait, pour les relâcher aussitôt, les fauteurs d'insurrection dont il partageait les idées. Un roi plus énergique lui devait succéder sur le trône, ce redoutable et habile Victor-Emmanuel qui, secondé par Cavour, fit l'unité de l'Italie, tandis que Charles-Albert, toujours hésitant, avouait qu'il n'était sûr de lui ni en politique, ni en amour.

— Les rois s'en vont, parce qu'ils n'ont plus la foi, dit le vieux roi Christian dans le roman de Lemaître.

Ils ont reconnu qu'ils n'étaient que des hommes. Dans un entretien entre Christian et son fils Hermann s'opposent l'ancienne et a nouvelle conception de la royauté. Comme son père, au moment de lui céder la couronne,

(1) *La Jeunesse de Charles-Albert. Les Dernières Années de Charles-Albert*, par le marquis COSTA DE BEAUREGARD (Plon, éditeur).

l'adjure de croire au droit royal, Hermann répond que sa volonté et son jugement n'ont point d'appui hors de lui-même : il veut « préparer un état social où soit diminuée la souffrance des individus, et pour cela diminuer d'abord l'inégalité des droits ».

« — Croyez-vous, dit alors le vieux roi Christian, que l'on supprime la souffrance par des lois et des institutions? On ne la diminue même pas, puisque l'homme, à mesure que sa condition matérielle s'améliore, découvre de nouvelles façons de souffrir. Le véritable objet de la royauté, c'est le maintien d'une hiérarchie voulue de Dieu, par laquelle l'ordre subsiste, ce premier bien des peuples, et où chacun à sa place, obéissant et se dévouant, travaille, par lui-même, à son salut éternel. »

Il y avait dans *les Rois* comme dans les contes — et M. Victor Giraud, dans sa consciencieuse étude sur Lemaître, l'a bien remarqué — un accent d'humanité où se découvre son expérience, non pas désabusée, mais apitoyée de la vie. Cependant, il avait dû se hausser pour atteindre un tel sujet, et il n'ai-

mait pas la contrainte. Il est plus à l'aise dans ses comédies. La première, *Révoltée*, jouée à l'Odéon le 9 avril 1889, c'est, en somme, *Une Méprise*, cette douloureuse aventure d'amour qu'il avait contée en fragiles chansons. Mais il ne devait s'affranchir que progressivement de ses lectures. C'est l'histoire d'un mariage mal assorti : un brave homme simple et laborieux épris d'une snobinette assoiffée de vie mondaine. Il y a dans son héroïne de la romanesque Emma Bovary et dans son héros — *horresco referens!* — du sympathique ingénieur du *Maître de forges*. Mais la douleur humaine a passé là. « A mesure que vous saurez mieux la vie, dit André de Voves à Hélène, vous sentirez que rien n'est meilleur au monde que la vérité. » Il n'est pas de sujets, il n'est que des auteurs, quand il s'agit de peinture de mœurs ou d'étude psychologique.

Le Député Leveau, que représenta peu après (16 octobre 1890) le Vaudeville, est un type solidement campé d'homme politique, mais il y avait eu *Rabagas* et *Numa Roumestan*, et *Candidat* de Flaubert, et *Monsieur le Ministre*

de Claretie, et bien d'autres. Qu'est-ce que le député Leveau? Son portrait peut être tiré à de nombreux exemplaires : « Pas distingué, mal dégrossi, très peuple, mais... un tempérament. Homme d'affaires autant qu'homme politique, et traitant la politique comme une affaire. Beaucoup d'appétit, et cette hâte de jouir qu'ils ont tous. Vaniteux, très accessible aux séductions d'une vie dont les élégances lui sont nouvelles... très fin... mais avec des naïvetés. Quant à ses convictions, comment ne seraient-elles pas sincères? Il en vit. En somme, une force. »

Le vrai Lemaître auteur dramatique, je ne le trouve pas encore dans ces pièces trop coulées sur d'autres moules, ni dans *Mariage blanc* trop subtil, ni dans *Flipote* trop ténue, mais je le découvre enfin dans *l'Aînée* où, sous les détails plaisants, se joue le drame d'un cœur sacrifié dont la détresse nous fait mieux comprendre le mérite de tous ces renoncements quotidiens qu'accomplissent dans l'ombre tant de femmes mal résignées, et par quoi les familles se soutiennent et durent.

Il est encore dans *l'Age difficile*, qui s'appelait primitivement *Un Vieux Cœur*, et dans *la Massière* dont le sujet est presque pareil. L'âge difficile, c'est celui où il faut accepter de vieillir, c'est la soixantaine. Encore Lemaître nous fait-il bonne mesure, puisque au dix-septième siècle, à quarante ans, on était un barbon. Il est vrai qu'à vingt-cinq, on était alors général ou ambassadeur. A soixante ans, on paie ses erreurs de jeunesse, car la solitude vient si l'on n'est pas resté dans la vérité, qui est, selon Chambray, le protagoniste de la pièce, de se marier à vingt-cinq ans et d'être grand-père à cinquante. « L'homme, disait Chamfort, arrive novice à chaque âge de la vie. » Vieillir : l'homme et la femme s'y résolvent difficilement. Une de celles qui avaient le moins renoncé, Mme de Staël, avait pourtant donné de la vie une recette qui ferait de la vieillesse une ascension : — Le but de la vie, disait-elle, ce n'est pas le bonheur, mais le perfectionnement...

Toutes ces pièces de Lemaître s'effacent devant un chef-d'œuvre, *le Pardon*. Il faut,

pour composer un chef-d'œuvre, outre le génie, un peu de chance, car le chef-d'œuvre est affaire de proportion exacte entre l'auteur, le sujet, le cadre et l'exécution. *Le Pardon* en a tous les signes : rien de trop et tout y est, un style d'une pureté de source, mais qui reflète un ciel nuageux, trois personnages, tous essentiels, un bouleversement des cœurs sans aucun ressort matériel, et notre douleur et notre faiblesse dévoilées. Un homme, trahi par sa femme, a consenti à la reprendre sur les instances d'une amie. Il a trop parlé de sa misère amoureuse avec cette amie, pour que tous deux ne s'y soient pas laissé prendre. La femme pardonnée le devine. A son tour, elle doit verser l'indulgence. Le mal d'amour est contagieux. « C'est encore un lien, dit Georges à Suzanne, sa femme, d'avoir souffert l'un par l'autre, d'avoir été pareils dans la faute et dans la douleur. » Et Suzanne de murmurer : « Que Dieu ait pitié de nous !... »

C'est la tragédie de la fragilité. Mais Lemaître aurait pu lire dans sa chère *Imitation* que les occasions ne rendent pas l'homme

fragile : il l'est déjà, et donc il se doit surveiller. Un disciple de Racine a donné des sœurs plus tremblantes à Bérénice plus courageuse, à Phèdre plus attentive à son péché.

A la scène, Jules Lemaître n'a pas connu le grand succès que de moins dignes ont trop aisément capté, sauf peut-être avec *la Massière* qui marquait son retour au théâtre après son rôle politique. Quelles en seraient les causes? Sans doute des raisons techniques. Les effets, dans ses pièces, ne sont pas assez *sortis*, comme on dit en argot dramatique. Ils sont trop discrets, ils ne forcent pas l'attention du spectateur, ils comptent sur son intelligence. C'est une flatterie que l'auteur adresse au public, mais le public n'y est pas sensible. L'intrigue est assez négligemment nouée. Tout est subordonné à la vérité des personnages. Et le dialogue est d'un tact si sûr : il a la simplicité directe de la conversation, et il n'est pas la conversation. Il est fixé, il n'est pas mobile et flou comme l'est le langage courant. Pour la justesse de ce dialogue et pour l'humanité des êtres qu'il fait vivre devant

nous, il faut souhaiter que de ce théâtre de Lemaître deux ou trois pièces demeurent au répertoire. La Comédie-Française s'honorerait en les inscrivant sur ses programmes, et tout spécialement en reprenant *le Pardon*, qui, par sa profondeur d'analyse et sa grâce désolée, plaira toujours aux délicats.

Dans l'avenir, la gloire de Lemaître écrivain sera sans doute assurée par sa critique, mais il la devra indirectement peut-être à ses contes et à son théâtre. Il n'est pas indifférent qu'un grand critique se soit révélé poète, romancier, auteur dramatique. On l'a bien vu pour le poète de *Joseph Delorme* et le romancier de *Volupté*. Quelque reflet du plaisir de créer continue alors d'envelopper les ouvrages qui prennent pour base les créations des autres, comme la lumière du soir vient se mêler à la lumière des lampes dans un cabinet de travail dont les fenêtres sont restées ouvertes.

X

LA VIE POLITIQUE

Jules Lemaître avait été élu en 1895 à l'Académie française, au fauteuil de Victor Duruy. Il y fut reçu le 16 janvier 1896 par Gréard. Ce fut une séance sans éclat. L'auteur de l'*Histoire romaine* inspirait peu l'auteur des *Contemporains*, et la majesté du lieu le gênait. Il était venu sans carquois et l'auditoire guettait ses flèches. Octave Gréard fit pourtant du nouvel élu un joli portrait sans trop de malice.

« Vous n'êtes point, lui dit-il, comme Paul-Louis, un Tourangeau de Paris. Chaque année, au printemps, il faut que vous alliez errer en ce coin béni, par les sentiers que noient les hautes herbes, sous le soleil, dans l'odeur des foins. Vous aimez la terre en petit paysan,

humblement et délicieusement reconnaissant envers sa nourrice. La nourrice non plus n'est pas ingrate. Elle a habitué le petit paysan à se promener à travers le monde, l'œil alerte et avisé, l'oreille fine, le nez au vent, toujours en quête et toujours sur ses gardes... » Puis il montre, et fort bien, où est le régulateur de cette critique prétendûment sans principes : « Chez nous, si la raison ne se refuse jamais à la fantaisie, il n'est pas de fantaisie qui ne tourne en raison. »

Cette élection complétait une renommée littéraire qui, d'ailleurs, ne l'éblouissait point. Au hasard presque de ses livres se peut suivre la trace d'un scepticisme en voie de se détruire lui-même selon la parole de Platon qu'il avait commentée dans son cours de philosophie. Énumère-t-il les vies dignes d'être vécues? il place en dernier lieu celle d'un grand artiste : « ... Si le choix m'avait été laissé, dit-il, j'aurais choisi d'abord d'être un grand saint, puis une femme très belle, puis un grand conquérant ou un grand politique, enfin un écrivain ou un artiste de génie. » La

vanité exclusive d'écrire lui semble presque bouffonne, sans qu'il y démêle ce qui peut-être est au fond de toute passion : un culte inquiet et jaloux. Il lui échappe des exclamations sur sa fatigue de la littérature : « La critique, ah ! Dieu, que j'en suis las ! » Ailleurs : « La littérature, il faut l'aimer ; mais le mieux est de l'aimer sans en faire... » Le voici qui brûle ce qu'il a adoré : « Les livres ne sont pas la vérité. Ils sont la recherche, ils sont la critique, ils étendent notre connaissance et diminuent notre foi. Ce qu'ils semblent parfois nous apporter de bonté, nous l'avions en nous. » Il va jusqu'au dégoût professionnel : « Les littératures, écrit-il, n'ont jamais été plus belles qu'aux époques où ce n'était pas un métier de faire des livres, où l'on était citoyen, soldat, magistrat, avant d'être poète et auteur dramatique, et où l'on n'écrivait guère que pour soulager son cœur et non pour écrire... » Ils ont tout de même soulagé abondamment leur cœur, un Eschyle auteur de quatre-vingts tragédies, un Sophocle de cent vingt-trois, un Euripide de quatre-vingt-

quatre, et l'on ne voit point trop ce que nous eussions perdu s'ils avaient écrit pour écrire. C'est encore avec cette gloire-là qu'un écrivain sert le mieux sa patrie.

Lemaître en voulut connaître une autre, celle d'un grand citoyen. Mais, tandis que les romantiques, un Lamartine, un Hugo, un Michelet, entrèrent dans la vie politique en se considérant comme investis, de par leur autorité littéraire, d'une mission sacrée, Lemaître n'y vint que par conviction intime et parce qu'il retrouvait en lui, sous l'homme de lettres dont il n'était pas assez fier, l'homme de son village, ou plutôt, pour employer la magnifique formule qui donne tout son sens à l'œuvre de Maurice Barrès, l'homme de sa terre et de ses morts. Il y avait toujours eu chez cet apparent sceptique le goût des humbles vertus cachées, des petites gens qui se débattent dans les difficultés matérielles, du menu peuple, celui de Villon et de Veuillot. Il montrait, dans ses critiques et dans ses pièces, un dur visage à la richesse : « ... La richesse extrême est forcément, et par essence,

ingrate. Je ne rappelle pas le mot admirable de Bossuet « qu'il y a à l'origine des grandes « fortunes des choses qui font frémir ». Je dis seulement que la vertu riche n'est vertu que dans la mesure où elle se dépouille, où elle refuse d'être riche. » Dans *Bertrade*, son dernier ouvrage dramatique (1), qui fut assez mal accueilli, il rééditait la phrase sévère de Bourdaloue qu'il avait à tort attribuée à Bossuet. Plus d'une fois il avait dénoncé ce bolchevisme d'en haut, plus dangereux encore que celui d'en bas, car il contribue par l'exhibition de son luxe et de son égoïsme à renverser la hiérarchie des valeurs et à énerver cette direction sans quoi aucune société humaine ne saurait durer. De son temps, le bolchevisme s'appelait anarchie. C'est un mal ancien qui ronge les civilisations. Dans *l'Age difficile*, Chambley dit à Yoyo qui est un type de femme moderne avide uniquement de remplir de jouissances sa courte vie : « En somme,

(1) En 1910, il donna encore *le Mariage de Télémaque*, opéra-comique fait en collaboration avec Maurice Donnay et Claude Terrasse.

vous êtes tout bonnement une petite anarchiste d'en haut. » Et Yoyo de répondre : « Aussi, ce que je comprends ceux d'en bas !... »

Jamais Lemaître ne fut très sensible aux agréments du monde. Il avait contre lui des griefs très anciens : il lui en voulait d'avoir fait de la peine à Racine et trahi Jean-Jacques qui le lui rendit. Prié un jour de parler à des femmes du monde pour je ne sais plus quelle œuvre de charité, il se montra d'une sévérité qui, par delà Bourdaloue, rejoignait le père Bridaine :

Vivre, leur dit-il, des journées uniquement composées de divertissements et d'actes futiles : toilettes interminables, séances chez la couturière, déjeuners, dîners, thés, visites, conférences dites littéraires, soirées, bals, théâtres, et toutes les variétés de réunions mondaines, réunions qui ont pour seul objet un plaisir de sensualité ou de vanité ; user son temps en conversations stupides quand elles ne sont pas malfaisantes ; montrer le plus possible de sa peau afin d'émouvoir les hommes (car cet usage, d'ailleurs agréable, ne peut absolument pas avoir une autre significa-

tion) ; refuser d'être mère, crainte de gâter sa taille ou de diminuer son train de vie, ou si, par malheur, on a des enfants, s'en débarrasser entre des mains mercenaires ; faire des platitudes pour être reçue et pour être vue dans certaines maisons ; dédaigner tout ce qui n'est pas de « son monde » ; ne jamais faire un effort qui n'ait pour but une satisfaction personnelle, et de l'ordre le plus frivole ; passer ainsi, du matin au soir, tous les jours que Dieu fait ; réduire le devoir de la charité à quelque maigre somme donnée à une quêteuse, ou à quelques heures de parade et de papotage dans une boutique d'opéra-comique... voilà la vie d'une perruche mondaine... Que dis-je? Voilà la vie d'une femme du monde honnête. Cela paraît très bien ; celle qui fait ainsi passe pour irréprochable : et pourtant, si vous y réfléchissez un peu, vous verrez que cela est digne de mépris, que cela décèle une petite âme bien misérable, une âme frivole et dure, sans générosité ni vertu. La vie d'une femme du monde, qui n'est que cela, mérite assurément moins d'estime que celle d'une petite ouvrière laborieuse et probe et qui a un ami qu'elle va rejoindre le soir.

Quelques-unes de celles qui entendaient ce langage sans aménité auraient pu lui détailler une vie toute différente dont elles ne faisaient

point parade, et que même elles cachaient soigneusement, par une pudeur secrète. D'autres se seraient déclarées, de cette existence qu il avait décrite, aussi lasses que lui-même le pouvait être de son feuilleton. Et de ces femmes, combien dans la guerre ont révélé qu'elles n'étaient pas en vain femmes de France, d'une bonne race qui sait se dévouer, même en gardant un air frivole !

Si j'ai tour à tour cité ce Lemaître las de la littérature et sévère comme un capucin en chaire, c'est pour mieux préciser l'origine et le sens de son intervention lorsque le pays fut déchiré en deux camps par une discorde trop célèbre dont nous risquâmes d'être grandement affaiblis et dont je ne veux point évoquer plus longuement le souvenir, car nous sommes à l'heure de chercher ce qui rapproche tous les Français, et non ce qui les a séparés. Il avait reproché à Sully-Prudhomme de chanter l'action sans quitter sa chambre : il se mit d'accord avec ses pensées les plus profondes, celles mêmes que les esprits inattentifs ne lui soupçonnaient pas. Il vit, dans le temps

présent, la nation désarmée et s'efforça de lui porter secours. Ce ne sont point des influences, si chères lui fussent-elles, qui suffirent à lui faire abandonner son repos pour l'exposer aux ennuis et aux avanies d'un rôle public, mais bien l'homme de Tavers qui revoyait son champ menacé par l'envahisseur et l'image de la déroute sur nos chemins. Ses adversaires mêmes ne sauraient contester la noblesse de sa conduite. Un neutre qui nous aimait, alarmé de nos divisions que suivait l'univers entier, put écrire un ouvrage intitulé : *les Deux France*. Mais l'univers entier vit bien, au jour périlleux, qu'il n'y en avait qu'une dressée unanimement pour la défense de son droit. Que cette unité survive à la guerre, n'y devons-nous point travailler tous, en face de l'incertain avenir?

Aussi bien n'est-il pas l'heure encore de retracer l'histoire de la Patrie française, qui eut un brillant état-major et pas de chef. Trop de témoignages font défaut. Cependant, puisque M. Léon Daudet, le premier, publie sa chronique de ces temps orageux, je lui

emprunterai le vif et ressemblant portrait qu'il trace du Jules Lemaître de 1899 :

Jules Lemaître... était... le bon sens ailé, un fils de La Fontaine. Excellent et griffu, ami des petites gens, méfiant vis-à-vis des mondains et des oisifs, saisissant le comique des choses et des êtres comme pas un, lettré de grand style, et cherchant dans les humanités à se consoler des humains, équilibré et indépendant, désarmé vis-à-vis des tapeurs, il me représentait le fin bourgeois du centre, en qui le rural vit encore. Il était d'un commerce exquis, conciliant au possible, ponctuant ses phrases, incisives et courtes, de petits « oui, oui », « bon, très bien, bien », « c'est cela, oui, c'est cela », qu'il avait l'air de bougonner, en jetant çà et là des regards moqueurs. Quand il était un peu fâché, lesdits regards devenaient verts. Il aimait la rêverie, la mélancolie, la nostalgie, sur lesquelles je le plaisantais, m'y adonnant fort peu moi-même. Le sacrifice de sa tranquillité et de son effacement volontaire, qu'il fit à son pays au temps de l'Affaire, me paraît particulièrement méritoire, venant de cet indulgent sceptique. Sans doute notre délicieuse et forte amie Mme de Loynes, à qui l'unissait une ancienne et profonde affection, fut-elle pour beaucoup dans sa détermination héroïque. Mais il y mit aussi

du sien, sachant qu'il courait au-devant des injures, des menaces, des remous les plus violents de la passion politique et qu'il renonçait au repos. Parfois il ronchonnait et rechignait, croisant, étendant, décroisant les mains dans son geste familier, rongé d'ennui, puis subitement pâle. Ces moments de dépression duraient peu et, convaincu de l'utilité de son action, il reprenait courageusement le collier. Quel brave homme (1) !

Comme ces *compagnons* dont Mme Sand a raconté l'aventure, Lemaître fit son tour de France au nom de la Patrie française, ne cherchant pour lui aucun mandat, aucun honneur, se contentant de semer les idées. Sa parole, si bien articulée, d'un beau timbre grave, tantôt d'un calme apaisant et tantôt véhémente plutôt que vigoureuse et passionnée, exerçait sur l'auditoire une action persuasive. Il lisait la plupart du temps, et jamais n'a pu se séparer entièrement de ses notes. La meilleure éloquence doit être

(1) *Au temps de Judas*, souvenirs des milieux politiques, littéraires, artistiques et médicaux de 1880 à 1908, 5e série, par Léon Daudet (Nouvelle Librairie nationale).

ordonnée. Celui qui parle sans notes s'engage bientôt dans tous les chemins sans savoir où il va. Dans un singulier roman de la fin du dix-huitième siècle qui sans doute a servi de source à *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, qui est l'œuvre d'un prêtre défroqué et qui parut pendant la Révolution, *le Compère Mathieu ou les bigarrures de l'esprit humain*, certain Père Jean de Domfront, qui est un prédécesseur assez haut en couleur de Jérôme Cognard, déclare : « Je ne suis pas orateur, et je méprise tous ceux qui le sont. » Car les orateurs s'égarent et égarent les autres, la plupart du temps. Mieux vaut un honnête homme instruit qui a élaboré dans le silence son discours et, loin de l'improviser, se contente de le bien dire. Lemaître fut cet homme-là.

Un soir qu'il avait ainsi parlé, ayant exprimé son désir de porter remède aux maux de l'humanité et de voir diminuer le nombre des malheureux, du fond de la salle une voix s'éleva :

— Ce n'est pas qu'il y ait moins de malheu-

reux, prononçait-elle, c'est qu'il y ait moins d'heureux.

On se retourna. L'interruption venait d'un pauvre bossu qui révélait d'un coup l'envie cachée au fond des réclamations égalitaires. Et Lemaître, ce soir-là, comprit que les maux dont souffrait notre société étaient plus profonds encore qu'il ne le soupçonnait, puisqu'ils tenaient à la nature même de l'homme. Ainsi la politique — mot lui aussi trop souvent profané — lui apparaissait-elle comme aussi compliquée et peut-être aussi vaine que la littérature. Toutes deux réclament une foi et un cœur inlassables.

La Patrie française, solennellement inaugurée rue d'Athènes le 19 janvier 1899, ne devait pas survivre à la mort de Syveton (novembre 1903). Lemaître, dès lors, cessa de croire à la loi du nombre. Volontiers, il eût répété la formule de César à ses soldats révoltés dans la *Pharsale* de Lucain :

... Procerum motus hæc cuncta sequuntur ;
Humanum paucis vivit genus.

Son expérience le portait à souhaiter le gouvernement d'un seul, gouverné lui-même par le passé d'une race collée à l'histoire du pays. Et plus tard, par un scrupule auquel il convient de rendre hommage, il devait reprendre ce même tour de France quand, sceptique affamé de certitude, il crut trouver son port dans le groupement de l'*Action française* dont il célèbre dans ses *Lettres à un ami* le faisceau uni et l'admirable théoricien politique, ce Charles Maurras qui « exerce sur ses collaborateurs un ascendant comparable à celui de Lamennais sur ses compagnons de la Chesnaye : esprit d'ailleurs merveilleusement hospitalier et compréhensif, et qui n'oublie jamais qu'il ne combat et ne frappe que pour réunir et construire un jour ».

Des compagnons de Maurras, il trace ces crayons :

A ses côtés, un patriote d'enthousiasme ardent, comme dévoré d'une flamme sombre et qui, venu de très loin à l'*Action française*, est le plus émouvant exemple de conscience politique qu'elle puisse proposer aux méditations des républicains in-

quiets. Puis un polémiste de grand cœur, d'imagination passionnée sur un fond de culture scientifique, prodigieusement inventif dans l'invective et dans la bouffonnerie, et qui a ressuscité chez nous la grande satire dramatique et lyrique, celle d'Agrippa d'Aubigné, de Rabelais, de la *Ménippée*. Autour d'eux, une petite troupe serrée d'historiens, de philosophes, de critiques, d'anciens officiers qui, contraints de renoncer au service, continuent de « servir » d'autre façon. — Tous ces hommes vivent dans une mâle et cordiale fraternité d'armes. Ils ont une doctrine, et complète, et harmonieuse. Ils ont la foi. Ils ont la discipline. Ils ont le désintéressement et le courage ; ils sont prêts à tout, et notamment à payer de leur peau.

Et tout cela ensemble constitue une force incalculable.

Ils ont une doctrine, ils ont la foi. Voilà ce qui l'attire : *inveni portum.* Il a besoin de sécurité morale. Il avait vu, enfant, l'œuvre de construction de la monarchie aux lieux mêmes où elle a laissé le plus de traces. Et il aimait le bouillonnement de cette jeunesse qui l'entourait et qui devait montrer au jour de l'épreuve nationale tant d'ardeur et de générosité.

XI

DE LA CITÉ DES LIVRES A LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

De la vie politique, Jules Lemaître, après l'échec de la Patrie française, était revenu, désabusé, à ses chers livres à demi oubliés. Je l'ai vu quelquefois, trop rarement, vers cette époque, dans son atelier de la rue d'Artois. Il m'avait accueilli à mes débuts, et même il avait signalé, dans un de ses feuilletons du *Journal des Débats*, une étude sur *Henrick Ibsen* que j'avais publiée dans mon premier ouvrage, *Ames modernes*. C'était à la fin de 1894 : puis, j'avais quitté Paris, rappelé en province par d'impérieuses obligations, et ne le revis de nouveau que douze ou treize ans plus tard. Aujourd'hui encore, je n'ai pas de peine à l'imaginer, dans la vaste pièce dont

les parois étaient tapissées des beaux dessins d'anciennes reliures. Il portait une robe de chambre brune, qui le faisait ressembler à un moine, la barbe courte en pointe, le teint un peu enluminé, un grand air de fatigue qu'accentuaient les épaules voûtées, mais les yeux vifs et malicieux, et la voix toute fraîche et jeune — cette voix qui devait seule résister aux atteintes d'une vieillesse précoce. Volontiers, il cherchait et ouvrait, à une page connue, un des beaux livres qu'il collectionnait.

Quel bibliophile a mieux parlé que lui de l'art des reliures : « Toujours quelque tremblement ou quelque hésitation des lignes nous rappelle et nous rend présente la main vivante et mobile de l'ouvrier qui les exécuta. Joignez que le temps assourdit délicieusement les ors et qu'il donne aux peaux, surtout aux rouges et aux vertes, des tons d'une douceur, d'une richesse, d'une somptuosité à demi éteinte, d'un fondu et, si je puis dire, d'une onction que nul artifice ne saurait imiter. » Quand le texte est une édition originale de ces écrivains des seizième et dix-septième siècles,

Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Ronsard, Montaigne, Rabelais, Descartes, Pascal, Bossuet, La Bruyère, où l'on peut déjà puiser « toutes les remarques essentielles sur la nature humaine, sur l'homme religieux, l'homme politique, l'homme social », alors « c'est une volupté complète de goûter, dans les dessins et les tons de la reliure que tant de mains ont maniée et polie, dans la couleur et le grain du papier, dans la date du privilège du roi, dans la forme des caractères typographiques, dans les sentiments ou les pensées que ces caractères expriment aux yeux, dans le ton même et l'accent de ces pensées et de ces sentiments, — et dans tout cela à la fois, — le charme mystérieux du passé » (1).

Ainsi caressait-il de la main, des yeux, de la voix une *Imitatio Christi* de 1470, *preciosissimus liber de arte moriendi;* un du Bellay de 1568, de l'imprimerie Frédéric Morel, rue Saint-Jean-de-Beauvais au Franc Meurier ; un Montaigne de 1580, à Bourdeaux, Millanges

(1) *Les vieux livres*, par Jules LEMAITRE (Lucien Gougy, éditeur, 1906).

imprimeur ordinaire du roi ; un Ronsard, œuvres complètes en cinq volumes, à Paris, chez Gabriel Buon, au Clos-Bruneau à l'enseigne Saint-Claude 1567 ; ou encore un sermon de Bossuet avec dédicace de la main de Monseigneur de Meaux à Mme Gilbert ; ou les éditions originales de Corneille, dont une *Imitation de Jésus-Christ* ayant appartenu à Molière ; ou celles de Racine qu'il possédait aussi à Tavers dans une édition complète en cinq petits volumes. Il avait pris pour *ex-libris* ces deux mots latins : *Inveni portum*, comme s'il voulait reconnaître par là qu'il devait aux livres le meilleur de sa vie.

Les livres anciens, c'était pour lui une conversation avec les morts, car il ne s'oubliait point dans ses lectures. Nul, peut-être, n'a plus goûté que lui les plaisirs de la conversation, fût-ce avec des vivants. C'est un art qui n'est point perdu. Un Bourget y déploie avec une aisance familière son érudition et son observation pareillement étendues, et de la chronique présente cherche les comparaisons ou les causes dans les âges reculés, masquant

la force de la pensée sous une bonhomie et une gentillesse qui ne se retrouvent que trop rarement dans ses ouvrages toujours tendus vers le but. Un Barrès s'y révèle imprévu et narquois, avec des raccourcis qui tout à coup donnent un sens élargi aux faits évoqués. Un Hanotaux y entasse les idées, les anecdotes, l'histoire, avec une prodigalité sans mesure. Un Donnay et un Capus l'égaient de sourires et de mots heureux et naturels. Lemaître y excellait. Il trouvait sans les chercher les répliques qui ont des ailes, et ces formules amusantes et savoureuses qu'on pourrait appeler, comme certaines friandises, des *délicatesses de bouche.*

Un jour, un de ses camarades universitaires, tombé dans la misère, lui vient emprunter cinq cents francs et, pour justifier cette demande, cherchant un prétexte, il énumère les frais que réclame un mariage. Lemaître lui va chercher la somme, et, la lui remettant, il ajoute dans un sourire :

— Et puis, tu sais, ne te crois pas obligé de te marier.

Volontiers, il était irrévérencieux, mais n'y entendait pas malice. M. Camille Bellaigue, avec qui il était fort lié et qui était un des familiers du Vatican, lui parlait de Pie X avec un chaleureux enthousiasme.

— Vous devriez lui rendre visite, mon cher Lemaître. La vue d'un saint est bienfaisante.

— Certes, certes, répliqua Lemaître. Mais le Vatican, le Vatican, c'est bien impressionnant pour moi. Je ne demande pas mieux que de voir le pape, mais je le voudrais rencontrer dans un local moins grandiose, où je me sentisse plus à l'aise, et tenez, par exemple, au café...

Ayant abandonné tour à tour la critique littéraire et dramatique, la vie politique, sauf quelques discours royalistes, simples et clairs, et presque le théâtre, allait-il se confiner, rue d'Artois, dans la cité des livres? Un homme vint l'y chercher, un homme à l'apparence douce et réservée, et qui, sous ces dehors courtois, cache une ténacité plus redoutable que les éclats d'un Brunetière, mais toute consacrée au culte des lettres fran-

çaises. Cet homme l'emmena d'autorité et lui donna une chaire de littérature, et c'est M. René Doumic qui préside aux destinées de la Société des Conférences. Cette Société des Conférences, quand Brunetière se vit refuser l'accès du Collège de France et de la Sorbonne, lui avait fourni l'occasion de professer un cours sur l'Encyclopédie. Quand la politique fit des loisirs à Jules Lemaître, elle lui proposa d'enseigner encore. Là il prononça — avec quel art de bien dire, et quelle voix persuasive ! — ses fameuses leçons sur *Jean-Jacques Rousseau*, *Jean Racine*, *Fénelon* et *Chateaubriand*. Un trait leur est commun, et c'est la passion de la vie humaine recherchée dans sa scrupuleuse vérité. De ses personnages, il compose des biographies morales où les œuvres sont étudiées dans le cerveau, le cœur, les nerfs d'où elles sortirent. Son analyse se joue, et spécialement quand il est question d'un malade comme Jean-Jacques, sur ces confins où l'âme et le corps se confondent.

De Jean-Jacques qui devait apporter dans la littérature une vibration inconnue et dont

le génie devait semer à travers le monde tant d'idées dangereuses, toutes issues d'une déviation qui substituait les sentiments aux actes, il fait surtout un malheureux. Il explique ses contradictions et quand il lui montre quelque sévérité, c'est, parfois, pour des causes bien inattendues. Lorsqu'il le surprend, rejeté par Mme d'Épinay, s'installant chez les Luxembourg et, parasite invétéré, vivant au crochet de cette aristocratie qui le bafoue et qui le méprise, il est près de se fâcher tout à fait : « Je n'aime pas plus Rousseau chez les Luxembourg, proteste-t-il, que je n'aime un socialiste millionnaire, un gentilhomme anarchiste ou un prêtre qui fait le badin et l'émancipé. » Et il ajoute un peu plus loin : « Il est permis à un pauvre sceptique de voir tout le monde, mais à un apôtre? » Faut-il lui rappeler cette phrase de *l'Aînée* sur « le rigorisme de ceux qui ne croient à rien et que, par conséquent, leurs sévérités n'engagent pas eux-mêmes »? A la fin du *Jean-Jacques Rousseau*, résumant les conséquences d'une œuvre qui aboutit à la Révolution en politique et au romantisme

en art, il confesse néanmoins sa tendresse pour lui, « parce qu'il fut, entre les écrivains illustres, une créature de nerfs, de faiblesse, de passion, de péché, de douleur et de rêve. »

La Salente de Fénelon ne prépare-t-elle pas la cité future et le contrat social de Jean-Jacques? Ce qui intéresse Lemaître chez Fénelon, tout particulièrement, c'est la qualité supérieure d'une âme inquiète et inquiétante. Il voit en lui un mystique de grande race, hardi et actif, et capable de ruiner pour une méprise religieuse les plus nobles et les plus justifiées ambitions politiques. Complaisamment, il étudie, sur le dangereux évêque, l'influence grandissante de Mme Guyon dont le quiétisme, doctrine du pur amour, rejetait actes et prières et rejoignait l'ancienne erreur des manichéens pour qui la matière est fatalement mauvaise et doit être écartée comme un poids mort : religion de l' « enfoncement » en Dieu qui supprime les dogmes et qui se reliera, mais avec un principe autrement plus destructeur, à la déclaration du Vicaire savoyard et à la religiosité de Lamartine. A

ces subtilités théologiques, le critique oppose son clair jugement, son esprit aussi qui se réjouissait de voir dans les querelles de l'Église les hérétiques plus maltraités que les indifférents, enfin son goût de l'ordre humain et divin qui aperçoit dans l'unité et la direction religieuses une heureuse harmonie calmant les incertitudes de la pensée et du cœur.

Mais, comme pour son *Jean-Jacques*, on pourrait lui objecter un certain manque d'érudition qui le prive d'approfondir son sujet. Il l'effleure avec agrément et intelligence et s'en contente. Mme Guyon eût mérité une étude plus poussée. Rarement s'exerça sur les âmes et les cerveaux influence plus dissolvante. Avant de s'emparer de Fénelon, elle s'était fait la main, si je puis dire, sur un barnabite, le P. Lacombe. On trouve le détail de cette première conquête dans la *Vie de Mgr Jean d'Aranthon d'Allex, évêque de Genève*, par dom Innocent Le Masson, religieux bénédictin (1697), mieux encore dans une sorte d'autobiographie de Mme Guyon elle-même que possédait Eugène Ritter, le savant

érudit genevois (lequel en a publié des extraits relatifs au séjour de cette bonne dame en Savoie dans les *Étrennes chrétiennes*, 1891) et enfin dans les différentes lettres publiées par le même Ritter dans la *Revue savoisienne* (septembre-octobre 1893). Installée à Thonon, au bord du lac Léman, dans un couvent d'ursulines, Mme Guyon ne tarda pas à bouleverser les saintes filles et leur directeur, le P. Lacombe. Mgr d'Aranthon, les visitant, s'aperçut de leur malaise et fit partir la dame. Elle s'en alla à Grenoble et révolutionna sans retard ce diocèse. Ce fut aussitôt une épidémie mystique. De beaux discours, de riches aumônes et surtout des entretiens spirituels réservés à quelques élus lui constituaient une propagande rapide. On lui amenait les novices pour les enflammer divinement, et les novices l'appelaient leur mère. L'oraison de *quiétude* séduisait tout le monde. « Enfin, ajoute le P. Le Masson, on s'était tellement apprivoisé avec cette dame que des témoins oculaires très dignes de foi assurent qu'elle s'habillait en présence de ses auditeurs de l'un et de

l'autre sexe et de toutes sortes d'états, ayant la gorge découverte et disant cependant toutes ces belles choses. » Elle était fort belle dans cet état d'éloquence, et les novices en emportaient quelque trouble favorable à la nouvelle doctrine. Mgr de Grenoble l'expulsa comme Mgr de Genève. Ces évêques n'avaient pas les dons intellectuels de Fénelon, mais une bonne vertu bien équilibrée, qui ne perdait pas de vue la terre — cette matière méprisée de Mme Guyon — et un robuste bon sens.

C'est l'homme encore que Jules Lemaître recherche en *Chateaubriand*. Certes les *Mémoires d'outre-tombe* l'attirent après *les Confessions :* ces deux ouvrages singuliers « nous présentent l'expression directe et l'histoire totale des deux plus puissantes et dévorantes sensibilités (peut-être) qui aient paru dans les lettres françaises ». Mais Chateaubriand lui inspire une profonde antipathie. Avant de le peindre en pied, il cite le mot de Joubert : « Il y a un point essentiel, et dont il faut, préalablement, convenir entre nous : c'est que nous l'aimerons toujours, coupable

ou non coupable ; que, dans le premier cas, nous le défendrons ; dans le second, nous le consolerons. Cela posé, jugeons-le sans miséricorde, et parlons-en sans retenue. » Lemaître le juge sans miséricorde et parle de lui sans retenue, mais, ce faisant, il n'a pas l'excuse de l'aimer. Un peu de sympathie eût modifié le ton de son livre. Au fond, il déteste celui qui fit de la tristesse un plaisir, de l'ennui un orgueil, et de la gloire littéraire une prodigieuse vanité. Il se montre, pour lui, beaucoup plus dur que pour Jean-Jacques, plus dur que Sainte-Beuve dans les deux volumes de *Chateaubriand et son groupe littéraire*, car Sainte-Beuve, avec tous ses détails piquants, perce de mille flèches l'idole, mais il la laisse debout et même lui distribue une belle lumière, tandis que Lemaître est constamment agressif, sans même en donner les raisons intellectuelles que développe M. Pierre Lasserre dans le *Bilan du romantisme*. Et il faut la longévité de Chateaubriand pour que, rebelle à tous les sortilèges de l'enchanteur, il se rende à ce dernier argument : « Je l'aime surtout vieil-

lissant, avoue-t-il, comme j'ai aimé Racine et Fénelon, comme j'ai fini par aimer le pauvre Jean-Jacques, parce que, à force de vivre avec les gens, on les comprend mieux, ou bien on s'habitue à leurs défauts, et aussi parce que, si dévorante et si illusionnée qu'ait été l'âme d'un homme, elle devient forcément, dans la vieillesse, un peu plus sincère et un peu plus détachée. » La sincérité, le détachement, c'étaient les vertus qu'il goûtait le mieux, et Chateaubriand en était totalement dépourvu. Chateaubriand ne le pouvait séduire que par ses musiques et ses prestiges littéraires, et Lemaître leur préférait un peu plus de vérité humaine.

De ces quatre biographies morales, celle qui fut écrite avec le plus d'amour est celle de Racine. Il dit : *Jean Racine.* Il ne donne pas leur prénom familier à Mgr François de Salignac de Lamothe-Fénelon ni au vicomte François-René de Chateaubriand, et quant à Jean-Jacques il ne fut que prénoms, comme s'il avait répudié la famille pour ses ascendants comme pour ses descendants. Mais il rapproche

tendrement de nous l'auteur de *Bérénice*.

Je me souviens qu'au début du mois de juin 1918, traversant la Ferté-Milon qui était alors bombardée de très près, je croisai deux jeunes soldats qui, dans une rue, cherchaient un emplacement. Comme je m'informai de leur but, ils se mirent à rire, s'excusant presque :

— Nous cherchons la maison de Jean Racine, m'expliquèrent-ils, pour voir si elle est encore intacte.

Ils avaient dit : *Jean Racine*. A cette appellation, j'ai brusquement revu Lemaître à son cours. Le temps me manquait pour les aider dans leur poursuite. Elle marquait si justement le lien qui unit à notre sol les génies dont ils sont le sens et l'expression.

Jamais ne fut mieux dégagé que par Jules Lemaître ce qu'il y a d'humain et d'éternel dans Racine, ni la part faite aux disciplines de Port-Royal comme à l'avidité d'un cœur passionné. Et comme on dépose des fleurs au pied des autels, le critique, vaincu par la perfection, après avoir rappelé cette scène de la *Sylvie* de Gérard de Nerval où l'on voit de

petites filles danser sur une pelouse de l'Ile-de-France en chantant de vieux airs d'autrefois, convoque autour de lui, comme des femmes, les tragédies de Racine, en compose lui aussi une ronde et dépose à leurs pieds cette strophe : « Elles dansent en rond sur la pelouse et dans le jardin du roi, en chantant des airs qui viennent de très loin dans le temps et dans l'espace, mais *d'un français si naturellement pur* que c'est en les écoutant qu'on se sent le mieux vivre en France, et avec le plus de fierté intime et d'attendrissement. » Qui n'a pas entendu Lemaître soupirer ces tendres paroles à la gloire de Racine ne sait point exactement ce que peut être *ce français si naturellement pur*, quand la pureté de l'accent vient se joindre à la pureté du texte. Et, pour ma part, je découvre dans cette strophe plus d'autorité que dans tous les discours politiques pour faire aimer et comprendre la douce et forte France, tant il est vrai que c'est encore avec leurs plus beaux tours que les jongleurs servent le mieux Notre-Dame.

XII

LA FIN DE SERENUS

La voix seule n'avait pas changé et gardait la jeunesse de son timbre et son émouvante persuasion. Elle se faisait entendre quelquefois encore de loin en loin. A la Société des Conférences, Lemaître, après ses grands cours, ou dans l'intervalle qui les sépara, parla de *Mme Récamier* et des *Péchés de Sainte-Beuve.*

Pour Sainte-Beuve, il avoue sa prédilection. Elle s'était déjà manifestée dès l'épigraphe du premier volume des *Contemporains.* Il lui demeura fidèle, quand il changeait à l'égard de tant d'autres, de tous ceux chez qui il ne surprenait pas l'accent profond de la vérité. « Il ne cherche qu'à comprendre les hommes, les individus, dit-il de lui, et cela est moins

impossible que de comprendre le monde ou l'histoire. » Et c'est pourquoi Sainte-Beuve fut moins sujet à l'erreur que Renan ou Taine. Au fond, il est son véritable maître, beaucoup plus que Renan. « Il est extrêmement intelligent, répète-t-il, et on dirait même qu'il l'est de plus en plus en avançant dans son œuvre. Cette œuvre est presque une encyclopédie des esprits de chez nous, surtout dans les trois derniers siècles. Cela se feuillette un peu comme Montaigne. Cela parle de tout. On peut ouvrir au hasard, on est sûr de trouver son gibier. » N'est-ce point ce jugement qu'il convient de porter sur Lemaître lui-même? Et répondant aux deux reproches communément adressés à Sainte-Beuve — celui de rapetisser les grands hommes en les rapprochant de nous et celui d'avoir publié *le Livre d'amour*, — il entreprend de le laver de ses péchés. Les grands hommes ainsi diminués? « c'étaient, comme nous, de pauvres créatures. Pourquoi feindre de l'ignorer? Pourquoi les hommes de génie seraient-ils sacrés?... » Et quant au *Livre d'amour*, le pauvre poète a manqué à

la délicatesse de l'amant par amour de la gloire littéraire : il ne s'est trompé que sur la qualité de ses vers (1). L'auteur du *Pardon* répandait son indulgence facile, comme une eau lustrale, sur les mânes coupables de son prédécesseur.

A Mme Récamier, il dresse une statue de marbre blanc dans son jardin classique, dans son jardin à la française. Statue qui se cisela elle-même, après une longue attente, avec l'amour et la douleur. Mme Récamier, de la beauté morale, fit l'achèvement et comme la cime de la beauté physique et, survivant à celle-ci, maintint sur ses traits le sourire spiritualisé de la grâce toute-puissante. Elle prit soin, en toute occasion, de se révéler plus élégante de pensée que de corps. Aux vaincus elle demeurera fidèle. Elle compromit sa liberté par amitié pour Moreau, par amitié pour Mme de Staël. Le luxe et la pauvreté la trouvèrent pareillement armée pour ne leur rien céder de son cœur. Enfin,

(1) *Les Péchés de Sainte-Beuve*, par Jules LEMAITRE (Dorbon aîné, éditeur).

elle déposa elle-même sa royauté en se faisant la servante de Chateaubriand. « Elle veut, dit Lemaître, n'avoir eu qu'un amour dans sa vie, amour excusé peut-être par l'éclat de son objet. Et puis, et surtout, il semble que de n'être plus ni aussi jeune ni aussi belle, de ne plus troubler les hommes, de ne plus leur inspirer le désir brutal, ce soit pour elle une délivrance, la fin d'une royauté accablante. Je ne dirai pas qu'elle se néglige : mais elle laisse faire le temps, elle lui abandonne sa beauté. » Aminci par la mort, son visage reprend la pureté des lignes. Les paupières qui recouvrent les yeux clos suspendent l'expression de la vie, non son caractère essentiel qui fut la fidélité à un idéal de délicatesse. Sur son lit funèbre, telle que nous la montre Devéria, cette vieille femme, qui fut si parfaitement belle, a l'air d'une religieuse.

Une dernière fois, le 24 janvier 1913, Lemaître égrena quelques-uns des souvenirs de sa vie littéraire à la Société des Conférences. La voix n'avait pas changé, mais *l'âge difficile* était venu. La vieillesse s'était abattue

sur lui prématurément. Il avait dit, parlant des idées : « Ceux qui essaient, comme moi, d'entrer partout, c'est souvent qu'ils n'ont pas de maison à eux, et il faut les plaindre. » Il n'avait pas de foyer, et l'amitié, qui si longtemps avait veillé sur lui, lui avait été retirée par la mort. Cette chaleur qui lui manquait transformait dans sa mémoire sa vision lointaine d'Alger et de la belle lumière d'Afrique. L'Orient le vint visiter et distraire de tous les noirs pressentiments qui s'amoncelaient sur son horizon comme sur l'horizon de cette patrie dont il gardait au cœur le culte passionné. Les dernières pages qu'il ait écrites, après l'*ABC*, album à l'usage des enfants et de quelques grandes personnes, et la revision incomplète d'une pièce, *Amitié*, qui lui était chère, c'est la préface de *la Petite Fille de Jérusalem*, de Mme Myriam Harry.

Au mois de juillet 1914, il s'était retiré, très las, dans sa maison de Tavers. Son cher Lamartine lui revenait-il à la mémoire :

Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort...

A pas lents, courbé, il se promenait encore dans son allée de peupliers, au bord du Lien, et souvent il tenait à la main l'un ou l'autre des cinq petits volumes de l'édition complète de Racine qu'il ne pouvait plus lire. C'est là qu'il apprit, le 2 août, la mobilisation et la guerre. La veille, entendant les cloches sonner, il avait connu l'inquiétude, mais son entourage l'avait rassuré. Cette nouvelle le secoua dans ses profondeurs. Le mal national envenima son mal. Revit-il l'invasion de 1870 qui avait déferlé jusqu'à Tavers? Eut-il confiance dans ces jeunes gens qu'il avait connus si ardents? Et pendant qu'il agonisait, les trains fleuris, le long du fleuve, emportaient les hommes de France qui chantaient.

Il s'éteignit doucement le 5 août, ayant reçu les sacrements de l'Église qu'il n'avait jamais écartée de son cœur, sinon de son esprit. Dans son testament qui est daté du 1er septembre 1913, il est dit : « Je meurs dans la religion catholique. Pas de discours, pas de troupes, pas de cérémonie à Paris. Je désire être enterré à Tavers. »

*
* *

M. l'abbé Berthier, curé de Tavers, a retracé dans les *Annales religieuses du diocèse d'Orléans* (5 février 1916) les derniers instants de Lemaître :

C'était le lundi matin, 3 août 1914, je venais de célébrer la messe, une personne se présente au presbytère : « Monsieur le curé, M. Lemaître va très mal, son état s'est aggravé subitement pendant la nuit, on vous prie de l'aller voir. — Mais... M. Lemaître est-il prévenu de ma visite? Accceptera-t-il de me recevoir?... — Oui, oui, venez vite. » Cinq minutes après, j'étais auprès du malade. Il avait toute sa connaissance, il entendait très bien, mais il ne pouvait plus parler.

« — Monsieur Lemaître, c'est « votre curé » qui vient vous voir, et qui vous apporte les secours de la religion. Voulez-vous les recevoir? » Un signe de tête affirmatif me répondit. Alors, les personnes présentes se retirèrent, et quand je fus seul, je confessai le malade. Il s'unissait aux prières que je récitais, faisait le signe de la croix, se frappait la poitrine au *Confiteor*. Puis je lui

demandai : « — Monsieur Lemaître, voulez-vous maintenant recevoir le Bon Dieu, faire une bonne communion comme celle que vous avez faite quand vous étiez petit, entouré de votre cher papa et de votre bonne maman? » A cette question, deux larmes coulèrent sur ses joues et il me répondit par un nouveau signe de tête. « — Eh bien ! dis-je, veuillez m'attendre cinq minutes : le temps d'aller à l'église et de revenir. » Je lui donnai la sainte communion, et, comme précédemment, il s'unissait aux prières liturgiques qui accompagnent la cérémonie. Enfin, je donnai le sacrement de l'Extrême-Onction. Quand tout fut terminé, je me tenais debout auprès du lit. M. Lemaître, alors, me prenant la main, m'attira doucement à lui ; je ne savais tout d'abord ce qu'il voulait, puis je compris. Je me penchai, j'approchai ma tête de la sienne, et il m'embrassa, geste touchant par lequel il voulait dire merci et adieu à son curé.

Le soir, je retournai à Guignes. Hélas ! la connaissance elle-même avait disparu. Je ne sais quelle impression pénible j'éprouvai en voyant inertes et déjà presque sans vie cette tête qui avait été le foyer d'une si belle intelligence, ces mains qui avaient écrit le plus pur français de notre époque.

M. Lemaître vécut encore deux jours dans une

sorte de coma avec des lueurs intermittentes de connaissance, et le 5 août, il s'éteignait doucement.

Les obsèques furent célébrées dans la petite église de Tavers, avec ce modeste et simple appareil propre aux paroisses de campagne.

On était alors au cinquième jour de la mobilisation et déjà le canon de la grande guerre avait retenti aux frontières. A raison de ces circonstances tragiques, l'assistance à la cérémonie funèbre fut loin d'être aussi nombreuse qu'elle aurait dû l'être. Deux amis seulement de l'illustre défunt purent s'échapper de Paris et arriver, non sans peine, jusqu'à Tavers. Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui avait fait annoncer sa présence, fut empêché au dernier moment par l'impossibilité de se procurer le sauf-conduit nécessaire.

Pas plus que Lemaître lui-même à ses derniers moments, je ne voudrais contrister M. le curé de Tavers. Oui, Lemaître, dans son testament et dans la mort, a fait acte de croyant. Cette foi *in extremis* est l'adhésion à ses origines, à sa tradition, à son désir intime d'ordre, d'harmonie, de paix : elle est sans doute encore une adhésion intellectuelle de la dernière heure. Mais cette adhésion intellec-

tuelle, il refusa toujours auparavant de l'accorder. Citant ce mot de Chateaubriand : « Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi, » il ajoutait : « Oui, telle devait être sa foi, fondée sur son nihilisme même. Mais assurément, il mourut dans la foi. La foi est, au fond, acte de volonté. Et, outre la volonté de croire, il avait celle de bien composer sa vie. » Lemaître ne songeait point à bien composer sa vie. Il l'a achevée harmonieusement dans son pays et dans sa religion d'enfance, plus rapproché de cette religion par son esprit d'humilité et de détachement peut-être que Chateaubriand par ses proclamations. Tout au plus, avait-il admis dans le cours brillant de sa destinée littéraire la profession de foi du Vicaire savoyard qui n'engage pas à grand'chose mais dont il trouve l'accent plus catholique que protestant, et il détestait le protestantisme qu'il estimait chargé d'orgueil. Un jour qu'un prêtre le voulait entraîner un peu plus loin, il se contenta de répondre avec ce sourire

par lequel il se libérait de toute influence :

— La profession de foi du Vicaire savoyard, c'est déjà beaucoup !

Mais il admettait trop la hiérarchie pour ne pas incliner, au moment suprême, le Vicaire, fût-il Savoyard, devant son curé.

*
* *

Des deux amis qui, de Paris, avaient seuls pu venir aux obsèques, l'un était M. Gustave Téry qui, dans l'*Œuvre* du 9 août 1914, donne ces détails émouvants, et Lemaître ne sourira-t-il pas, une fois encore, de voir le témoignage de M. Gustave Téry ainsi rapproché de celui du curé de Tavers?

... Son voisin, le vigneron, mourut il y a quelques semaines. Quand Lemaître revint du cimetière, il dit en souriant, comme il savait sourire : « C'est ma répétition générale. » On feignit de ne pas comprendre. Il expliqua : « Ce sera bientôt mon tour ; je veux qu'on m'enterre aussi simplement... »

Ce fut plus simple encore. Non seulement il

n'y avait là ni personnages officiels, ni membres de l'Institut, ni comédiens, ni gens de lettres, mais les gars du village n'étaient même pas venus, car ils étaient partis à la guerre. Il restait tout juste une demi-douzaine de vieux hommes, rabougris et courbés, mais solides encore, avec leur peau cuite au soleil et tressée de muscles, leurs jambes torses, leurs mains noueuses comme des sarments.

Ils empoignèrent le cercueil et le mirent sur une civière. Nous avons passé dessous des bâtons, dont chacun tenait un bout ; et nous l'avons emporté comme cela, à travers les vignes.

L'église était loin. De temps à autre un des vieillards murmurait, le souffle court : « Repos... » Alors, on « le » posait sur la route, le temps de reprendre haleine, de s'essuyer le front et les yeux, une sueur mêlée de larmes. Et puis, nous repartions, en concertant nos pas, pour ne pas trop « le » secouer.

Devant nous, le prêtre disait en latin des choses tristes. Sur nous, avec nous, le ciel pleurait doucement...

A mi-route, longeant un clos, un des paysans ne put s'empêcher de dire :

— Oh ! le beau raisin, *tout de même!*

— Oui, répondit le voisin ; mais qui fera la vendange?

Alors l'autre reprit, avec une confiance parfaite :

— Sois tranquille, ce ne seront pas les Al boches...

A ces mots, je me suis rappelé l'une des dernières réflexions de Lemaître : déjà couraient des rumeurs de guerre, et comme nous en causions, incapables d'imaginer les horreurs que pouvait nous réserver une conflagration européenne :

— Soyez tranquilles, interrompit Lemaître, avec une gravité soudaine ; ce ne sera pas une catastrophe, mais une résurrection...

A l'église, il n'y avait personne, rien que des pauvres gens qui l'adoraient.

Deux jeunes filles en deuil sont venues me dire :

— Voulez-vous bien, monsieur, tenir le cierge pour l'offrande?

Je ne savais pas ce qu'était « l'offrande », et ne l'ai pas demandé. J'ai pris le cierge et je me suis approché du chœur avec les deux jeunes filles. Sous ses voiles, l'une tenait un pain rond, l'autre une bouteille de vin. Ce pain et ce vin, elles les ont remis au prêtre avec une pièce d'or.

Et tout à coup j'eus la certitude qu'à travers vingt siècles de christianisme la plus charmante des coutumes païennes s'était perpétuée dans ce village de Tavers, tout exprès pour réjouir une dernière fois l'âme athénienne de mon maître

bien-aimé. Oui, cette « offrande », c'est bien le dernier repas que les anciens apportaient à leurs défunts, le viatique pour le grand voyage ; la pièce d'or, c'est l'obole qu'ils glissaient dans la main du mort pour payer le passage de la barque fatale ; et ces deux jeunes filles voilées, c'est Antigone, c'est Electre qui tout à l'heure dira suivant l'usage, après avoir fait les libations : « Le breuvage a pénétré la terre, et mon père l'a bu. »

Après, nous avons transporté le cercueil jusqu'à la tombe, toute proche, à l'ombre de l'église. Les vieillards l'ont mis là, avec des précautions de mère qui pose son enfant dans le berceau. Deux femmes sanglotaient, agenouillées dans la boue.

Et pour avoir enseveli de la sorte, avec cette magnifique humilité, ce grand Français de la grande France, il me semble que je sens mieux, à cette heure poignante, combien est exquise la terre de mon pays.

*
* *

J'ai rendu visite à sa tombe. C'est une simple dalle que surmonte une croix de pierre. Là, son père et sa mère l'attendaient. Et sa fin est d'accord avec ses origines, avec ce paysage harmonieux, presque humain, qui

l'entoure. L'auteur du *Veuillot* et du *Lamartine* est revenu à son peuple paysan et à sa terre.

Dans un de ses contes, *Serenus, histoire d'un martyr*, qu'il écrivit à Besançon l'année la plus triste de sa vie et qu'il aurait voulu refaire avant sa mort en le transportant dans la vie réelle et contemporaine, Serenus écrit lui-même son oraison funèbre : « J'ai cherché vainement la vérité, dit-il. Je me suis efforcé, dans mon adolescence, d'atteindre à la sainteté telle que je la concevais. Et si j'ai été paresseux, voluptueux et faible, si j'ai peu fait pour les autres hommes, j'ai toujours eu pour eux beaucoup d'indulgence et de pitié. » Et sur la tombe de Serenus, qui eut la piété sans la foi, s'accomplissent néanmoins des miracles.

Il est des miracles aussi dans l'ordre littéraire : ils attestent, par delà la mort, la survie bienfaisante des écrivains, qui revêtirent d'une forme achevée leur recherche de la vérité, toute ennoblie d'amour des hommes. Et il me sembla que, dans ce petit cimetière de Tavers, j'appor-

tais à Lemaître un double témoignage auquel il eût été sensible parce que le miracle jailli de ses œuvres en révèle d'un trait la signification.

C'était le 9 avril 1916. Je revenais, le cœur plein d'angoisse, des pentes du Mort-Homme dont le sommet était perdu. L'ennemi, ce jour-là, voulant en finir avec Verdun, avait lancé un furieux assaut sur les deux rives de la Meuse. Rentré à la mairie de Souilly, qui servait alors de quartier général à la 2e armée, je travaillais avec mes camarades dans la salle commune réservée aux officiers du bureau des opérations. Le général Pétain y venait volontiers. Il était, les jours précédents, préoccupé. Son visage, impassible en apparence, était d'une pâleur de marbre, et les cils battaient sur les yeux, ce qui est le signe de son anxiété. Il s'arrêta, ce soir-là, au bord de ma table, et me dit avec sa brusquerie habituelle :

— Vous rappelez-vous, dans les *Contemporains*, le portrait du chef à propos du prince de Condé?

*

Si je me le rappelais? et la célèbre phrase : « Après avoir osé décider, il faut oser commander. » Et le chef de l'armée de Verdun, tranquillement, sans hâte, me parla de Lemaître. A peine lui pouvais-je répondre : une joie immense m'envahissait. Puisqu'il pouvait causer aussi librement, il fallait que nous fussions vainqueurs. Nous ne le savions pas encore, je ne l'avais pas su au Mort-Homme dans la bataille ; mais lui, le savait et, comme de juste, il le savait avant nous. Ainsi, par Jules Lemaître, l'apprenais-je. Et le général Pétain, sûr d'arrêter l'ennemi, venait en effet d'écrire, se servant presque des mêmes termes qu'autrefois du Guesclin et Jeanne d'Arc, son fameux : *Courage, on les aura !*

Mon second témoignage est une parole que j'ai recueillie pareillement au cours de la guerre. Celui qui la prononça débarquait de l'un de ces convois de malheureux rapatriés que l'Allemagne nous renvoyait par la Suisse avant son offensive du 21 mars dont elle attendait en vain la victoire. Ancien maire de Roubaix, il avait occupé dans l'industrie du

Nord une des premières places. Il me retraça la dure vie de l'occupation, les officiers allemands installés chez lui, leur insolence et leur sans-gêne. Comment avait-il résisté?

— Je lisais, me dit-il. Ma bibliothèque était mon pays. Ainsi ai-je relu tout Lemaître. Et mes hôtes forcés me trouvaient souriant. Ils me croyaient leur prisonnier, quand un Français m'avait délivré.

Heureux l'écrivain dont l'œuvre reflète, comme une eau pure, nos coteaux et nos vignes, nos maisons et nos bois, et nous présente le visage de notre terre et l'image de notre ciel où flotte, tel un nuage sur l'Ile-de-France, notre éternel rêve...

Paris, 1er décembre 1919-27 mai 1920.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface 1

Jules Lemaitre 9

I. — Les origines 13
II. — L'éducation 31
III. — A l'Ecole normale 52
IV. — Au Havre : les années d'apprentissage. 61
V. — Alger : le dépaysement 96
VI. — Paris : le succès 118
VII. — La critique littéraire 135
VIII. — La critique dramatique 150
IX. — Le conte et le théâtre 171
X. — La vie politique 183
XI. — De la cité des livres à la Société des Conférences 198
XII. — La fin de Serenus 214

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

PQ
2337
L3Z63

Bordeaux, Henry
Jules Lemaître

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY